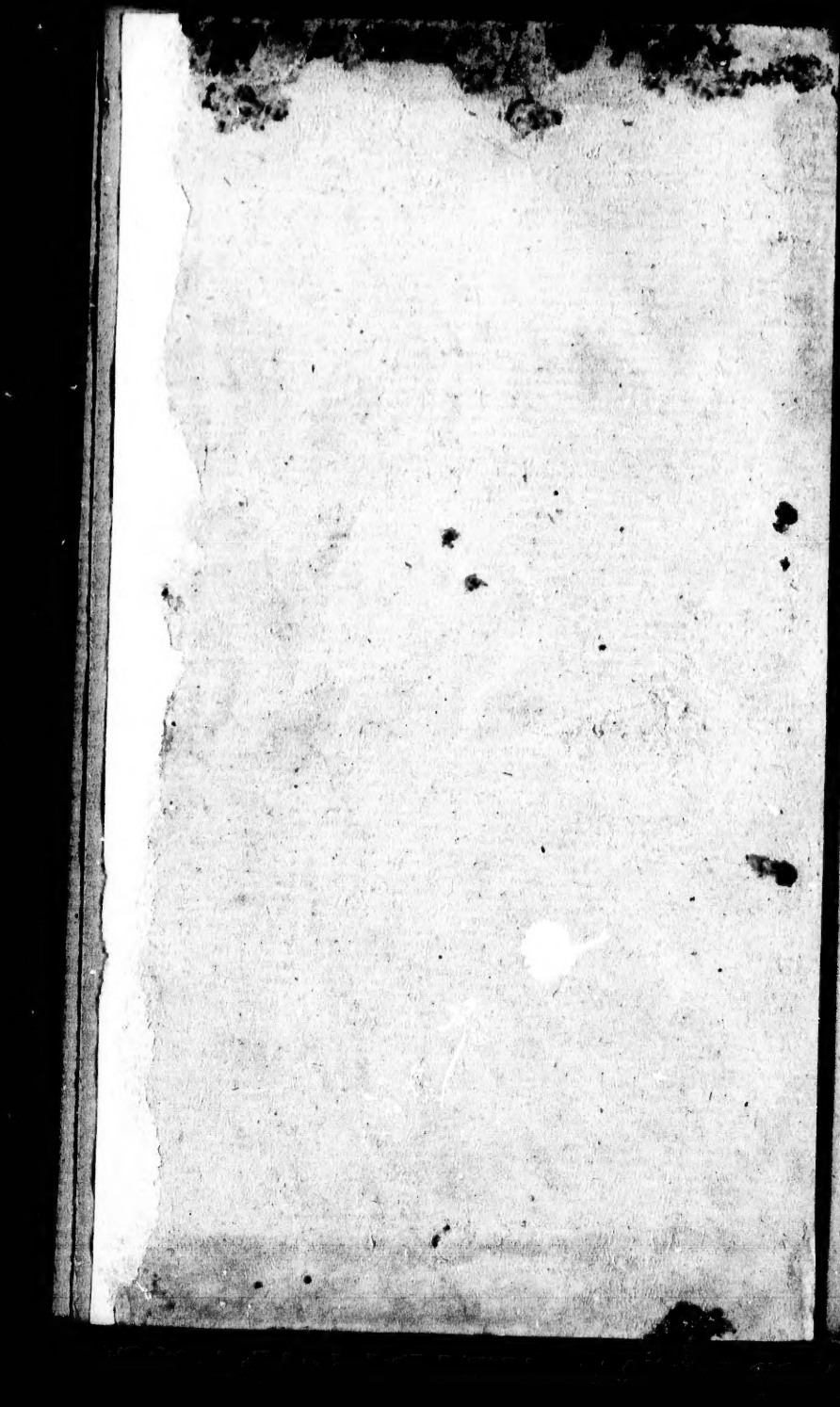


INSTRUCTIONS

CHRÉTIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

Utiles à toutes sortes de personnes; mêlées de plusieurs traits d'histoires et d'exemples édifians.

Imprimé sur la 14e. édition d'Avignon révue et corrigée.

Troisieme Edition,
corrigée & augmentée.

RES
AG
35
[illegible]

QUEBEC:

CHEZ JOHN NEILSON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
No 3 rue la Montagne, 1802.

AV

sur

VOILA d
Québec, et
Cette rapidi
ecommanda
naintenant f

Puiſſe la
niſer tous l
ieux, et le
lus pernicieu

C'eſt à u
nſacrons ce
gageons à
res par la
pier.

Québec, 13

AVERTISSEMENT

sur cette 3me. Edition.

VOILA deux éditions de ce livre, faites à Québec, et épuisées en moins de 3 ans. Cette rapidité de débit eſt une aſſez bonne recommandation de l'ouvrage. Il ſeroit maintenant ſuperflu de le louer.

Puiſſe la Jeuneſſe, à qui il eſt offert, y puiſer tous les ſentimens honnêtes et religieux, et le dégoût des mauvais livres; le plus pernicieux de tous les poiſons!

C'eſt à une fin ſi déſirable que nous conſacrons cette 3me. édition. Nous nous engageons à la rendre ſupérieure aux deux autres par la correction, les additions, et le papier.

Québec, 13 *Septembre*, 1802.

EX

DURA

JE vais, m
vaire ; f
qui vous y co
qu'eurent le
chargé de vo
ſur la tête. A
volonté à la v
bienheureuſe
mérites de v
ance en votr

En

Seigneur, j
'y verrai le S
aint Nom.

Vous di

O amour cr
nt de peines
iſérable péch
O Dieu de
e détachez d
Faites-moi
a croix ſoit j
olontiers. J
ons, mes ac
ut mon cœu
jet de mon
ricorde. *A*

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire ; faites-moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse Mère au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

Seigneur, j'approcherai de votre saint [illegible] j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai [illegible] aint Nom.

Vous direz devant le Saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir nt de peines et une mort si cruelle pour moi iserable pécheur ?

O Dieu de mon ame ! attachez-moi à vous, et e détachez de moi-même.

Faites-moi cette grâce, mon doux Jésus, que a croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte lontiers. Je présente à vos pieds mes intenns, mes actions, mes affections, désirant de ut mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique jet de mon amour : mon Dieu, faites-moi miicorde. *Amen.*

145130

Au commencement de la Messe.

Très doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous suppliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grâce, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereatur, *le* Confiteor *le Prêtre.*

A l'Introit de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleison.

O Très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre précieux Sang, Mort et Passion, de leur inspirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre Saint Nom soit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelsis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous soyez si méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Esprits bienheureux, et souhaite extrêmement que tout le monde vous connoisse et adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint Nom en terre, comme les Anges le glorifient au Ciel. Tout ce que je dirai et ferai sera pour votre gloire sans rechercher la mienne; j'aurai toujours en ma bouche: gloire soit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiscum. *dites:*

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epitre.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumière pour connoître et accomplir toujours votre sainte volonté; et me faites la grâce de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandemens, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majesté! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint Esprit, qui de rien à créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est fait Homme et est né de la bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit : qu'il est mort pour moi et qu'il doit juger le monde : je crois les sept Sacremens de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Finalement, je crois tous ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fut besoin d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des Saints Martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Père Eternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut offert sur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. représenté par celui-ci ; je vous offre tout moi-même, toutes mes pensées, paroles et œuvres, suppliant votre bonté infinie de les dresser toutes à votre honneur et gloire. Ainsi soit-il.

Au Sursum Corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles sont désirables ! mon ame souhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf lassé ne cherche les eaux de rafraichissement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car sans vous je ne prétends plus rien au Ciel ni en la terre. O si la mémoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire, quand aurai-je ce bonheur de me prosterner devant vous visiblement !

Au Sanctus.

O Saint des Saints! donnez-moi à connoitre ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon âme éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous béniſſe en l'éternité, *Amen.*

A l'Elévation de l'Hoſtie.

O ſalutaris hoſtia, quæ cœli pandis oſtium, bella premunt hoſtilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout-puiſſant! ô bonté ſuprême! ô grande miſéricorde! ô juſtice! ô charité infinie! ô Père Eternel, voila mon Sauveur. J. C. votre Fils bien-aimé, que je vous offre en ſatisfaction de toutes mes offenſes, négligences et ingratitudes.

A l'Elévation du Calice.

Très précieux ſang de mon Sauveur, lavez-moi. purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous futes répandu; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous futes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainſi ſoit-il.

O Père très ſaint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre ſainteté; Donnez, je vous ſupplie, la lumière de la Foi aux Infidèles, la grâce et la charité à tous les Chrétiens, et un fervent amour à tous les juſtes; afin que tous ſanctifient votre nom en la terre, comme les bienheureux au Ciel.

2. O Très Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et regnez en ceux qui vivent en la terre, comme vous régnez en les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous ſervions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez-moi à faire votre volonté, entièrement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi. Je remets de bon cœur les offenses qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

6. O Père céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis ; je ne refuse pas le combat, puisqu'il vous plaît ; mais aidez-moi à remporter la victoire, qui retournera à votre gloire.

7. Seigneur, délivrez-moi de tous péchés, de votre colère, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit-il.

Au premier Agnus Dei.

Très doux Agneau, pardonnez-moi, s'il vous plaît, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je suis le plus enclin.

Au second.

Très innocent Agneau, je vous demande, par le mérite de votre sainte Passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisième.

O très adorable Agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures et votre gloire en l'autre vie. Ainsi soit-il.

Quand le Prêtre Communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile

Dites un *Ave Maria* à la Mère de Dieu pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont assisté au Saint Sacrifice de la Messe, spécialement votre Ange Gardien, ceux des assistans et du Prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESSION.

Actes des vertus Théologales, insérés dans la Bulle de Benoit XIV. *Acte de Foi.*

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, que les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez moi, ô mon Dieu, d'un Saint zèle contre moi-même pour réparer, en la manière qu'il vous plaira, les crimes que je déteste; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire: je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous: je veux lui découvrir, et rejeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Sgr. afin que ma conscience soit entièrement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Banniſſez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit sortir du Tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu! d'avoir

rompu mes liens d'avoir écouté mes gémissemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de grâces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveller en moi et s'exciter d'avantage la detestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offensé un Dieu si bon, un maitre si doux, un père si aimable: je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejetter le sacrifice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Prière à Jésus-Christ.

O Jésus, qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang; c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Père, et que j'ai obtenu la rémission des mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de St. Thomas converti, comme mon Sgr. et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'Apôtre St. Pierre pénitent et affligé de son péché, que je vous aime, et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance et de mon amour.

c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la Ste. Table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former, par votre grâce.

PREPARATION A LA STE. COMMUNION.

Profession de Foi sur le mystère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Eucharistie votre fils unique J. C. N. S.; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems et qui a été conçu du St. Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite au dessus de toutes les principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits bienheureux, est abaissé sous les espèces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remercîment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour! Recevez donc les très humbles actions de grâces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance, dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre; que tous ses affections soient pour vous; soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous re-

ſe aucune grâce de ſon amour, puiſqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce Sacrement. Il ne me doit donc rien reſter de moi-même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je ſuis, mon corps, mon ame, ma ſanté, ma vie, mon eſprit et ma volonté, et tout l'uſage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jéſus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le conſacrer par le vôtre, et ſanctifier ma chair par la préſence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui eſt en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle eſt une ſource de crimes et d'impureté; par l'union qu'elle aura avec vous, elle en ſoit une d'innocence et de ſainteté! Venez, ô Jéſus, venez, ſanctifier cet eſprit de l'homme, qui eſt ſi oppoſé au vôtre, cet eſprit orgueilleux qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire dans l'eſtime des créatures et dans les vaines idées dont il ſe remplit; élevez cet eſprit en l'uniſſant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute ſa gloire et ſon bonheur.

Effets de l'Euchariſtie.

Quelle gloire en effet, ô mon ame, et quel bonheur de devenir une même chair et un même eſprit avec Jéſus-Chriſt! de n'avoir plus d'autres penſées et d'autres ſentimens que les ſiens, et que

notre corps ne ſoit plus qu'une hoſtie vivante, ſainte et agréable à ſes yeux ; qui peut aſſez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remercîment.

Quelles actions de grâces vous dois je donc rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et amour ! Je vous en remercie de tout mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les ſentimens de la reconnoiſſance la plus vive et la plus parfaite qui fut jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendreſſe pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'aſſujettis à vous par un don total et ſans réſerve de tout ce que je ſuis, pour en diſpoſer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! Mais quand vous n'auriez aucun droit ſur moi, pourrois-je vous réfuſer tout ce que je ſuis, après m'avoir fait libéralement le don de tout que vous êtes ?

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre ſang, votre humanité et votre divinité, et parce que n'étant plus ſéparable, vous ne pouvez plus vous donner, ſans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, O mon ame ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même, à un pécheur

qu'elles reconnoiſſances devons nous à notre Dieu pour un don ſi grand et ſi inconcevable? Et ſi on doit, à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-deſſus de tous les biens ſenſibles, je vous dois plus, que ſi vous me donniez tous ceux de la terre, et l'empire de tout le monde.

En effet, mon ame, quelle plus grande richeſſe que de poſſéder celui qui eſt le ſouverain bien! quel plus grand bonheur que d'être élevé juſqu'à Dieu! Quel bonheur et quel bien eſt donc comparable ſur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le ſang, l'ame et la divinité de ton Dieu?

Que les riches du monde s'élèvent de leurs richeſſes; que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au deſſous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux; quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de poſſéder ſon Dieu, et de lui être ſi étroitement uni, qu'on ne ſoit qu'un corps et qu'un eſprit avec lui? Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INS

C

LES

CH

La vertu
crainte
crainte.

I. IL n'y
vert
ressent d
il faut la
ritable : d
pas. On
souvent on
u, parce
idée selon
s'imaginen

INSTRUCTIONS

CHRÉTIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu: quelle doit être cette crainte.

1. IL n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir. Pour l'acquérir, il faut la connoître et discerner la véritable : discernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand

on n'eſt pas vicieux et méchant. Les autres font conſiſter la vertu à s'abſtenir de certains péchés et de certains défauts groſſiers, quoiqu'ils ſoient ſujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoiſſent peut-être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croyent avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conſcience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres ſont dans l'erreur, et ſont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils ſont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie*, dit le Sage *qui ſemble droite à l'homme, dont les extrêmités conduiſent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes; c'eſt de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe preſcrire comme il veut être ſervi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines écritures : il vous apprendra que la ſageſſe et la vertu conſiſtent *à craindre Dieu, et à fuir*

te qui lui déplaît. Le Tout-Puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, *que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint le Seigneur, est donc véritablement sage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Esprit, *et observez ses Commandemens, car cela est tout l'homme*; c'est à dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'est pour cela qu'il est né, voilà sa fin en cette vie, et qui le conduit à sa véritable félicité. C'est pourquoi la crainte de Dieu est appellée dans l'Ecriture, tantôt *le commencement de la sagesse*, tantôt *la sagesse même, la plénitude et la couronne de la sagesse.*

II. Cette crainte de Dieu n'est pas celle qui est purement servile; c'est-à-dire, qui craint la peine sans détester le péché; mais elle est cette crainte salutaire qui vient du Saint-Esprit, qui nous éloigne du péché; à la vue des peines dont la justice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui sont séparés

de Dieu par le péché. Elle eſt principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui les fait haïr le péché, parcequ'il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plaît.

Il faut craindre le Seigneur, parcequ'il eſt notre Maître, le plus grand de tous les Maîtres, et le plus terrible de tous les Juges, craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ſes ennemis. S'il eſt notre Créateur et le meilleur de tous les Pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il eſt notre Dieu et notre ſouverain bien, craignons donc de nous ſéparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaiſe; il n'y a que le péché qui l'afflige et qui l'irrite contre nous; il n'y a que le péché qui nous ſépare de lui et qui nous le faſſe perdre: c'eſt donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu; tout ce qui s'éloigne de cette règle, eſt une fauſſe vertu. Celui qui ne craint pas d'offenſer Dieu, n'eſt donc pas vertueux, ou n'a qu'une fauſſe et hypocrite vertu.

Demandez souvent au Seigneur sa crainte, mon fils; quand vous l'aurez, vous serez heureux; vous serez protégé et béni de Dieu: toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le St. Esprit, *n'a rien à craindre* Eccl. 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivans, qui sont rapportés dans les livres saints.

EXEMPLE.

Dan. 13—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Suzanne, donna une exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent; et lui ayant proposé l'infâme désir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au Ciel, et leur répondit: " Je " me vois dans l'embarras de toute " part; nous sommes ici en la présence " de Dieu qui nous voit: si je consens à " votre passion honteuse, je n'échappe,

" rai pas la main de Dieu: il eſt mon
" juge et il me fera un jour rendre
" compte d'un action ſi lâche et ſi cri-
" minelle: Si au contraire je ne conſens
" pas à votre déſir, je n'échapperai pas
" à votre reſſentiment, et je vois que
" vous me ferez mourir; mais je crains
" Dieu, et j'aime mieux ſouffrir tous
" les ſupplices et tomber en vos cruel-
" les mains, que d'offenſer mon Dieu
" en ſa préſence, et que de tomber en-
" tre les mains de ſa juſtice." Ces im-pudiques Vieillards ſe voyant rebutés, ſortirent en colère, et publièrent auſſi-tôt que Suzanne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient ſurpriſe avec un jeune homme. On les crut, et, ſur leur té-moignage, cette ſainte femme fut con-damnée à mort.

Lorſqu'on la conduiſoit au ſupplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophète Daniel,) s'écria du milieu de la foule: *Que faites-vous, peuple d'Iſrael ? Eſt-ce donc ainſi que vous condamnez le juſte ! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en verſant le ſang*

le cette innocente. Le peuple écouta cet nfant, et ce jeune Prophète s'étant pla- é parmi les anciens, les deux Vieillards ans crainte de Dieu et ſans pudeur, eu- ent l'éffronterie de lever le voile qui ouvroit la face de Suzanne, afin de atisfaire au moins leur paſſion par leurs egards impurs. Le jeune Daniel les it ſéparer ; et les ayant interrogés l'un près l'autre, il les confondit devant out le peuple, et faiſant connoître leur mpoſture et leur crime, il fit voir l'in- ocence de Suzanne. Cette ſainte Dame énit auſſitôt le Seigneur, non pas tant le ce qu'il faiſoit connoître ſon inno- ence, que de ce qu'il l'avoit préſervée u péché. Les deux Vieillards furent ondamnés et mis à mort, et la chaſte uzanne fut conduite en triomphe dans a maiſon de ſon époux. Voilà ce que la rainte de Dieu opéra dans Suzanne. ette ſainte et vertueuſe femme ſera à amais la gloire de ſon ſexe, comme on eut dire que ces déteſtables Vieillards eront à jamais la honte de ceux qui ont erdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les tems le Seigneur a permis que ſes plus fidèles Serviteurs fuſſent éprouvés, pour faire paroître davantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'eſt ce qui arriva ſur-tout ſous le regne du Roi Antiochus. Ce cruel tyran, perſécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, ſous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un ſaint Vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refuſa courageuſement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il réſiſta conſtamment, et fut enfin condamné à mort. Il ne tient qu'à vous, lui dirent ſes amis par compaſſion pour ſon grand âge ; " Il " ne tient qu'à vous de vous ſauver la " vie. faites ſemblant de manger des vi- " andes défendues ; quand même vous " n'en mangeriez point, cette petite " diſſimulation appaiſera le tyran." Le ſaint vieillard leur répondit : " Croyez- " vous que j'aye tant d'attache au peu " de vie qui me reſte, que de la préfé- " rer à ce que je dois à Dieu ? Et quand

par cette lâche complaisance, j'échapperois à la fureur du tyran, échapperois-je aux vengeances de Dieu? Non, non, j'aime mieux mourir que de deshonorer sa Religion; il ne sera pas dit qu'à l'âge de quatrevingt-dix ans j'abandonne la loi de Dieu, et que je devienne le scandale de ma postérité. Je veux, en mourant ainsi, laisser aux jeunes gens un exemple de courage et de force, leur apprendre qu'ils doivent craindre Dieu et ne jamais abandonner son service." On onduisit ce généreux Vieillard au supplice, et lorsque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendoit s'écrier: *Ah! eigneur, je souffre de cruelles douleurs, ais c'est parceque je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte e les fait supporter avec consolation.* O bel exemple de crainte de Dieu!

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple suivant que peut la crainte de Dieu dans une me, et à quel dégré de perfection elle eut l'élever; c'est l'exemple de Job.

Il étoit un Prince si craignant Dieu que le Seigneur lui-même demanda au démon *s'il avoit vu sur la terre un homme aussi fidèle et aussi craignant Dieu que Job ?* Le démon répondit au Seigneur " Il n'est pas étonnant que Job vous " serve, et qu'il vous soit fidèle, puisque " vous comblez sa maison de biens et " de gloire ; mais vous n'avez qu'à " étendre votre main sur lui et le frap- " per, l'on verra que sa fidélité et sa " vertu ne sont qu'en apparence." Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conserve-lui la vie.* Le démon se servit du pouvoir que lui donna le Tout-Puissant : il affligea Job d'une manière sensible et cruelle, lui suscita des ennemis qui ravagèrent ses campagnes, qui enlevèrent tous ses troupeaux, qui lui ôtèrent toutes ses richesses : le démon enfin renversa toutes ses maisons et fit écraser ses enfans sous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout ne se plaignit cependant point, ni con-

Dieu
da a
n hom
ieu qu
gneur
vou
puisqu
iens e
z qu'
e frap
é et
" Die
lui dit
et de
Le dé
i donn
p d'un
fuscit
s cam
trou
ſes ri
toute
ns fou
n'ayan
le tout
ni con

e le démon ni contre ſes ennemis ; mais toujours réſigné et ſoumis à ſon Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout onné, le Seigneur m'a tout ôté : que ſon aint Nom ſoit béni !* Le démon, confus e n'avoir pu ébranler cet homme juſte, en prit à ſa perſonne ; il le chargea e plaies et d'ulcères d'un manière ſi orrible, que tout le monde le fuyoit, u'il fut même obligé de ſe retirer ſur n fumier, et de râcler avec un reſte de rique et de pot caſſé les vers et le pus ui ſortoient de toutes les parties de ſon orps. Trois Princes ſes amis vinrent i rendre viſite dans cette extrême mi- ère ; mais ils ne lui donnèrent ni ſe- ours, ni conſolation. Il ne reſtoit plus en au monde que ſa femme, qui, loin e conſoler ſon époux affligé, venoit ncore l'inſulter dans ſon malheur. *Tu s donc toujours dans ta ſimplicité*, lui dit- lle: *de quoi te ſert-il d'avoir ſervi Dieu? l ne te reſte plus que de le maudire avant e mourir, puiſqu'il t'abandonne dans tes iſgrâces.* Job, ſans s'émouvoir, toujours imant et craignant ſon Dieu, lui ré-

répondit : allez, ma femme, vous par
" lez comme une femme sans raison e
" comme une insensée ; Dieu nous doit
" il quelque chose ? Et prétendez-vou
" qu'il ne soit pas le maître de me trai
" ter comme il lui plaira ? Si nou
" avons reçu des biens de sa main libé
" rale, n'est-il pas juste que nous rece
" vions aussi des maux de sa main pa
" ternelle ?" Vous voyez par cet exem
ple qu'un homme qui craint Dieu es
toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie si loué dans la sainte Ecriture
sera à jamais le modèle des jeunes gen
et des pères craignant Dieu. Il eu
soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qu
pouvoit souiller la pureté de son cœur
Dans son enfance même, il ne fit rien
paroître que de grave et de modeste
n'ayant point de goût pour les puérili
tés et les badinages des autres enfans
Il avoit en horreur les impiétés de so
peuple ; et tandis que les autres alloien
adorer les idoles, et se livroient à de
sacrilèges réjouissances, le jeune Tobie
alloit au Temple adorer son Dieu, en lu

onſacrant ſon bien et ſa perſonne.

Il ſe maria ; il eut un fils à qui il don-a ſon nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec ſa Tribu par le Roi des Aſſyriens, il fut conduit à Ni-ive. Ce Roi défendit, ſous peine de ort, qu'on donnât la ſépulture aux uifs : mais, malgré cette défenſe, To-ie enſeveliſſoit par charité les corps es défunts. Le Roi l'ayant appris, ommanda qu'on fit mourir Tobie, qui ſauva pour éviter le ſupplice. Après mort du Roi, Tobie s'en revint, et t préparer un petit feſtin pour ſe ré-ouir avec ſes amis. *Allez*, dit il à ſon ls, *inviter quelques-uns de nos frères, ais n'invitez que des gens craignant Dieu our manger avec nous.* Sur le point de mettre à table, on vint lui dire qu'un omme mort étoit ſur la place ſans ſe-ulture ; Tobie y courut, apporta le orps ſur ſes épaules pour lui rendre les evoirs funèbres, et l'enſevelir. " Pour-quoi agiſſez-vous de la ſorte, lui di-rent ſes voiſins ? Vous ſavez que le Roi l'a défendu, et que vous avez failli à perdre la vie pour avoir déſo-

" béi, Tobie répondit : en craignan
" Dieu je n'ai rien à craindre de toute
" les puiſſances de la terre."

Fatigué par des occupations ſi péni
bles, un jour qu'il ſe repoſoit au pie
d'un mur, quelques ordures d'un ni
d'hirondelles étant tombées dans ſe
yeux, il en devint aveugle ; mais loi
de murmurer de cet accident, il en bé
nit le Seigneur. L'état de cet homm
juſte paroiſſoit bien affligeant ; il éto
aveugle, délaiſſé de ſes amis, captif ſou
un Roi barbare, pauvre et dépouillé d
la plus grande partie de ſes biens ; ma
il n'en fut pas moins ſoumis aux ordre
de Dieu ; verſant des larmes ſur les m
fères de ſon peuple, et ſur ſes péchés
il s'adreſſa à Dieu : " Vous êtes juſte
" Seigneur, et vos jugemens ſont tou
" jours adorables, de quelque manièr
" que vous nous traitiez, c'eſt toujour
" avec équité et avec miſéricorde. C'e
" à préſent, ô mon Dieu ! que vou
" penſez à moi, mais ne me puniſſe
" pas ſelon que mes péchés le méritent
" oubliez mes iniquités, celles de m
" famille et de mes frères. Nous me

ritons,
ſomme
été fidè
mes élo
demand
c'eſt d'
ſainte v
tre crai
Les diſ
cet hom
e, ni la p
reté ne l
juſtice.
hevreau i
table : *Pr*
t animal
nous ; qu
naître ; il
r, ni mé
bien d'a
Tobie, q
oit pas d'
arens et f
ans ſon a
illerie, d
e ſes aum
quoi pa

ritons, Seigneur, l'opprobre où nous sommes, parce que nous n'avons pas été fidèles à votre Loi, nous nous sommes éloignés de vous ; mais je ne vous demande qu'une chose, ô mon Dieu ! c'est d'être toujours soumis à votre sainte volonté, et de mourir dans votre crainte et dans votre paix.

Les disgrâces ne firent jamais perdre cet homme craignant Dieu, la patience, ni la paix de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice. Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans son étable : *Prenez garde*, dit-il à son épouse : *cet animal que j'entends n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à son maître ; il ne nous est pas permis de manger, ni même de laisser dans votre maison le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas d'être méprisé ; ses voisins, ses parens et son épouse même l'insultoient dans son affliction, et lui disoient avec raillerie, d'aller chercher la récompense de ses aumônes et de sa charité. " Pourquoi parlez-vous de la sorte, leur ré-

" pondit ce saint homme, ne sçavez-vo
" pas que nous sommes les enfans d
" saints Patriarches ; et que si nous im
" tons leurs vertus, nous aurons part
" cette vie immortelle que Dieu réserv
" à ceux qui lui sont fidèles et qui
" craignent?

Tobie affoibli, et croyant mouri
fit venir son Fils, et lui parla en pè
craignant Dieu, " Ecoutez, lui dit-i
" mon cher enfant, les derniers parol
" de votre père, et les gravez dans vot
" cœur. Tous les jours de votre v
" ayez la présence de Dieu dans l'e
" prit, pour ne jamais consentir à au
" cun péché. Souvenez-vous d'avo
" toujours du respect pour votre mère
" n'oubliez jamais ce qu'elle a fait
" souffert pour vous. Faites toujou
" l'aumône: ne rebutez jamais aucu
" pauvre. Si vous avez beaucoup, don
" nez beaucoup, si vous avez peu, don
" nez de bon cœur ce que vous pour
" rez. L'aumône délivrera votre am
" de la mort éternelle. Ah, mon fils
" Qu'on est content de paroître devan
" Dieu lorsqu'on a aimé et soulagé l

pauvres! Prenez garde, mon cher fils, de ne jamais consentir à aucune impureté, et vivez saintement avec l'épouse que Dieu vous donnera. Ne soyez point orgueilleux et superbe dans vos pensées ni dans vos paroles. Que jamais le salaire de l'ouvrier et du domestique ne reste dans votre maison. Soulagez par vos aumônes les justes défunts. Fuyez la compagnie des libertins et des pécheurs, ne mangez pas avec eux. Ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez toujours conseil des gens de bien. Soyez toujours fidèle à Dieu; bénissez-le, quoi qu'il vous arrive, et consultez-le dans toutes vos entreprises. Ne craignez rien, mon fils: nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous aurons toujours beaucoup de bien, si nous avons la crainte de Dieu.

Tels furent les avis que donna Tobie son Fils, lorsqu'il croyoit mourir. O qu'un enfant est heureux, quand il a un père qui lui apprend ainsi les maximes

de la sagesse et de la crainte de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le consola après l'avoir éprouvé. Il répandit ses bénédictions sur ses biens et sur sa famille, et lui rendit la vue par le ministère de son fils et de l'Ange Raphaël. Il eut la consolation de voir, dans l'alliance que fit son fils avec une sainte épouse, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher sa dernière heure, il fit venir toute sa famille ; et après leur avoir recommandé, avec les larmes et avec la tendresse d'un bon père d'être toujours fidèles à Dieu, justes et charitables au prochain, il mourut en paix, âgé de cent et deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune personne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le servent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

SOUvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeuneſſe, dit Saint-Eſprit ; c'eſt-à-dire, conſacrez Dieu les prémices de votre vie, et les remières affections de votre ame. Se-oit-il juſte que le démon s'emparât le remier de votre cœur, et que les plus eaux jours d'une vie, qui doit être tou-à Dieu, fuſſent employés à aimer les laiſirs et les vanités du monde ?

Il n'y a que Dieu qui puiſſe contenter otre cœur. Lui ſeul mérite tout votre nour, puiſque lui ſeul renferme plus amabilités, de perfections et de char-es, que toutes les créatures enſemble. outes les beautés et les attraits des us parfaites intelligences réunis, ne nt, en comparaiſon de Dieu, qu'obs-rité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans Ciel, c'eſt de voir et d'aimer Dieu. les damnés pouvoient le voir et l'ai-r pendant un quart d'heure après cent

ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se réjouiroient. Ils souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu ; et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit il, *d'un amour éternel.* Il vous a aimé avant que vous fussiez capable de le connoître, avant même que vous fussiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'eussent mieux servi que vous. Il vous a donné son Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné sa vie et son sang pour vous sauver.

Tout ce que vous avez est de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous possédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour son enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait tant d'amour pour son Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoissance, il vous demande seulement votre cœur. Il vous promet sa gloire, si vous l'aimez

et si vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille,* vous dit-il, *donnez-moi votre cœur : soyez-moi fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non seulement pour les faveurs et pour les grâces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appèle *Charité.* Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire, que vous

préfériez Dieu à toutes choſes, que vous ſoyez diſpoſé à renoncer à vos plaiſirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grâce de Dieu, en un mot, être prêt de ſouffrir plutôt la mort, que de vous ſéparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puiſſiez dire comme ſaint Paul : *Qui eſt-ce qui me ſéparera de l'amour de Jéſus-Chriſt? ſera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence? Non, je ſuis aſſuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puiſſances, ni aucune créature, ne pourront jamais me ſéparer de Dieu qui eſt en Jéſus-Chriſt.*

Sans la charité, *je ne ſuis rien*, dit Saint Paul, c'eſt à dire, que ſans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous ſerez un prédeſtiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez ſouvent à Dieu la grâce de l'aimer, deſirez ardemment ce ſaint amour, & vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux Solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit un homme nommé Eucharifte, dont la femme s'appelloit Marie, qui servoit Dieu plus parfaitement qu'eux, & qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer & honorer Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant plusieurs jours d'Eucharifte, sans trouver personne qui le connût. Ils crurent s'être trompés, & prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme sur la porte de sa maison; & lui ayant demandé, comme par hasard, si elle connoissoit un nommé Eucharifte: c'est mon mari, répondit cette femme. Vous vous appellez donc Marie, lui dirent les Solitaires. Mes Pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix surnaturelle, & nous ve-

nons ici pour lui parler.

Eucharifte arriva fur le foir, conduifant un petit troupeau de moutons. Les Solitaires auffi-tôt l'embraffèrent, & le prièrent de leur dire quel étoit fon genre de vie : je fuis, leur dit-il, un pauvre berger. Ce n'eft pas ce que nous vous demandons, repliquèrent les Solitaires : dites-nous la manière dont vous & votre femme fervez Dieu. Mes Pères, c'eft à vous de me l'apprendre: je ne fuis qu'un pauvre ignorant, qui ne fais ni aimer ni fervir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous fommes venus ici de la part de Dieu, pour favoir de vous comment vous le fervez.

Puifque vous me l'ordonnez, répondit Eucharifte, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance m'a recommandé de tout faire, & de tout fouffrir pour l'amour de Dieu. J'ai fuivi ce confeil dès ma petite jeuneffe : j'obéiffois pour l'amour de Dieu; je fouffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandifes fi ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec

ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, & lui offre la journée pour ſon amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut & je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos & mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, qnand j'en ai beſoin, pour l'amour de Dieu, & pour le mieux ſervir. Je ſouffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaiſes années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfant, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma ſœur & dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, & ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils? j'ai peu de choſe avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la ſucceſſion de mes pères, répondit Euchariſte; mais Dieu bénit le peu que je poſſède, & j'ai

du reſte. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'égliſe, d'une autre j'en ſoulage les pauvres & les paſſans, et du reſte nous en vivons ma femme et moi. Je ſuis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle eſt, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis lui dirent ces deux Solitaires : He ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariſte ; je tâche de ne faire mal à perſonne, & jamais je ne dis mal de qui que ce ſoit ; cependant je ne laiſſe pas d'avoir des ennemis & des envieux ; mais loin de leur ſouhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre ſervice, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, & ſi on me fait tort, je le ſouffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes Pères, toute ma conduite & celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, conſolés d'avoir appris un moyen ſi facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Eucharifte ; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le deſſein de lui plaire & pour ſon amour, & vous ſerez un prédeſtiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la Jeuneſſe & pendant toute la vie.

POUR arriver à la ſainteté, il faut imiter Notre Seigneur Jéſus-Chriſt: il eſt le Saint des Saints, & le plus parfait modèle de toute ſainteté.

Ce grand Maître, deſcendu du Ciel pour inſtruire & ſauver les hommes, a voulu paſſer par les différens âges pour les ſanctifier tous. Il s'eſt rendu ſemblable à tous, pour nous attirer tous à ſon imitation. *Pour cette raiſon,* dit Saint Irenée, *il s'eſt fait enfant, pour les enfans, afin de les ſanctifier ; il s'eſt abaiſſé juſqu'aux petits, afin de les élever juſqu'à lui ; il s'eſt fait jeune, pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la ſageſſe, en les appellant à ſa ſuite.*

C'eſt ſur ce divin modèle de la jeuneſſe, qu'il faut former la vôtre, & régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choſes, dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeuneſſe de ſa vie mortelle.

La première eſt ſa vie humble & cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne ſe faiſant connoître qu'à ſa très-ſainte Mère & à Saint Joſeph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, & à ne pas chercher d'être eſtimés & connus du monde ; mais à chercher de plaire à Dieu dans la retraite, de contenter leurs parens & leurs maîtres par l'humilité & le ſilence.

La ſeconde, eſt l'exemple de Religion que le fils de Dieu a donné dans ſa jeuneſſe, en allant au temple pour y rendre ſes devoirs à Dieu ſon Père : c'eſt là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand déſir de s'inſtruire & qui leur fait connoître que leur premier ſoin doit être de ſervir Dieu, d'ap-

prendre la ſcience du ſalut dans les inſtructions de leurs Paſteurs, & de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troiſiême choſe dont l'Enfant Jéſus a donné l'exemple, c'eſt l'obéiſſance admirable qu'il a rendue à ſes Parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, & il leur étoit ſoumis*, dit l'Evangile. Exemple qui eſt bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorſque vous manquez de reſpect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'inſtruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu, qui obéit à ſes créatures! Que répondrez-vous au Fils de Dieu ſur vos déſobéiſſances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être ſoumis lui même pour vous ſervir de modèle?

La quatriême choſe que l'Evangile nous apprend de la jeuneſſe de ce Divin Enfant, c'eſt *qu'à meſure qu'il avançoit en âge, il croiſſoit en ſageſſe et en grâce*; c'eſt à dire, qu'il faiſoit paroître de jour en jour ſes divines perfections, comme un ſoleil qui ayant toujours la même lumière, paroit néanmoins toujours plus brillant à meſure qu'il avance vers ſon

midi. L'Evangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertiſſemens, & leur apprendre que le tems de la jeuneſſe doit être employé à croître en ſageſſe, & non pas en malice, comme la plûpart, qui ſemblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas! Peut-on voir ſans être touché juſqu'au larmes, les jeunes gens et les enfans même ſe pervertir à meſure qu'ils croiſſent? Leur âge tendre ſemble ne ſe fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devroient être que pour leur créateur, ſont pour le démon. Les premiers rayons de leur raiſon ne leur ſervent que pour apprendre le menſonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conſerver toute leur vie, eſt d'abord ſouillée par la déſobéiſſance et le libertinage. Enfans de Jéſus-Chriſt, eſt-ce ainſi que vous imitez votre Maître? Il ſe fait enfant pour vous apprendre à paſſer vos premières années dans la

vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre: *Jettez les yeux sur ce divin Exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeuneſſe; apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter Jéſus-Chriſt dans les vertus qu'il a pratiquées dans ſon enfance; imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuſe qu'il a menée ſur la terre; ſuivez ſur-tout les exemples d'humilité, de charité, de réſignation et de patience qu'il nous a donnés dans ſa paſſion. Il n'y a point de deshonneur de ſuivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il eſt au contraire honteux pour nous de le voir marcher ſeul dans le chemin des vertus, ſans que perſonne le ſuive; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roses. *Il a fallu qu'il ſouffrît* et qu'il ſubît la Croix, *pour entrer dans ſa gloire.* Nous ne devons donc pas eſpérer d'y arriver par les délices et par les plaiſirs. Saint Paul nous apprend qu'*aucun ne ſe-*

ra prédeſtiné, s'il ne conforme ſa vie à celle de Jéſus-Chriſt. Penſez-y sérieuſement, puiſque c'eſt pour imiter la vie de Jéſus-Chriſt que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jêſus-Chriſt, ſurtout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les ſaintes pratiques qu'on leur aura inſpirées dans la jeuneſſe. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de biens, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ſes enfans, avoit une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille étoit vive et portée à la diſſipation. La mère craignant que cet enfant ne ſe pervertît avec ſes petites compagnes ; n'ayant pas d'ailleurs le loiſir de s'appliquer, comme il étoit néceſſaire, à l'éducation de ſa fille, la mit, nonobſtant ſa pauvreté, en penſion chez une vertueuſe Maîtreſſe d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa Maitresse ; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable Maitresse, mais surtout celui de se proposer Notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée étoit l'exemple et la consolation de toute la famille, patiente, douce, obéissante ; elle ne se plaignoit jamais de rien ; elle parloit peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les croix qui lui arrivoient ; chaste, ennemie de toute vanité ; respectant tout le monde, ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'estime à toute la Paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour

l'amour de Jésus-Christ; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les discours calomnieux de ses ennemies tournèrent à leur confusion.

Le Curé de la Paroisse admirant en elle les effets de la grâce, et les fruits que faisoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour: Dorothée, je vous prie de me dire en confiance comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. Monsieur, lui répondit Dorothée, il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrois faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore qu'onze ans: elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines: c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus, qui à son réveil s'offroit à Dieu son Père

en ſacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en ſacrifice à Dieu, en lui conſacrant ma journée et mes travaux ; lorſque je prie, je me repréſente Jéſus priant qui adoroit ſon Père, et dans mon cœur je m'unis à ſes divines diſpoſitions. Lorſque je travaille, je penſe que Jéſus-Chriſt a ſué, ſatigué, travaillé pour mon ſalut ; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec réſignation mes travaux aux ſiens. Quand on me commande quelque choſe, je me repréſente que Jéſus-Chriſt étoit ſoumis et obéiſſant à la Sainte Vierge et à Saint Joſeph ; et dans le moment j'unis mon obéiſſance à la ſienne. Si l'on me commande quelque choſe de dur et pénible, je penſe auſſitôt que Jéſus-Chriſt s'eſt ſoumis à la mort de la Croix pour mon amour ; enſuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il ſoit.

Si on parle mal de moi, ſi on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le ſouffre en patience, me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a ſouffert en ſilence, ſans ſe plaindre, les accuſations,

les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels ; je penſe alors que Jéſus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faiſoit endurer, au lieu que je ſuis une péchereſſe, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire ſouffrir.

Lorſque je prends mes repas, je me repréſente Jéſus-Chriſt prenant les ſiens avec modeſtie et frugalité, pour travailler à la gloire de ſon Père. Si je mange quelque choſe de dégoûtant, je penſe auſſitôt au fiel que Jéſus-Chriſt a goûté ſur la croix, je lui fais le ſacrifice de ma ſenſualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me raſſaſier, je ne laiſſe pas d'être contente, en me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a jeûné quarante jours et quarante nuits ; qu'il a ſouffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.

Le Curé ne pouvant ſe laſſer d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre Villageoiſe, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuſe ! que de conſolations n'avez-vous pas dans votre état ! il eſt vrai, répondit Dorothée, que j'ai de

grandes consolations dans le service de Dieu: mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir; il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations? Dorothée lui répondit ingénûment: lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix; m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur, ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent dans le Jardin des Oliviers: *Mon Père, votre volonté soit faite.*

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de quoi les entretenez-vous? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choses dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de se proposer Jésus-Christ pour modèle dans leurs ac-

tions, de se souvenir dans la prière et dans le repas, dans le travail, dans la conversation et dans les peines de la vie, comment Jésus-Christ se comportoit lui-même dans ces occasions, et de s'unir à ses divines intentions. Je leur dis que je me sers de cette sainte pratique, et que je m'en trouve bien ; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de suivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de servir un si bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit son Pasteur, profitez des grâces dont le Ciel vous favorise ; le Seigneur a sur vous de grands desseins de miséricorde et de prédestination. O qu'heureuse est une ame qui imite ainsi Jésus-Christ !

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dûs à ses Pères et Mères.

1. *CELUI qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit, *honore son Père et sa Mère. Il servira comme ses Maîtres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos

parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne? Ecoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père*, dit le Seigneur, *et qui méprise les avis de sa Mère, deviendra infâme et misérable. Celui qui maudit son père ou sa mère, périra, et sa lumière* (c'est-à-dire, sa vie) *sera* éteinte dans les ténèbres (c'est-à dire, dans la mort). *L'œil qui se moque de son père et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, est perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mère, est maudit de Dieu.* O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondement dans l'esprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère!

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament. *S'il arrive*, dit la Loi de Dieu, *qu'un enfant soit rébelle aux commandemens de son père et de sa mère, qu'a-*

près le châtiment il refuſe encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les Anciens ou ſe tient le ſiége de la juſtice, et y feront leurs plaintes. Alors (ajoute la Loi) *il ſera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple ſoit ſaiſi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la Loi ſévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender ſa juſtice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir ſi légitime et ſi ſaint.

Mais laiſſons ces motifs de terreur et de crainte pour les eſprits rébelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raiſon et par amour. Pour vous, qui voulez ſervir Dieu, c'eſt aſſez pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, *qu'il eſt juſte, et que Dieu le veut.* Deux motifs par leſquels ſaint Paul perſuade aux enfans cette obligation. *Enfans*, dit-il, *obéiſſez à vos parens, parce qu'il eſt juſte. Obéiſſez en tout, parce que cela plaît à Dieu.* Dieu, dis-je, cet Etre Souverain

et tout puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux : le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des gestes, ou des manières peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint-Esprit, *les avis de votre Père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère, il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le sage, *que vous tenez d'eux la naissance ; soyez recon-*

noissans de ce grand bien. Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonable, et selon Dieu; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer, parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour, en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez surtout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous intéressant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, et soyez prompts à faire leur volonté; mais obéissez comme saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu dans leurs commmandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même; à moins qu'on ne vous commande quelque chose con-

re ſa Loi et contre votre conſcience ; en ce cas vous ne leur devez pas l'obéiſſance : mais ſoyez diſcrète en cette occaſion ; et quand vous doutez ſi le commandement de vos parens eſt juſte, il faut prendre avis des perſonnes éclairées.

4. Vous devez enfin les ſervir et les aſſiſter dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieilleſſe, et dans leurs néceſſités temporelles ou ſpirituelles. Les abandonner, c'eſt un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard eſt puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez ſouvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Abſalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers ſon père, trouva enfin le juſte châtiment de ſon crime dans une mort funeſte et miſérable. Et d'un autre côté, conſidérez l'exemple du fils de Dieu ; qui étant le ſouverain Maître du monde, a voulu néanmoins être ſoumis à ſa très ſainte Mère et à ſaint Joſeph, pour apprendre à tous les enfans l'hon-

neur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il est criminel, qu'une misérable créature refuse d'obéir à ceux de qui elle tient la naissance et l'instruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être soumis à celle dont il a reçu une naissance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du respect dû à ses Pères et Mères, Maîtres et Maîtresses.

I. PRENEZ garde de résister à vos pères et mères, et à vos Maîtres, dans ce qu'ils vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent pour le réglement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos pères et mères, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les

réquentations du cabaret et des perſonnes de différent ſexe, les bals, les danes, l'aſſiduité aux jeux. S'ils étoient égligens juſqu'à ce point que de vous aiſſer vivre à votre liberté, vous ne laiſeriez pas que d'expoſer votre conſcience en vous trouvant dans ces occaſions; mais quand ils vous les défendent, vous aites un péché bien plus énorme, en eur déſobéiſſant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos naîtreſſes, auſſi bien que vos pères et os maîtres, ſont de même obligés de eiller ſur votre conduite et ſur vos démarches, de prendre garde que vous oyez toujours habillées avec modeſtie, t décemment couvertes; d'empêcher os vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne ous le défendent pas, il péchent; vous échez vous-mêmes, ſi vous faites ces hoſes; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre déſobéiſſance, en eſt plus grand.

Bien plus: (remarquez cet avis, jeunes gens), vous devez tellement reſpecter

les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas que de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu, parce que la défense de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils sont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux; il vaudroit mieux, pour un père et une mère qu'ils fussent précipités au fond de la mer, que de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous mêmes. Priez tous les jours pour eux: vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à

Dieu vos prières et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser, malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force, un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien et pour vous rendre sages. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien d'avantage, et que Jésus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fut innocent.

Ne dérobez rien à vos parens. *Celui,*

dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos pères et mères, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections : ne parlez point de leurs défauts, ni des disgrâces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs ; regarderiez-vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos pères et mères ; consultez-les dans vos entreprises, sur tout pour le choix de votre vocation. En quelqu'état en quelqu'âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assuré

ue Dieu vous récompensera, et qu'il énira votre famille. Au contraire (je ous le répéte) si vous leur êtes durs et néchans, si vous les abandonnez, tôt ou ard Dieu vous punira dans votre peronne ou dans vos enfans. Lisez les exmples suivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il est rapporté dans les Histoires du apon un exemple digne d'admiration, t bien capable d'apprendre aux enfans ombien grand doit être l'amour qu'ils oivent à ceux qui leur ont donné la ie. Trois jeunes hommes qui étoient auvres, avoient leur mère depuis longems malade ; aimant tendrement cette ère, ils étoient très-affligés de voir que urs travaux ne pouvoient suffire pour nourrir et la soulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs ans les forêts voisines de la ville de éaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit uu Edit, et promit ne récompense à ceux qui ameneroient la ville quelques-uns de ces voleurs. cette nouvelle, le plus jeune des

frères, dont nous venons de parler, s'a-
visa d'un expédient bien singulier pour
avoir de quoi soulager leur pauvre mère.
Il pria ses frères de le lier et de le con-
duire à la ville de Méaco, et de le faire
passer pour voleur des forêts voisines.
Ses frères eurent peine à consentir à une
si étrange proposition. *Que craignez-
vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-
vous que Dieu m'abandonnera ? Et après
tout, si l'on me fait mourir, je suis content
de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse
conserver celle de ma mère, et lui procurer
du soulagement.*

Les deux frères voyant son courage
consentirent à sa proposition, conduisi-
rent ce jeune homme à Méaco, le gar-
rottèrent et le présentèrent comme un
voleur au Juge criminel, qui fit mettre
celui-ci en prison, et donna aux deux
autres une récompense. Mais comme
le sang ne peut se démentir, on s'aper-
çut qu'ils avoient les larmes aux yeux
quand ils se séparèrent, et qu'on mit le
cadet en prison. On soupçonna du mys-
tère, et un Officier reçut ordre de le

ivre secrètement pour savoir de quoi s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, ue la mère leur demanda d'où ils vebient? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils : voyez, ma mère, ombien d'argent nous avons gagné pour ous soulager : Dieu soit béni, dit-elle, ais où est votre jeune frère? N'en yez pas en peine, lui répondirent-ils. veux savoir où il est, continua la mè : qu'en avez-vous fait? Vous ne me pondez pas! Ah malheureux! Vous avez pas coutume de gagner tant d'arnt en si peu de temps. Vous avez ns doute volé cet argent et fait quele mauvais coup : peut-être que votre ère étoit avec vous, et que quelque cident lui est arrivé: Ces deux jeunes mmes voyant que leur mère s'affloit de leur silence, lui dirent naïvent de quoi il s'agissoit, lui racontènt tout. La mère aussitôt poussa des s et des lamentations en pleurant, dendant son fils qu'elle croyoit perdu. Dans ce moment, l'Officier qui écout à la porte, et qui avoit entendu tout

ce dialogue, entra, et dit à cette mère désolée : rassurez-vous, pauvre femme, votre fils est vivant, il ne lui sera fait aucun mal. En effet : l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mère ; il lui fit sa fortune, et donna à la mère une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfants qui aiment et qui assistent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des juremens. Sa mère le reprit et lui dit : " Quoi, mon " fils, vous tenez de pareils discours en " ma présence ! Est-ce moi qui vous ai " appris à parler de la sorte ? et quand " même je serois assez malheureuse pour " dire de telles paroles, vous ne devriez " jamais les prononcer ; apprenez que " de tels discours ne conviennent qu'

des libertins, à des esprits malfaits, à des enfans sans éducation et sans honneur."

L'enfant profita de cet avertissement, et n'osa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mère, mais continuoit d'en dire avec ses petits compagnons. La mère en fut avertie, et dit à son fils ; " Vous ne dites plus de mauvaises paroles en ma présence, mais vous en dites devant les autres, et vous n'avez point de honte de les scandaliser. Eh quoi, mon fils ! vous perdez donc la crainte de Dieu ? Ne savez-vous pas que Dieu vous entend et vous voit par-tout ? Vous n'osez parler mal devant moi, et vous l'osez devant Dieu ; sachez que vous devez craindre Dieu plus que moi : il est votre Créateur, votre premier Père et votre Juge ; et il vaudroit mieux dire cent mauvaises paroles devant moi, que d'en dire une en la présence de Dieu. Changez de conduite, mon fils ; car j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir vivre dans une telle habitude, et je vous dé-

" fends de jamais plus fréquenter les
" compagnons qui vous ont appris à
" parler de la ſorte."

Ces paroles firent un telle impreſſion dans l'eſprit de cet enfant, qu'il ſe corrigea et fut toujours ſoumis à ſa mère. Dieu récompenſa ſa ſoumiſſion : étant en âge, il entra en Religion, où il fit de grands progrès dans les ſciences et dans la vertu.

Le ſecond fils d'Alexandrine ne fut pas d'un ſi bon naturel que l'aîné, mais il ne laiſſoit pas d'être plus aimé de ſa mère ; (car il arrive ſouvent que les pères et mères s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres). Alexandrine reprenoit ſon fils, mais il ſe moquoit ne tous ſes avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'eſprit, qui ne lui parloient que de divertiſſemens et de plaiſirs, et ne lui inſpiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour ſa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme qu'il perdit enfin tout reſpect à ſa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté

et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sévèrement quand il étoit temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la défense de sa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir du bien de feu son père, mais il n'en jouit pas long temps. Etant un jour allé à la promenade avec sa nouvelle épouse, il fit un faux pas, se laissa tomber à la porte de la ville, et fut écrasé sous les roues d'un carosse qui passoit. La nouvelle en fut d'abord portée à sa mère : Ah, mon Dieu ! *s'écria-t-elle* ; voilà la punition des désobéissances de mon fils, et des chagrins qu'il m'a faits. Je demande au moins au Seigneur, que ce misérable enfant ait le temps de se reconnoître, et de rentrer dans la grâce de Dieu." Cette mère, éplorée courut voir son fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre

ſes bras ſans parole, ſans confeſſion et ſans Sacrements.

Noubliez jamais cet exemple, et ſouvenez-vous que ſi vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeſte. *Celui-là eſt maudit de Dieu*, dit l'Ecriture, *qui chagrine ſa mère.*

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de la ſuperbe.

L'HUMILITE' eſt le fondement des autres vertus, elle les conſerve et les fait croître ; la ſuperbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La ſuperbe eſt une eſtime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaiſance en nos bonnes qualités, et un déſir outré d'être eſtimé des autres. Ce vice pernicieux ſe gliſſe dans l'eſprit des jeunes gens, à meſure qu'ils croiſſent en âge et qu'ils ſe croient ſavans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une ſainte éducation, rend inutiles en eux les inſtructions et les impreſſions de la grâce ; les éloigne de Dieu ; et *Dieu* à ſon tour *leur*

réſiſte, et ſe retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la ſuperbe domine jamais en ta penſée, ni en tes paroles, parcequ'elle eſt la première cauſe de tous les malheurs, diſoit le ſaint homme Tobie à ſon fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne conſiſte qu'en paroles, et en une vaine démonſtration de bas ſentiments de ſoi-même. Telle eſt la fauſſe humilité de certaines perſonnes qui paroiſſent humbles au dehors, tandis qu'ils ont au dedans un cœur ſuperbe. L'humilité doit être ſincère; que cette humilité ſoit dans le cœur; qu'elle paroiſſe dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

1. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre penſée*, dit le Sage, c'eſt-à-dire, ne vous eſtimez point vous-même, ni pour vos richeſſes, ni pour votre condition, ni

pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choſes, eſt baſſe et frivole, elle eſt une marque d'un eſprit foible et vain. Ne vous eſtimez jamais pour vos talens, pour votre induſtrie, pour votre eſprit, ni pour votre ſcience; ce ſont des dons de Dieu; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ſes dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous eſtimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'eſt la perdre. Croire avoir de la vertu, c'eſt manquer de la vertu principale, qui eſt l'humilité; il arrive même ſouvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous raſſurez ſur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous manquent. Ne ſavez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, eſt capable de l'emporter ſur vos prétendues vertus; et que *vos juſtices*, vos bonnes œuvres, ſont devant Dieu, ſelon

la parole du Prophète Isaïe, *comme un linge souillé ?* S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur ; et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu dans la considération de sa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien.* Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie ; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté ; l'abus que vous avez fait de ses grâces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de sujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il eſt facile d'être humble à l'égard de Dieu; (car comment une miſérable créature ne s'abaiſſeroit-elle pas devant ſon Créateur & ſon Juge?) mais il n'eſt pas facile d'être humble envers tous les hommes; il eſt néanmoins néceſſaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns ſont au deſſus de vous, les autres vous ſont égaux, et les autres ſont vos inférieurs.

1. Quand aux premiers, ſoyez reſpectueux et obéiſſant envers tous ceux qui ont autorité ſur vous; trouvez bon qu'on vous avertiſſe de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige; et ſoyez ſoumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous ſurpaſſent en âge, en ſcience, en qualité, &c. Reſpectez les vieillards, prenez garde de les inſulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foibleſſes, de leur parler avec mépris et avec hauteur; de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui

s'étant moqués du Prophète Elisée, qui étoit un Saint vieillard, en l'appelant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de péchés attirent quelquefois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec estime et avec déférence, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités aux ames foibles, et aux esprits bas. Un esprit bien-fait ne se repaît jamais de ces honneurs imaginaires: il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire; mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec

patience et ne jamais ſe quereller ; que les plus grands aiment et excuſent les petits ; que les petits aient du reſpect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parce que l'envie eſt le vice du démon, et met le déſordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être ſerviables et complaiſans ; faire volontiers ce qui ſe préſente : prévoir ce qui eſt à faire dans la maiſon ; prévenir les beſoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domeſtique devroit faire, pour le ſoulager ; ne pas faire attention ſi les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre ; mais au contraire, par une ſainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui ſont ainſi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre ſervice, ſont véritablement humbles, et ſont bénis de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'eſt-à-dire à ceux qui ſont au deſſous de vous, ſoyez affable à tous ceux qui vous ſervent, les conſidérant comme vos frères et vos ſœurs. *Maîtres*, dit l'Apôtre S. Paul, *traitez vos domeſtiques avec douceur, n'u-*

sant ni de menaces ni de rigueur, vous souvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de serviteur. Rendez vous accessible et aimable à tous les autres qui sont de moindre condition que vous, surtout envers les pauvres, selon ce précepte du sage. *Rendez vous affable aux pauvres gens:* ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre! ô cendre!* s'écrie le sage: *Les Puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte; aujourd'hui Roi, demain rien. Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpents et des vers.* Quel sujet de s'humilier!

Ne considérez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez, ces vêtements brillans qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain,

ces amis qui vous flattent; cet emploi, ce crédit qui vous élévent au deſſus des autres; tout cela n'eſt pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme; c'eſt peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais conſidérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'eſt l'avis de S. Bernard: " Si l'homme, *dit ce S. Docteur*, ſe conſidère attentivement, il ne trouvera en " lui-même que des ſujets de confuſion " et d'humilité. Sa conception eſt dans " le péché; ſa naiſſance dans la miſère; " ſa vie une ſuite de travaux; ſa mort " inévitable; et après ſa mort, il ne lui " reſtera que l'infection, la pourriture " et la pouſſière. Voilà toute la deſtinée " de ſon corps en cette vie, mais pour " l'ame, il lui reſte à ſubir le jugement " de Dieu, pour y recevoir la déciſion " de ſon bonheur, ou de ſon malheur " éternel; et ce jugement ſera terrible " aux plus ſaints." Voilà, créature vaine et péchereſſe, ce que vous êtes! de quoi donc vous glorifiez-vous? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher

et vous confondre, et penſez bien plus à gémir ſur votre miſère, ſur votre néant et ſur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéiſſance.

L'OBEISSANCE eſt un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un eſprit humble eſt d'être ſoumis à ceux qui ont autorité ſur nous, et de ſe dépouiller de ſa propre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu eſt rare! mais qu'elle eſt néceſſaire, puiſque ſans l'obéiſſance et le détachement de ſa propre volonté on ne peut parvenir à la ſainteté. *L'eſprit du juſte*, dit le Saint-Eſprit, *méditera l'obéiſſance.* Un enfant déſobéiſſant, eſt un monſtre par les dérèglemens et les crimes dans leſquels ſon indocilité l'entraîne; c'eſt pour cette raiſon que S. Paul faiſant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans ſans obéiſſance.*

Aimez donc l'obéiſſance, jeunes gens: ſoumettez-vous avec humilité, et avec amour, à vos parens, à vos maîtres, et à

tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parceque ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obéissez dans le désir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte des hommes, surtout des jeunes gens. Elle est un mauvais guide, qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint esprit : *l'homme obéissant racontera ses victoires.* C'est-à-dire, si vous êtes soumis, vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées sur vos plus dangereux ennemis, qui sont votre propre esprit et vos mauvaises inclinations. Vous reconnoîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse, puisqu'elle vous attirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre ſoumis et obéiſſant à un père, à une mère qui ſont intraitables et auſtères, les aimer malgré leurs vices groſſiers et leur ingratitude, eſt une vertu rare, et d'un grand mérite ; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un père et une mère qui étoient pauvres, mais très méchans et jureurs. Des parens ſi mal élevés, n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne ; mais ce fils tomba heureuſement entre les mains d'un zélé Confeſſeur qui lui inſpira tant d'amour et de reſpect pour ſes père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta jamais de ſon devoir en ce point, et fut toujours docile et ſoumis.

Quand il eut quinze ans, ſon père lui dit d'aller ſervir, parcequ'il ne pouvoit plus le nourir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un Bourgeois nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à ſon ſervice. Jamais domeſtique ne fut plus affectionné à ſon maître, ni enfant plus attaché

à ſes père et ſes mère que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ſes ſœurs ſe marièrent: ſon père et ſa mère qui étoient âgés, reſtèrent ſeuls, et lui mandèrent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, et ſe fit un devoir de quitter Eugène ſon bon maître, pour obéir à ſon père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ſes gages, s'il vouloit reſter avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages: je puis me paſſer de vos gages, mais mes parens ne peuvent ſe paſſer de moi. N'en ſois point en peine, lui dit ſon maître, j'aurai ſoin de leur entretien; et après tout, tes père et mère ne méritent guères tes ſervices, puiſque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim; je ne veux pas les abandonner dans leur vieilleſſe. Quelque mauvais qu'ils ſoient, ils ſont toujours mes père et mère; je ſuis toujours leur enfant; et je ſens ce que Dieu et la nature demandent de

moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéiſſance. Joachim retourna donc auprès de ſon père et de ſa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourir et pour gagner leur vie, Pour toute récompenſe de ſon obéiſſance et de ſes ſervices, il ne recevoit d'eux que des injures, mais il ſouffroit tout en ſilence et ſans ſe plaindre.

Une obéiſſance et une patience ſi courageuſe ne furent pas ſans récompenſe. Joachim par ſa vertu mérita de trouver une fille vertueuſe qui lui donna du bien, à laquelle il ſe maria; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ſes enfans, et leur dit: " Mes " chers enfans, la plus grande conſola- " tion que j'aye eue en ma vie, et la " plus grande que j'aye à préſent, c'eſt " d'avoir toujours été ſoumis à mes " père et mère. C'eſt à cette obéiſſance " que je dois ma fortune: j'eſpère qu'en " vue de cette obéiſſance que j'ai tou-

" jours eue en vue de Dieu et pour son
" amour, le Seigneur me fera miséricor-
" de. Je vous recommande d'avoir de
" même toujours Dieu en vue, et beau-
" coup de soumission et de respect pour
" votre mère. Si vous suivez ce dernier
" avis que je vous donne, Dieu ne vous
" abandonnera jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. LA sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse; c'est pour cela que le Saint Esprit a dit que *la folie est comme l'appanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite;* c'est-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire.

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant père; une mère est de même une mauvaise mère, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'est haïr ses enfans,* dit le Sage *que de leur épargner la verge.* Des dé-

fauts qu'on laiſſe croître dans leur cœur cauſeront un jour leur perte, et ſeront une ſource de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'eſt en vain qu'on entreprendroit de redreſſer ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même auſſi c'eſt vainement, ou très difficilement qu'on prétendroit redreſſer la conduite d'une perſonne qui a pris un mauvais pli dans ſa jeuneſſe, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans ſon cœur.

Trop de complaiſance et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers; une ſage ſévérité, un châtiment raiſonnable les en délivre, dit le ſage. Ce ſeroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment ſe jetter dans un feu ou dans un abyme ; pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorſque par ſes vices il ſe précipite en enfer ?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que ſi vos parens et vos maîtres ſont obligés de vous reprendre et de vous cor-

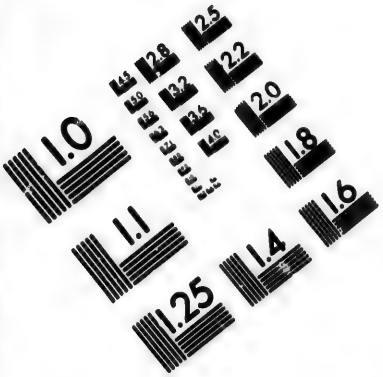
riger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché : les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint-Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser*. Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit S. Pierre, que de souffrir étant coupable ; qu'enfin il faut vous acoutumer de bonne heure à souffrir avec patience, à l'exemple de J. C. qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maîtres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé; lorsque vous vous êtes querellé et battu ; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes ; lorsque vous fréquentez certaines compag-

nies, ou que vous ſortez malgré eux ; lorſque vous vous livrez à la vanité, ou lorſque vous leur parlez avec hauteur et ſans reſpect ; ſouvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien d'en murmurer ; ne vous plaignez pas, même à vos amis ; mais [illegible]ez Dieu de vous avoir donné des [illegible]t des maîtres, qui par charité veillent ſur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux, et de vous perdre.

Si vous êtes ſage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorſque vous êtes tombé dans quelque faute. Si vous connoiſſiez le prix d'une ſainte et prudente correction, vous vous rejouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour viendra peut-être, que vous pleurerez amèrement, de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeuneſſe. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la Juſtice, qui ſe voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement ſur l'échafaud ces lamentables paroles, *Jeunes gens, profitez de mon triſte*



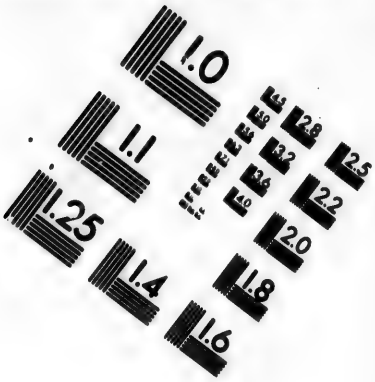
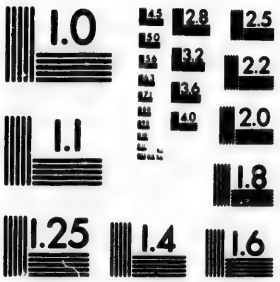
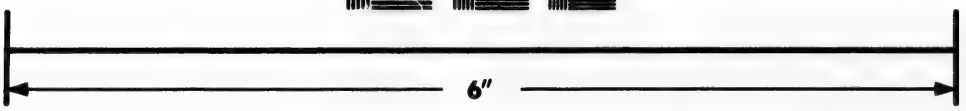
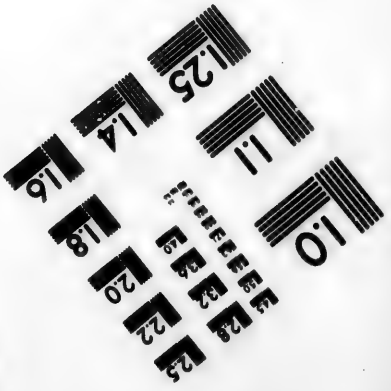


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

exemple ; vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeuneſſe ; je ne ſerois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.

EXEMPLE.

Saint Auguſtin, ſans un miracle de la Grâce, ſe fut perdu ſans reſſource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès ſon enfance. Patrice ſon Père, loin de le reprendre et de veiller ſur ſa conduite, ne faiſoit que rire de ſes petites impertinences, comptoit pour rien les petites ſottiſes, les fréquentes vivacités, et la continuelle diſſipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui pluſieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Sainte Monique ſa mère l'avertiſſoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi ſervent les foibles corrections d'une mère, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la vigilance et l'autorité du père? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laiſſé vivre Auguſtin ſon fils, entraîna ce jeune homme dans toutes ſortes de déſordres, et même dans l'héréſie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette sainte veuve faisoit incessamment pour la conversion de ce jeune libertin; se servit des instructions de saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les déréglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu! s'écrioit-il; que j'étois à plaindre dans les jours de mon " aveugle jeunesse! Je m'éloignois de " vous, Seigneur, en suivant le penchant " de mes folles passions; et mon père, " loin de me corriger et de me reprendre, rioit de tout. Je me perdois, et il " avoit la cruauté de me voir courir à " ma perte. Tous les vices croissoient " dans mon cœur, comme de mauvaises " herbes dans une terre inculte; et il " n'y avoit point de main charitable " pour les arracher."

Profitez des sentimens de ce grand saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorsque vous avez des parens et des maîtres qui ont la cha-

rité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du prochain.

L'Amour du prochain est une vertu fondamentale du Christianisme, puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux loix. *Aimer Dieu sur toute chose, et le prochain comme soi-même.* Vertu néanmoins rare et mal observée.

La plûpart croyent que pour aimer le prochain, c'est assez d'aimer ses parens, ses amis, ceux de qui on attend quelqu'avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la sorte, ce n'est pas aimer le prochain, mais c'est s'aimer soi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inspire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent souvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaises manières, de la

mauvaise foi des voisins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruisent ainsi par leur exemple et par leurs discours, l'esprit de charité pour le prochain, dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réflexion aux funestes suites du défaut de charité? N'est-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'estime et de respect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahisons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les misérables, les divisions des familles, les discordes entre les parens, les querelles, les jalousies, les médisances? Delà enfin tant de désordres qui déshonorent la Religion, et qui perdent les Chrétiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la desabuser d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses; ils ne savent point quel est le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer; ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches,

bons et méchans, amis et ennemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite, que sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en auroit qu'un seul que je n'aimâsse pas, ou que je haïsse, ce seroit assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfans de Dieu, créés à son image, rachetés du Sang de Jésus-Christ, que Dieu qui est notre Père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères, que Jesus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce seroit être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un Dieu a aimés plus que sa vie, et pour lesquels, quelqu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. Cet amour consiste en trois choses: 1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire quand on le peut, 3. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vrai charité du prochain, la marque

du vrai Chrétien, ſans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et ſoyez véritablement affligé lorſqu'il leur arrive du mal : conſidérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaiſant Ayez compaſſion de ceux qui ſont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui ſont en proſpérité. Aimez les bons à cauſe de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons; ſouhaitez de la perſévérance aux premiers, et la converſion aux autres. Si un homme eſt méchant et grand pécheur, il faut haïr ſon péché, qui eſt l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer ſa perſonne qui eſt l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'eſt peu de choſe de vouloir du bien, ſi on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois ſortes de biens au prochain ; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'âme.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choſes. 1. Ne jamais

rien dérober à qui que ce ſoit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeſte vice dans une jeune perſonne que d'être porté au larcin ! Il eſt bien à craindre que ceux qui s'acoutument à faire de petits et de fréquens larcins, ſoit en fruits, ſoit en grains, ſoit en d'autres choſes, ne ſoient un jour de grands larrons, et ne faſſent une fin miſérable. 2. Aſſiſtez le prochain dans ſes néceſſités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miſéricorde et la compaſſion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compaſſion a crû avec eux dès leur enfance*, elle attirera ſur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conſerver au prochain. N'en parlez jamais déſavantageuſement, quelque méchant qu'il ſoit, quelque tort même qu'il vous ait fait ; ſi ce n'eſt pour ſon bien, ou

pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médiſances ; empêchez même, ſi vous le pouvez, qu'on n'en faſſe en votre préſence. Si on accuſe le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez ſa défenſe. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuſer, empêchez qu'on n'en parle davantage. Dites le bien qu'il a fait ; ou quelqu'une de ſes bonnes qualités. Témoignez que la médiſance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'âme, qui ſont la vertu et le ſalut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui ; en le retirant du vice et des occaſions, par quelques ſages avis, en l'avertiſſant avec douceur de ſon devoir, ou en le faiſant avertir ; en lui donnant de prudens conſeils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, ſur tout envers vos amis, vos compagnons, vos domeſtiques, et envers

ceux avec qui vous vivez. C'eſt véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de ſon âme et pour ſon ſalut ; mais c'eſt le haïr, c'eſt manquer de charité que de faire tort à ſon âme en le portant au péché, et en le ſcandaliſant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3. Une troiſième marque de l'amour du prochain, c'eſt de ſupporter ſes défauts, d'excuſer les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penſer avantageuſement de tout le monde. C'eſt pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres ; ni les reprendre, ſans ſavoir ſûrement, s'ils ont tort. Souvent on ſe trompe dans les jugemens qu'on forme ſur le compte d'une perſonne : ou parce qu'ordinairement on eſt mal informé, ou parce qu'on eſt prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce ſoit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une perſonne, quand une répréhenſion ne ſervira de rien à ſon amendement, ni à l'édification des autres.

Si, en ne reprenant pas, vous semblez approuver le vice, dans ce cas, reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain consiste *à juger du Prochain par nous-mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enseignent; *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*: au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous-même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelque misérables que nous soyons à ses yeux; pourquoi donc ne souffrirons-nous pas les autres?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié cou-

vert d'ulcères et de pourriture; et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagements qu'il put. Ce pauvre ayant repris ses forces, le Solitaire lui dit: voulez-vous, mon cher Frère, demeurer avec moi? je ferai ce que je pourrai pour vous nourir: nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O que vous me causez de joie! répondit le pauvre; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère!

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourir son pauvre, et le nourissoit même mieux que lui; mais au bout de quelque tems ce pauvre commença à murmurer contre son hôte et se plaignit qu'il le nourissoit mal. Hélas! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfai-

teur un torrent d'injures. Le Solitaire les ſouffrit avec patience, ſans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la ſorte à un ſaint homme qui ne lui faiſoit que du bien, et lui demanda pardon: mais il tomba bientôt dans ſes inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le ſupporter: Je ſuis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé; je ne ſuis pas accoutumé d'être ſi mal nouri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inſpiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voiſinage, demander un peu de meilleure nouriture pour cet eſtropié. Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content; mais au bout de quelques ſemaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Va, lui dit-il tu n'es qu'un hypocrite, tu fais ſemblant d'aller chercher l'aumône pour

me nourir, et c'eſt pour toi : tu manges le meilleur en ſecret, et tu ne me donnes que tes reſtes. Ah! mon frère, lui dit le Solitaire, vous me faites tort ; je vous aſſure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des ſervices que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jéſus-Chriſt, en attendant que je faſſe mieux. Va, je n'ai pas beſoin de tes remontrances, lui repliqua ce Pauvre, et tout de ſuite il ſe ſaiſit d'un caillou, le jetta à la tête du Solitaire qui évita le coup; enſuite ce malheureux prit un gros bâton dont il ſe ſervoit pour ſe traîner, et en donna un ſi rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire, pour moi je vous pardonne pour l'amour de lui le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, repliqua le Pauvre; mais ce n'eſt que du bout des lèvres, car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous aſſure, mon frère, lui dit tendrement le ſolitaire, que c'eſt

de tout mon cœur, que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation : dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarassé de ses mains, ce furieux lui dit : Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer : d'un côté, il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne périr de misère ; d'un autre côté, il appréhendoit de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter saint Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inſpiré de Dieu, et lui dit: Ah! mon fils, prenez garde: la penſée que vous avez de quitter ce pauvre, eſt une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, répliqua le Saint? Ne ſavez-vous pas que c'eſt envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreuſement notre charité? Quel mérite auriez vous d'avoir de la patience avec une perſonne qui ne vous feroit jamais de mal? La charité eſt une vertu courageuſe, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainſi, mon fils, gardez ce pauvre; plus il eſt méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jéſus-Chriſt le tiendra fait à lui même. Faites voir par votre patience que vous êtes diſciple d'un Dieu ſouffrant; et ſouvenez-vous que c'eſt par la patience et par la chari

é qu'on reconn[oît] un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu ſe ſert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire ſuivit l'avis de Saint Antoine; il eut plus de charité pour ce miſérable qu'auparavant, et ne ceſſoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience ſi courageuſe. Ce pauvre ſe convertit enfin, et vécut le reſte de ſes jours dans la pénitence et la ſainteté.

O le bel exemple de charité! qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas ſeulement ſouffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne ſerez jamais ſauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'eſt pas aimer le prochain ſelon Dieu, quand on ne veut pas ſouffrir de lui, ni ſupporter ſes défauts: ce n'eſt pas aſſez de les ſouffrir et de les ſupporter une fois, il faut toujours les ſupporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L'HUMILITE' et l'obéissance empêchent les déréglemens de l'esprit et du cœur ; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair ; qui réprime les pensées, les désirs et les sentimens des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu, et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges ; mais il n'y en a point où elle soit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Pères) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur-tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits célestes.

La Chasteté, au sentiment de Saint Jérôme, a quelque part à la gloire du martyre par ses combats ; mais c'est principalement à la jeunesse que cette

gloire est réservée, parce que ses combats, sont ordinairement plus grands et plus fréquens, ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois espèces de martyre : *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée ; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie ; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Pères, que la chasteté est *l'ornement des mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté.* L'on peut tout espérer d'un enfant chaste ; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux âmes chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence ; estimez la chasteté, demandez-la à Dieu : elle est la perle des vertus, l'ornement de votre âme et le bonheur de votre vie, puisque sans la chasteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos

de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile ; qu'elle se perd facilement ; que les pensées et les désirs, aussi-bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps ; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté ; et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son âme.

EXEMPLE.

Le Jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses frères et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un

amour criminel pour ce jeune esclave, résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y consentoit ; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappella aussitôt dans son cœur la crainte de Dieu ; et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposoit, il répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son âme par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence : il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau ; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette Dame en fureur cria aussitôt que Joseph avoit voulu attenter à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit met-

tre l'innocent Joseph, en prison, où il resta quelques années.

Le roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph, le fit venir en sa présence; il fut si charmé de la modestie, de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence de Dieu dans les occasions périlleuses; et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joseph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

I. LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur: voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu à peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime

pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commençement. Maxime importante pour se précautionner contre le péché impur; péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux; et craignez-le plus que la mort. Veillez sur votre esprit; détestez avec horreur les représentations sales que le démon, ou que le penchant vous inspirent; donnez aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autre chose, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah! que cette chute est à craindre, et que les suites en sont funestes! Méditez avec attention cet avis de Saint Bernard.

« Rejettez, *dit ce saint Docteur*, la « mauvaise pensée dès qu'elle commence, et dès qu'elle se présente à « votre esprit. Si vous la rejettez, « elle vous quittera, ou si elle ne vous

" quitte pas, elle ne vous souillera " point, tandis que vous l'aurez en hor- " reur. La pensée qui n'est pas rejet- " tée, cause le plaisir; ce plaisir fait naî- " tre le consentement; le consente- " ment produit l'action; de l'action " vient l'habitude; de l'habitude suit " une espèce de nécessité, qui entraîne " enfin l'âme dans l'impénitence et le " désespoir. Et comme la vipère est " tuée par les petits qu'elle porte dans " son sein, aussi nous recevons la mort " par nos mauvaises pensées, quand " nous les nourissons dans nos " cœurs.".

Profitez des avis de ce grand Saint: soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez: en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sauroit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'âmes ont été séduites et aveuglées par ce piége!

L'impureté, dit Saint Jérôme, eſt comme un ſerpent dont il faut écraſer la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de ſe gliſſer dans le cœur ; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poiſon ſubtil et mortel. L'impureté, dit S. Grégoire, s'allume dans un cœur diſſipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint promptement, il cauſe en peu de tems un embrâſement auquel il eſt difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une penſée volontaire de l'eſprit ; qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une liberté, qu'une chanſon, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous ſur vos gardes.

La raiſon de cette maxime ſi recommandée par les Saints, eſt qu'il eſt facile de réſiſter au péché dans ſes commencemens ; mais qu'il eſt difficile de le ſurmonter quand il eſt fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuſe.

II. Le ſecond moyen, pour vivre

chaſtement, et de fuir l'oiſiveté. Elle eſt la ſource de tous les vices, ſur-tout de l'impureté. L'oiſiveté ouvre la porte aux penſées et aux déſirs qui croiſſent ſucceſſivement dans un eſprit oiſif. Dans l'oiſiveté, l'impureté eſt comme une flamme ardente qu'on ne peut preſque plus éteindre ; de-là vient que les tentations ſont bien plus dangereuſes et plus fréquentes dans les perſonnes qui n'ont rien à faire, et qui ne penſent qu'à leurs plaiſirs, que dans les autres. O que la fainéantiſe et l'oiſiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troiſième moyen, c'eſt la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conſerver la chaſteté en quelque âge que ce ſoit, mais ſur-tout dans la jeuneſſe. La chaleur du ſang à cet âge excite les voluptés ſenſuelles ; mais quand elle eſt fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embraſement funeſte. Écoutez Saint Jérôme, " Le Mont Ætna, dit il, le " Mont Véſuve et le Mont Olympe, " qui vomiſſent continuellement des

" feux et des flammes, ne brûlent pas " avec tant d'ardeur, que le sang des " jeunes gens, lorsqu'il est enflammé " par le vin, et par l'excès de nourri- " ture."

" Si je suis capable, dit-il ailleurs, " de donner quelque conseil ; si on " croit à l'expérience que j'en ai, j'a- " vertis et je conjure l'âme, qui veut " vivre dans la grâce de Jésus Christ, et " conserver sa pureté, de craindre le vin " comme un poison mortel. Ce sont- " là les premières armes du démon " contre les jeunes gens ; le vin avec la " jeunesse fait un double embrâsement " de la volupté. Pourquoi donnez-vous " à ce corps déjà trop ardent, de quoi " le faire brûler ?"

Souvenez-vous que Sodôme fut réduite en cendre par le feu du ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, & à danser autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus saint des hommes,

pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse,

IV. Le quatrième moyen pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toute sorte de discours dangereux et trop libres : voilà les piéges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur ? Paroles et discours, qui étant tombés dans un jeune esprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur : *Ne vous laissez pas tromper*; dit S. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de différent sexe. C'est-là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservé des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que

trop facilement dans le cœur ; mais quand il est aidé par la présence des personnes, il s'allume et s'embrâse. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important ; *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parce que de leur conversation vient la corruption et la perte de l'âme ; comme des habits se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionés, aux caresses et démonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangereuse, et sont l'occasion d'une foule de péchés, de pensées, de désirs impurs : c'est pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morsures du diable, et les arbres du péché* ; et S. Jérôme, *les agonies d'une chasteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cause

du péché deshonête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelque fois un regard curieux, quoique sans mauvais dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage : " Ne vous arrêtez pas à " regarder une jeune personne, de peur " que sa beauté ne soit une pierre de " scandale, qui vous fasse tomber. Détournez votre vue d'une personne parée, et ne la regardez pas curieuse- " ment. La beauté des visages a été " funeste à plusieurs, qui ont commencé leur perte par des regards ; ces " regards ont enfin allumé le feu impur " dans le cœur. " O le grand avertissement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez soin de retenir votre vue ; et s'il lui arrive de tomber sur des objets dangereux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve, à l'égard de toutes les peintures, ou figures lascives, qui

sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina fille de Jacob s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre désir que de voir ou d'être vue; mais cette légèreté coûta cher. L'enlèvement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitans, furent la suite de la curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige en cette matière ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut-être sans remède; elle vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi, et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne revien-

drez peut-être pas. Malheur à ceux qui compoſent, qui vendent et qui débitent de tels Livres, ou qui les communiquent aux autres!

VIII. Le penchant au plaiſir eſt la principal cauſe, et le plus dangereux piège de l'impureté. Mais ſouvenez-vous que ce plaiſir eſt un venin mortel, caché ſous une fauſſe douceur: ſi les commencemens ſont agréables, les ſuites en ſont bien amères. Seriez-vous aſſez aveugle pour aimer un plaiſir qui répugne à la raiſon, et qui déplaît à Dieu?

Pour rappeller en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, ſuivez ces avis: 1. N'attachez jamais vos penſées et vos regards à des objets qui peuvent ſouiller votre eſprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroiſſent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni geſtes contraires à la modeſtie et à la pudeur, et ne ſouffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du ſcrupule de vous

amuser trop au miroir ; il vaut mieux examiner votre âme que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes, et dans des lieux où votre âme est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent* dit le S. Esprit, *ne les écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

XI. Si vous avez de la Religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals,

L'âme y reçoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie y est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste*, dit S. Cyprien, *on n'en revient pas souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C. et sont un violement des vœux du Baptême.

Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémissez sur leur scandale d'autant plus déplorable, qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints Pères, sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Evangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil de la jeunesse.* Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr, et vous y pécherez : en voici les raisons.

I. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de grâces, pourriez-vous

dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissoluës, ne souilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas pécher, que de faire ce que l'Eglise vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'est-ce pas pécher que de s'exposer témérairement au péché ? N'est-ce pas pécher, que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va-t-on aux spectacles, aux danses ? et qui fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation : on y demeure sans pudeur, on n'en sort qu'avec dissolution. C'est-là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir ; et à force de s'étourdir et de s'aveugler, on se fait un passe-temps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un

malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien; laquelle étant allée aux danses et aux spectacles publics, où les Chrétiennes ne se trouvoient alors jamais, fut tout-à-coup possédée d'un démon furieux. Les Prêtres étant appellés au secours, pressèrent le démon dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme chrétienne: *j'en avois droit*, répondit le démon, *puisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec plus d'empire; c'est-là qu'il emploie ses plus dangereux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez-vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent*, dit le Saint-Esprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font; ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté.

I. LE premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grace du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, sur-tout dans la tentation.

II. La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa

jeunesse, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son ame.

Saint Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un Supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *Si ce jeune homme eut été seul, il était perdu; car comment eut-il surmonté ses tentations?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisième moyen est la lecture et la méditation des choses saintes, qui remplissant l'esprit de pensées salutaires en chassent les mauvaises, et le fortifient dans les tentations.

Exemple.

Le Roi Hérode, se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de débaucher Hérodias, qui étoit la femme de son frère. Saint Jean-Baptiste inspiré de Dieu, va reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime et de ses scandales. Les paroles de ce grand Prophète,

qui en avoit converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à souper avec les princes de sa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la salle du festin, et dansa en sa présence. Le démon de l'impureté étoit dans les yeux, sur le visage, dans les airs, dans les gestes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi qui en devint passionné, jusqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias sa mère: Tu sais, lui dit cette mère abominable, que Jean-Baptiste est un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui est pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi: le Roi a du respect pour lui, et je crains qu'il ne se laisse persuader; ainsi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il fasse mourir Jean-Baptiste et qu'il te fasse apporter sa tête dans un bassin. Le Roi malgré le respect qu'il avoit pour la sainteté de Jean Baptiste, eut la complaisance de condescendre à l'exécrable proposition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit

d'une danse: un Roi parjure et meurtrier, un Royaume scandalisé, le plus grand et le plus saint des Prophètes mis à mort.

" Que pensez-vous de tout cela, femmes chrétiennes? *dit St. Ambroise*: " apprenez ce que vous devez inspirer à " vos filles, et ce que vous devez leur " faire craindre. Vous voyez ici une fille " qui danse, mais quelle fille? C'est la " fille d'une mère adultère, car ce n'est " qu'à de telles personnes qu'il convient " de danser; mais pour celles qui ont " de la Religion et de la pudeur; elles " doivent inspirer la modestie et la crainte de Dieu à leurs filles, et non pas la " danse," N'oubliez jamais les paroles de ce grand Saint, et gravez dans votre esprit les suivantes: *Gardez-vous bien*, dit le Saint-Esprit, *de fréquenter une danseuse et de l'écouter, crainte de vous exposer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire Ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas; elle tomba dans

l'eau jusqu'au cou ; et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitoient et se remuoient par des mouvemens irréguliers, assez semblables aux mouvemens de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime, d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentiments de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumières pour rien enseigner qui fût contraire aux sentimens de l'Eglise, et des Saints Pères. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals ; son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des livres Saints, des Conciles et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en

faut beaucoup que ce Saint Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition: c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que Saint François de Sales a permis indifféremment les danses, et les bals.

Dans les Chapitres 33e et 34e de son livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les ecueils et le venin des danses et propose les motifs les plus pressans pour en détourner les Fidèles. Il dit premièrement: " Que les danses et " les bals sont des choses indifférentes " de leur nature; mais que leur usage " est tellement déterminé au mal par " les circonstances, que l'ame s'y " trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute; " que ces divertissements " sont susceptibles de mal, étant pris pendant la nuit, il est facile dans les ténèbres qui ne sont jamais suffisamment " éclairés par les illuminations, d'y

« gliſſer beaucoup de choſes dange-
« reuſes; que les veillées que l'on y
« prolonge, faiſant perdre une partie
« du matin du jour ſuivant, et déro-
« bant le temps qu'on doit au ſervice
« de Dieu; c'eſt toujours une folie de
« faire du jour la nuit, et de la nuit le
« jour, et de laiſſer ce que l'on doit à
« Dieu pour de ſolaires plaiſirs; qu'en-
« fin on porte au bal la vanité à l'envie
« les uns des autres, vanité qui eſt une
« ſi grande diſpoſition au mal que les
« mauvaiſes affections, les amours dan-
« gereuſes et blâmables ſont la ſuite or-
« dinaire de ces aſſemblées.» De pa-
reilles réflexions d'un Saint, ſont-elles
les réflexions d'un homme qui approuve
la danſe?

« Je vous parle donc des bals, con-
« tinue Saint François de Sales, com-
« me les Médecins parlent des champi-
« gnons: les meilleurs ne valent rien:
« de même les meilleurs bals ne ſont
« guères bons. Les champignons at-
« tirent l'infection et le venin des ſer-
« pens qui les approchent; de même

" auſſi ces aſſemblées ténébreuſes attirent ordinairement les péchés qui " règnent dans un lieu : jalouſies, railleries, bouffonneries, querelles, amours inſenſées D'ailleurs, l'appareil de ces aſſemblées, le tumulte, " l'enjouement, l'air de liberté qui y " règne, agitent l'imagination et ouvrent le cœur au plaiſir. Il ne faut " qu'une parole libre, une cajolerie, un " regard pour ſouiller l'âme, qui dans " ces occaſions où ſe trouvent le ſerpent et le baſilic, eſt toute diſpoſée " à en recevoir le venin." Telle eſt la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu'une telle Doctrine autoriſe les danſes et les bals?

" Ces ridicules divertiſſemens, ajoute " ce grand Saint, diſſipent l'eſprit de " piété, affoibliſſent les bons déſirs de " la volonté, refroidiſſent l'amour de " Dieu, et réveillent dans l'âme mille " ſortes de mauvaiſes diſpoſitions." *C'eſt pourquoi*, continue ce ſaint Evêque, *on ne doit jamais ſe les permettre, dans la néceſſité même, qu'avec de grandes précautions.*

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous fasse ici tomber dans l'erreur et dans le piége: c'est que ce grand Saint, connoissant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables; sachant d'ailleurs, que selon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du siècle, *il est nécessaire qu'il arrive des scandales*, et que les personnes, même vertueuses, se trouvent quelque fois obligées d'en être témoins: ce saint Evêque, par charité pour les bonnes âmes, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses occasions, où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité, dont parle St. François de Sales? Il s'en explique lui-même: *c'est*, dit il, *dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour une compagnie*. Or ces occasions dont on ne peut se dégager sont rares, dit ce

Saint Prélat ; c'eſt-à-dire, qu'il n'arrive preſque jamais qu'on ſe trouve dans cette néceſſité malgré ſoi ; parcequ'on doit craindre, prévoir et éviter ces occaſions. Si vous aimez ces dangereuſes occaſions, et ſi vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienſéance, alors elles ſont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous expoſez à y périr. Voilà la doctrine de l'Eſprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que ſi vous vous trouvez ſans votre faute, dans ces occaſions de bals et de danſes, et que vous ne puiſſiez *abſolument* vous en dégager ; alors tirez-vous de ce pas gliſſant avec diſcrétion, en prenant les ſages précautions que Saint François de Sales preſcrit. " S'il faut " manger des champignons, dit-il, on " doit les bien aſſaiſonner, et en man- " ger peu, autrement leur malignité " devient un poiſon. De même ſi vous " êtes dans la néceſſité de vous trouver " à la danſe, il faut qu'elle dure peu de " temps, et qu'elle ſoit aſſaiſonnée dans

« toutes ſes circonſtances par le ſouve-
« nir de la préſence de Dieu, par la
« bonne intention de plaire à Dieu, et
« par la modeſtie. Il faut après ces
« aſſemblées où vous vous êtes trouvé
« comme par néceſſité, faire des réfle-
« xions ſalutaires pour effacer les dan-
« gereuſes impreſſions que le vain plai-
« ſir auroit pu faire dans votre cœur.
« Voici, dit Saint François de Sales, les
« réflexions que vous pouvez faire.
1. " Penſez que lorſque vous danſi-
« ez, pluſieurs brûloient dans l'enfer
pour des péchés commis à la danſe.
2. Que pluſieurs perſonnes de piété
étoient proſternées devant Dieu, et
pleuroient leurs péchés, pendant que
vous étiez au bal. 3. Que des mil-
liers de perſonnes ont ſouffert des
maladies cruelles et ſont mortes dans
les plus violentes douleurs, pendant
que vous ne penſiez qu'au plaiſir, et
qu'un jour vous gémirez comme elles
dans la douleur. 4. Que pendant
ce amuſement ridicule, vous avez
déplu à N. S. à la Sainte Vierge et

« aux Saints. Qu'enfin pendant la « danse votre temps s'est passé, la mort « s'est avancée, et que bientôt elle vous « fera comparoître au Jugement de « Dieu."

On n'est pas obligé de prendre des précautions pour faire une chose qui est innocente, ou qui est sans danger; ainsi puisqu'un homme aussi modéré et aussi éclairé que St. François de Sales, exige tant de précautions pour la danse et le bal, c'est une marque qu'il reconnoit que ces sortes de divertissements sont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire son possible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danse, ce ne seroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent; aux personnes volages et dissipées qui n'ont que peu, ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser; les danses, selon la doctrine de ce grand Saint, leur seroient pernicieuses. Les âmes saintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y risqueroient moins que les autres. Telle étoit sainte Elisabeth, reine

d'Hongrie; obligée de se trouver en certaines assemblées de divertissemens profanes, elle en sortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la reine Esther qui ne pouvant se dispenser de s'habiller avec un appareil fastueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, détestoit dans son cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'unissant de plus en plus à son Dieu. Tout contribue à la sanctification des âmes qui aiment Dieu sincèrement. Ce qui pour les autres est un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces âmes fortes conservent la grâce de Dieu et le feu de son amour, où les autres les perdent; comme les grands feux, dit saint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du saint Evêque sur les danses et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui se font en masque, ne jugeant pas qu'il fût nécessaire d'avertir des Chrétiens, que de tels diver-

tissemens sont toujours illicites ; puis-qu'il n'est point de Fidèles éclairés qui ne voyent que de pareils abus sont non-seulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une personne sensée. Si le Paganisme a condamné de tels désordres, à plus forte raison la Religion les réprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles,

ON connoît le sage par ses paroles, dit le S. Esprit. Or, pour parler sagement, il faut deux choses. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choses, et les dire à propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. S. Paul défend de la part de Jésus-Christ de rien nommer d'impur ; combien plus d'en parler avec plaisir ou avec scandale. *Celui qui tient de mauvais discours*, dit le Sage, *ne pourra cacher sa confusion, et il n'échappera pas le jugement de Dieu.*

Les entretiens déshonnêtes, les chansons et les discours qui tendent à un

sale amour, ou qui y font penser, sont l'écueil de la pudeur et de l'innocence : ils souillent l'esprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaisir. Etre dans l'habitude de tenir ces sortes de discours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'est une marque qu'on a l'esprit et le cœur corrompus. Fuyez aussi les paroles d'un sens artificieux et caché, ou à double sens, qui peuvent donner aux autres des occasions de penser au mal : c'est en riant et en faisant rire, qu'elles souillent l'âme. Plus le sens en est caché et insinuant, plus elles sont dangereuses. Un serpent caché sous l'herbe, est bien plus à craindre qu'un serpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles grossières et les juremens sales, que certaines personnes mal élevées ont si souvent dans la bouche. Si ces paroles sont odieuses et insupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le sont-elles dans des personnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quand aux railleries, médisances et

autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les discours qui sont bons ou indifferens, ne soyez pas prompt et indiscret à dire même de bonnes choses. Il y a des esprits qui sont toujours les premiers à parler et les derniers à se taire, qui raisonnent et qui disent leur sentiment sur les choses même qu'ils ne savent pas: c'est la marque d'un esprit volage et superbe. *Quand une personne est légère à parler*, dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit, que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent*, et que le silence est une grande marque de prudence; que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sévieux, qui vient de timidité ou de mélancolie; mais d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choſes. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hazardez pas de dire votre ſentiment quand on parle de quelque choſe que vous ne ſavez pas. Ces trois maximes ſont celles du Sage, renfermées dans les avis ſuivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du diſcours. Apprenez avant que de parler ; car celui qui parle, avant qu'il entende, montre qu'il eſt un inſenſé.*

Quand vous ſerez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint-Eſprit vous conſeille. 1. Que vous parliez peu, ſeulement quand on vous interrogera, et que votre réponſe ſoit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne faſſiez pas le bel eſprit et le ſavant, mais que vous vous comportiez comme ſachant peu, et non par diſſimulation, mais par modeſtie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne ſavez pas.

4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

1. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du prochain est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai, et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connoître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrette, c'est lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la savent point; et quand même elle seroit publique, c'est ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de personnes en sont exemptes; et ce qui est déplorable, souvent même des gens éclairés n'en font aucun scrupule. On tombe dans ce péché en plusieurs manières, et très-souvent sans attention, parce qu'on

ne veille pas sur soi-même

1. On y tombe, lorsqu'on dit positivement du mal d'autrui, ainsi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorsqu'on exagère, qu'on augmente une chose qui est déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en savent.

3. Lorsqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui; lorsqu'on donne un mauvais sens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait; et (ce qui est bien plus criminel) lorsqu'on interprète mal ses bonnes intentions et ses bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'estime. Combien de gens, qui passent pour vertueux, tombent dans cette faute; qui ne prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle?

4. On peut même par silence, tomber dans la médisance. Voici le cas: on loue en votre présence, une personne qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement: votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont

vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel : par exemple, *si j'osois parler, j'aurois bien des chose à dire sur le compte de cette personne ; mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion; *Vous ne savez pas*, disent-ils : *ah ! quel dommage ! quel malheur ! de si honnêtes gens ! une fille si sage ! une servante si fidèle ! l'auriez-vous cru ? telle chose est arrivée.* Une pareille médisance (fut-elle sortie d'une bouche dévote) est, dit S. François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le même dans tous; les

uns médisent par malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain; les autres par indiscrétion, par légèreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché; puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance, de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres; pourvû qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes qui puissent y apporter du remède: c'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce seroit une charité scrupuleuse et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III. Si la médisance est légère et de peu de conséquence, elle n'est que péché véniel; mais la médisance, en matière de conséquence est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat; elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médisance est un péché *d'injustice*, parceque la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre médisance? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation; et lorsque par la médisance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort, que si vous lui enleviez une partie de son bien; puisque *la réputation* selon la parole du Sage, *est un bien plus précieux que les richesses*; d'où il suit que la médisance est

de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médisant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la *Charité*; parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fît. Jugez-en par vous-même: vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorsqu'on parle mal de vous; pourquoi donc parlez-vous mal des autres? Sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation? Une parole qu'on aura dite sur votre compte, vous afflige et vous irrite; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui; n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous-même; que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres; et que l'envie, le ressentiment ou la prevention vous aveuglent?

3. Le médisant est un homme sans *prudence*; c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne

perſonne. Ses paroles ſont comme autant de fléches qu'il lance au hazard, ſans prévoir les coups qu'il porte. Tel eſt le caractère de ces parleurs inſupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où ſouvent il n'y a pas une goute de bon ſens. Les jeunes gens ſujets à ce vice, cauſeront un jour de grands maux, s'ils ne ſe corrigent.

4. Le médiſant eſt un homme ſans *humilité*; c'eſt un orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriſer et pour ſe faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître ſon eſprit ou ſon innocence, qu'en abaiſſant les autres. C'eſt un préſomptueux aveugle, qui s'eſtime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il eſt lui-même. O médiſant! pourquoi vous oubliez-vous? ouvrez les yeux ſur vous-même. Ne vous ſouvenez-vous donc plus de ce que vous êtes? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec ſi peu de ménagement? Savez-vous qu'en noirciſſant les autres, vous vous flétriſſez vous-même? Ne remarque-t-on pas en effet

tous les jours qu'il n'y a personne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre sur votre compte et sur celui de votre famille, que sur le compte de ceux que vous diffamez. Pensez à vos désordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médisance est plus ou moins grève selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de nos frères et de nos autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal des autres; parceque nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires,

ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de leurs Pasteurs, des Personnes consacrées à Dieu, des Religieux, des Ecrivains, des Juges, des Princes et des Rois, et même des souverains Pontifes. Où est la religion et la charité? Ne sait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère? *N'est-il pas écrit*, dit saint Paul: *Vous ne parlerez point mal des Puissances?* Le Saint-Esprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect pour les Rois, qu'il n'est pas même permis *d'en penser mal dans son cœur:* et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu et pour les Prêtres, qu'en nous avertissant *de baisser la tête devant les Grands du monde*, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les Prêtres.*

V. La calomnie est de toutes les détractions la plus énorme; c'est le vice de

celui qui accuse faussement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'âme bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle!

Suite du Chap XV. sur le même sujet.

De la Médisance et des Jugemens téméraires.

I. LA médisance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très communs.

1. Parmi les Plaideurs, qui pour l'ordinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre; et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médisance. O Chrétiens! où est votre religion? Eh quoi! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les loix de la charité? Ne savez vous pas que selon le précepte de Jésus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes par conséquent plus que vos biens? que, quoi-

qu'il vous ait fait tort, il n'eſt pas moins votre prochain, et que vous devez ménager ſa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageat la vôtre? Si on vous fait tort, il vous eſt permis de demander une réparation par des voies légitimes; mais il ne vous eſt pas permis de vous venger par votre langue.

2. La médiſance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette perſonne: pourquoi donc en parlez-vous déſavantageuſement? N'eſt-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter ſa réputation? Ne ſavez-vous pas qu'un coup de langue eſt ſouvent plus funeſte qu'un coup d'épée?

3. Médiſances dans les compagnies, où l'on ne ſe divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui: médiſances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une perſonne penſe-t-elle à s'établir, à ſe marier, à pren-

dre un emploi ; aussitôt l'envie se déchaîne par les médisances d'une langue flatteuse ; ou par un faux zèle ; on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune. Quelle malignité !

4 Enfin la médisance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis ; tant pis ; cette maxime est très blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les Jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médisance : ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parcequ'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur : elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez

un fétu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandisqu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on fait contre vous quelque rapport désavantageux; lorsque vous avez fait quelque perte, ou lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien; et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail; gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par quelque maléfice: de pareils jugemens

mal-fondés sont des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très-coupables; et les enfans qui les croient ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de sortilèges, de calomnies, et deshonorés par la légèreté des langues indiscrètes!

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en Confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes qui ne le savoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées; et leur dire par exemple de ne point ajouter foi " à tout ce qu'on dit d'un tel; qu'on " en dit plus qu'il n'en est; que tous les " jours on se trompe à parler mal des " autres; et que vous-même avez fait " tort à cette personne d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument

obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit; vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse: vous en serez déchargé: de même si la personne diffamée vous avoit ôté votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins: *le premier a le démon sur la langue*, dit S. Bernard, *et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal; et s'il est au dessus

de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres; et n'y pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain,* dit le Sage, *faite-la mourir en vous;* c'est-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et rarement ajouter foi à ses discours: le Saint-Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le médisant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parce qu'il est trompé, ou parcequ'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public se prévient aisément, et juge souvent faux: combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très-innocens? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande!

Entend-on dire du bien d'une personne? on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on dire du mal? on le croit aussi-tôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexions.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice, et dites; *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure. Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certain cas une reparation, ne vous y déterminez pas de vous-même: consultez des personnes modérées, dé-

sintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux Chapitres; soyez toujours très-réservés, quand il faut parler d'autrui: dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts On risque rarement, quand on prend le parti de se taire; et on risque toujours de trop parler: vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'histoire des Pères du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médisans et des calomniateurs; et en même tems la patience d'une âme innocente qui souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux; de son côté, il étoit très-content dans sa vocation. Mais quelque tems après,

penſant à ſa fille, la tendreſſe qu'il ſe ſentit pour cette enfant, le remplit de douleur et de regret de l'avoir ainſi abandonnée. Le Père Abbé s'en apperçut, et lui dit : *Qu'avez-vous, mon bon Frère, et qu'eſt-ce qui vous afflige? Hélas! mon Père*, répondit le Solitaire, *j'ai laiſſé dans la ville un enfant fort jeune; voilà le ſujet de ma peine.* L'Abbé ne ſachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit: *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'élèverez auprès de vous.* Il alla trouver ſa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le nom de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monaſtère. Le Religieux ſon père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute ſainteté: il lui recommanda ſur-tout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-ſept ans, lorſque ſon père mourut; perſonne ne s'apperçut qu'elle étoit une fille, et tous les Solitaires l'appelloient *Frère Marin*. Son humilité et ſa vertu la firent reſ-

pecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette sainte fille. Les Frères avoient coutume d'aller à certains jours chercher les provisions à un marché qui se tenoit à trois lieues du Monastère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frère Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abandonnée au crime avec un soldat. S'étant apperçu que sa fille étoit enceinte, il voulut savoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie ; et dit à son père, que c'étoit le Frère Marin qui l'avoit séduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ses plaintes au Monastère : l'Abbé fit venir Marin en sa présence, et lui demanda ce qui en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit répondre : et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire : *je suis pécheur, et je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas d'avantage ; et le croyant coupable du crime, il le fit

sévèrement châtier et chasser du Monastère. Marin demeura trois ans à la porte du Monastère, sans dire une seule parole qui put faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jésus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque tems à son enfant; et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frère Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monastère; recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de sanglans reproches. " Votre " père étoit un saint homme, *lui dit-il*, " il vous fit entrer tout jeune dans cette

« sainte maison, et vous avez eu l'effron-
« terie de la déshonorer par un crime
« détestable: néanmoins je vous per-
« mets de rentrer avec l'enfant dont
« vous êtes l'indigne père; et je vous
« condamne, pour l'expiation de votre
« péché, aux ouvrages les plus vils et
« les plus bas, et à servir tous les Frères."
Marin, sans dire un mot de plainte, se soumet à tout. Ce nouveau travail étoit au dessus de ses forces; il s'en acquitta néanmoins avec courage; mais accablé sous ce poids, et affoibli par l'austérité de ses jeûnes, il succomba enfin; et dans peu de tems, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât son corps; mais pour donner de l'horreur de son prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monastère, afin qu'on en perdît le souvenir.

On ne peut être plus surpris qu'on le fut, lorsque les Religieux, en lavant son corps, reconnurent que c'étoit une fille. « O mon Dieu! *s'écrièrent ils, en frap-*
« *pant leurs poitrines*, comment cette
« innocente fille a-t-elle pu souffrir en

" silence, et avec tant de patience un ſi
" grand opprobre, et tant d'afflictions
" ſans ſe plaindre, lui étant ſi facile de
" ſe juſtifier?" Ils coururent au Père Abbé, pouſſant des grands cris, fondant en larmes: Venez voir le Frère Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce ſaint corps, il reconnut la vérité, et fut ſaiſi d'une ſi vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant ſa face contre terre, verſant des torrens de pleurs, il croit avec ſes Religieux éplorés: " O
" ſainte et innocente fille! je vous con-
" jure par la miſéricorde de Jéſus Chriſt
" de me pardonner toutes les peines et
" les injuſtes reproches que je vous ai
" faits; hélas! j'ai été dans l'ignoran-
" ce. Vous avez eu aſſez de patience
" pour tout ſouffrir, et moi trop peu
" de lumières pour connoître la ſainte-
" té de votre vie." Il fit enſuite dépoſer le corps de la Sainte dans la Chapelle du Monaſtère. On porta cette nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La fille qui avoit fauſſement accuſé Ste. Marine, et devenue poſſédée du démon après ſon crime, vint toute déſeſpé-

rée avouer son péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par son intercession. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer sainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médisance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médisans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3 Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches, & des Railleries.

1. C'Eſt la marque d'un mauvais eſprit que d'être d'une humeur querelleuſe; parce que les paroles injurieuſes et les querelles partent d'un mauvais principe, et ſont la ſource de pluſieurs grands déſordres. Elles diviſent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'eſprit de vengeance, et produiſent ſouvent la ruine des familles. Elles ſont comme un feu qu'il eſt facile d'allumer, mais qu'il eſt difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes diſgrâces et de grands malheurs arrivés à l'occaſion d'une querelle, et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une diſpute.

2. Les querelles et les injures ſont indignes d'un eſprit raiſonnable. Pourquoi ſe querelle-t-on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole é-

chappée au hazard, pour une perte de peu de conſéquence, *O* quelle folie! pour ſi peu de choſe rompre la paix, bleſſer la charité, perdre ſon ame et ſcandaliſer ſes frères! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et ſouvent ſans ſavoir pourquoi, ſe fâchent, s'irritent, ſe querellent et s'emportent comme des lions?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait? Quelle utilité et quel plaiſir retirez-vous de ces emportemens et de ces diſputes ſcandaleuſes? S'emporter de la ſorte ſans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche; c'eſt avoir peu de ſens et de raiſon: c'eſt laver une tache avec de l'encre, c'eſt d'un mal en faire deux: et pour une faute légère, en faire ſouvent une mortelle. Un peu de ſilence, un moment de patience en ces occaſions, arrêteroient de grands maux, et tout ſeroit en paix.

3. Les querelles enfin ſont indignes

du Chrétien; parce qu'un Chrétien doit avoir les sentimens de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité; qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chrétien, à l'exemple de ce divin Maître, ne sait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent*, dit S. Paul; *Bénissez-les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.*

O Chrétiens! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur? Etes-vous des hommes? Etes vous des Chrétiens? Ou plutôt n'êtes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de Jésus-Christ?

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très-pernicieux; ce ſont les rapports faux et indiſcrets. Il y a des perſonnes, dit Saint Paul, *qui ſont oiſives, curieuſes, babillardes, qui s'informent de tout, qui ſavent tout ce qui ſe paſſe dans les maiſons, qui rapportent tout, qui diſent tout.* Ces ſortes de gens ſont la peſte de la ſociété ; ſous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la diſcorde. De tels diſcours et de tels rapports, quoiqu'ils ſoient vrais, s'ils ſont faits par jalouſie ou par haine, ou pour exciter la diſcorde et les querelles, ils ſont de grands crimes. *Il y a ſix choſes,* dit le ſage, *que Dieu hait ; mais il y en a une ſeptième que Dieu deteſte ; c'eſt celui qui ſème la diſcorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles,* dit encore le Sage, *ſont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui ſont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais eſprits de mettre la diviſion parmi les hommes. J. C. nous enſeigne que *les pacifiques ſont appelés*

enfans de Dieu. Si les âmes pacifiques, c'eſt à-dire ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, ſont les enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Grégoire, *que ceux qui la troublent ſont les enfans de Satan.*

Evitez et n'écoutez point ces ſortes de perſonnes, qui par leurs diſcours flatteurs et leurs rapports, vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point ſavoir, et ne les croyez point. Si vous-même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque réfroidiſſement, ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les ſuites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches ſont un autre piége du démon, contre lequel on doit ſe précautionner: il y a trois ſortes de reproches. 1. Reprocher à une perſonne ſes défauts naturels, ſa difformité, la baſſe extraction de ſa famille, les fautes de ſes parens, de ſes ancêtres, c'eſt la marque d'une âme ſans charité, d'un eſprit groſſier et mal élevé. 2. Reprocher à une perſonne les ſervices qu'on lui a

rendus, c'eſt avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3. Reprocher à une perſonne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'eſt quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ſes fautes avec prudence pour la corriger, c'eſt un acte de charité; mais ſi vous lui reprochez ſes fautes par dépit, par colère, par vengeance, par mauvaiſe humeur, c'eſt un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes conſidérables devant des perſonnes qui ne le ſavoient pas, c'eſt un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuſes ſuites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces perſonnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur préſence.

IV. Enfin les railleries ſont encore un écueil dangereux. Il y a des eſprits bas, ins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces ſortes de railleurs ont peu d'amis, parceque la fréquente raillerie eſt la plaie de l'amitié.

Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parceque personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente; si elle fait peine à celui qu'on raille; s'il en rougit, cette raillerie est péché, et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des Mystères, c'est une impiété et un sacrilège.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce Chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches pi-

quants, ou quelques railleries malignes qui aient bleſſé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces perſonnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile; que vous ne devriez pas même vous préſenter à Dieu pour faire une offrande, lorſque vous ſavez que votre prochain a quelque reſſentiment contre vous, ſurtout ſi c'eſt par votre faute: à plus forte raiſon ne devriez-vous pas vous préſenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorſque par votre faute, votre frère a quelque choſe contre vous; *Allez premièrement* dit Jéſus-Chriſt, *vous réconcilier avec votre frère*; et parlez-lui dans cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine*, dit Tertullien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu, ceux qui ne ſont pas réconciliés enſemble.*

2. Le ſecond avis que je vous donne pour prévenir tous ces déſordres, c'eſt de ne jamais parler par paſſion ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous inſulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage,

fait ceſſer la colère, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin ſouvenez-vous dans vos diſcours, et à qui que ce ſoit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous penſez, ni tout ce que vous ſavez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une ſerrure ſur vos lèvres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*

CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

I. LES amitiés portent au bien ou au mal, ſelon qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes. Les jeunes gens n'ont ni aſſez de lumières pour diſcerner les bonnes, ni aſſez de vigilance pour ſe précautionner contre celles qui ſont dangereuſes. Il eſt donc important de les inſtruire ſur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde; mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié eſt un amour mutuel et plus

troit. L'amitié eſt une communication de ſentimens et d'affections réciproques, par laquelle deux perſonnes ſe chériſſent ſpécialement, e ſe procurent mutuellement des ſecours et des ſervices, des conſeils et de la conſolation.

L'amitié eſt bonne, dangereuſe, ou criminelle, ſelon le principe, le motif et l'objet ſur lequel elle eſt fondée. Si on aime dans la perſonne une choſe mauvaiſe; par exemple, ſi on aime une fille parce qu'elle eſt coquette et galante, ou un jeune homme. parcequ'il eſt libre en paroles et diſſolu, l'amitié eſt mauvaiſe et vicieuſe.

Si on aime pour une choſe vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grâce; l'amitié eſt frivole et vaine. Si on aime pour une choſe bonne, parce qu'une perſonne a de la vertu, de la ſcience, un bon naturel, un bon eſprit, parce qu'elle eſt patiente, parcequ'elle eſt officieuſe, et nous a rendu ſervice; cette amitié eſt louable et bonne.

II. L'amitié pour être ſainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle ſoit fondée ſur la vertu, qu'elle tende à

la vertu, et qu'elle soit réglée par la vertu. 1. Fondée sur la vertu ; c'est-à-dire, qu'il faut aimer une personne, à cause des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parceque l'amitié doit souhaiter le bien et l'avantage de la personne que l'on aime. Or la vertu et le salut sont le plus grand et le plus nécessaire de tous les biens; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangereuse. 3 L'amitié doit être conduite par la vertu; c'est-à-dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle: et que l'on ne fasse rien par amitié qui soit contraire à la vertu et à la loi Divine, L'amitié qui fait offenser Dieu, est une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir et celles que vous devez rechercher.

1. Vous de 2 fuir l'amitié des per-

ſonnes en qui vous ne connoiſſez ni vertu ni perfection; et fuir encore plus l'amitié des perſonnes ſujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la coquetterie, à la médiſance, aux juremens. L'amitié et la ſociété avec ſes ſortes de perſonnes vous feroient funeſtes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des inſenſés* c'eſt-à-dire des vicieux, *leur deviendra ſemblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur: ces ſortes d'amitié n'étant pas à votre édification, pourroient à la ſuite devenir pernicieuſes. Telle eſt l'amitié des perſonnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaiſance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle eſt auſſi l'amitié de ceux qui ne ſont amis que pour la table, et qui ne lient ſociété que pour le diverſiſſement et le jeu. Telle eſt encore l'amitié de ceux qui ne vous avertiſſent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit S. Grégoire, *eſt celui qui me reprend de mes fautes.*

Mais sur tout déteſtez l'amitié des perſonnes qui vous ſollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos déſordres : ce ſont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre âme, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne ſe ſoucient point d'offenſer Dieu pour vous plaire et pour vous rendre ſervice. Souvenez-vous de cette maxime de S. Ambroiſe, que *celui qui eſt infidèle à Dieu, ne ſauroit avoir d'amitié ſincère pour ſon prochain ;* et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié ſans vous expoſer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conſeils; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre ſalut.

Ce ſont-là les ſaintes et les véritables amitiés, qui ſont d'autant plus précieuſes

qu'elles ſont plus rares. C'eſt de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit: *Que l'ami fidèle eſt une puiſſante protection; que celui qui le poſſède, a trouvé un tréſor; qu'il n'y a rien au monde qui ſoit comparable à cet ami; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richeſſes de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un eſprit volage et changeant, ni pour quelque déplaiſir que vous en ayez reçu; car il faut ſouffrir de ſes amis. Celui qui ne veut rien ſouffrir d'un ami, eſt indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre des perſonnes de different ſexe; on ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés ſont ordinairement ſuſpectes, ſouvent dangereuſes, et quelquefois criminelles. Toute inclination n'eſt pas toujours louable, et le principe en eſt ſouvent vicieux. Toute amitié avec le ſexe ne vient pas toujours de Dieu: le démon fait inſpirer certaines amitiés, qui paroiſſent innocentes au dehors, et qui ſont en elles-

mêmes très mauvaises. Pour éviter le danger et les pièges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards et sur votre penchant. Evitez la familiarité, l'assiduité, les conversations secrètes et particulières, surtout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci-devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne seroit plus, dit S. Cyprien, *qu'une amitié honteuse, une amitié meurtrière de votre âme.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissemens d'une vertueuse compagne qui étoit sa bonne amie, elle se retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme; les premières entrevues avec ce jeune homme paroissoient innocentes; mais après un mois d'entretiens assez fréquens, le jeune homme commença

ſe familiariſer trop librement avec Apolline. Il ſembloit qu'elle ne prenoit point plaiſir à tous ces badinages, et qu'elle y réſiſtoit en honnête fille: néanmoins ſa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni ſi modeſte, ni ſi réſervée; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité; elle ne contentoit plus ſa mère ni ſa famille comme auparavant.

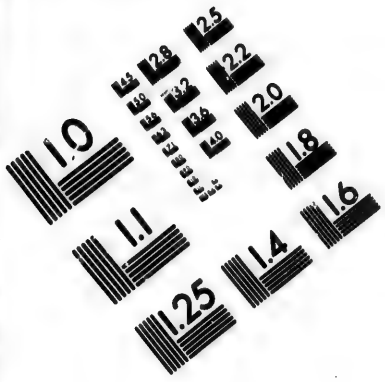
Sa compagne qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, ſi elle attendoit plus longtems à l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la ſorte: " Ma chère Apolline, vous ne doutez pas que je ne ſois une de vos meilleures amies: je veux aujourd'hui vous donner une marque de mon ſincère attachement en vous avertiſſant d'une choſe à laquelle vous ne faites pas aſſez d'attention. Vous parlez ſouvent à un jeune homme, et vous lui parlez ſeule; voilà déjà une faute, parceque vous vous expoſez en lui parlant ainſi; mais vous

« y ajoutez bien d'autres fautes. Vous « avez la lâche complaisance de lui per- « mettre des embrassemens fréquens, des « cajoleries et des caresses familières et « trop libres ; qu'est-ce que votre cons- « cience vous dit de tout cela?

« Ma conscience ne me reproche rien « là dessus, répondit Apolline ; ce jeune « homme est sage ; il m'assure qu'il n'a « aucune mauvaise attention ; et de mon « côté, je vous prie de croire que je n'ai « aucune intention criminelle. Ce jeune « homme, dites-vous, reprit la compagne, « n'a aucune mauvaise intention ; qu'en « savez-vous? êtes vous obligée de l'en « croire sur sa parole? et quand il n'en « auroit point, ne lui donnez-vous point « occasion d'en avoir par votre complai- « sance et votre facilité à vous laisser ca- « joler? Quant à vous, êtes-vous bien « assurée que vous n'avez eu dans ces en- « tretiens aucune pensée dangereuse, et « qu'il ne s'est rien passé dans votre âme « qui ait déplu à Dieu? Si vous le croy- « ez, vous pourriez bien vous tromper; « vous ne savez pas tout ce qui s'est passé « alors dans votre esprit et dans votre

« cœur: le démon vous l'a peut-être
« caché, comme il le cache à bien d'au-
« tres. Dites-en tout ce que vous vou-
« drez, reprit Apolline: c'eſt par ami-
« tié tout ce que nous en faiſons, et je
« n'y penſe point de mal.

« Il eſt vrai, répliqua la compagne,
« que c'eſt par amitié; mais ſavez-
« vous pas qu'il y a pluſieurs d'a-
« mitiés? Il y a des amitiés [illegible]ntes,
« qui ſont ſelon l'eſprit de Dieu, et il
« y a des amitiés dangereuſes et ſenſu-
« elles, qui ſont ſelon l'eſprit du démon.
« Tout jeune homme qui ne cherche
« qu'à badiner et à ſe familiariſer avec
« une fille, n'a point une amitié ſainte;
« ſes intentions, quoiqu'il en diſe, ne
« ſont point pures; et une fille qui
« permet tous ces folâtres et indécens
« badinages, n'eſt point innocente de-
« vant Dieu. Croyez-moi, ma chère
« Apolline, étant plus âgée que vous,
« je connois votre fragilité mieux que
« vous. Dans les entretiens et les
« libertés familières avec des perſonnes
« qui ſont d'autre ſexe, le Démon gagne



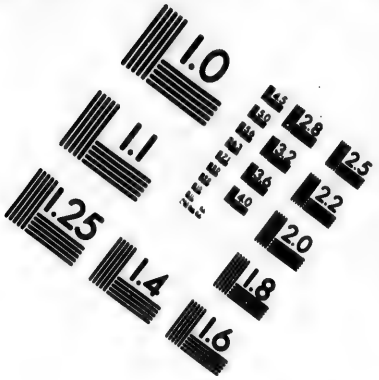
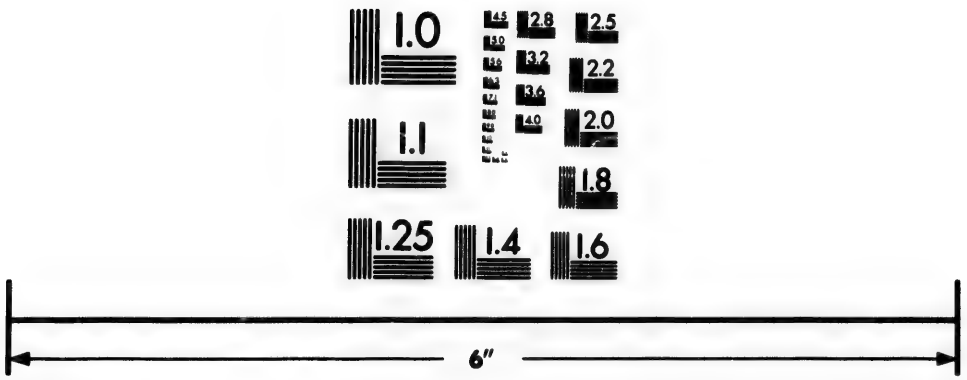


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

" toujours : on en emporte dans l'âme " des impressions pernicieuses ; la pu- " deur peu-à-peu s'affoiblit dans une " fille ; dès que la pudeur est affoiblie " dans une fille, elle perd bientôt toute " crainte de Dieu. Voilà ce que l'a- " mitié et le zèle que j'ai pour vous " m'ont inspiré de vous dire pour " votre bien ; et je crois que vous m'en " saurez bon gré."

Apolline pendant ce discours fut sur le point de dire à sa compagne de quoi elle se mêloit ; mais elle dissimula et la quitta brusquement, sans lui rien répliquer. Comme elle avoit un bon fonds et la crainte de Dieu, elle repassa dans son esprit tout ce que sa compagne venoit de lui dire ; et la grâce agissant dans son cœur, elle prit la résolution de consulter son confesseur. Elle ne déguisa rien. Son confesseur, qui étoit un homme d'expérience, lui fit remarquer beaucoup de fautes du côté de ce jeune homme, dont elle étoit l'occasion, et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens, dont elle ne pensoit pas même à s'accuser.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle avoit commises, lui dit : mais, mon Père, tout cela eſt il péché mortel? Non vraiment, lui dit le confeſſeur; mais une âme qui craint Dieu, ne doit-elle appréhender que le péché mortel? Enſuite il ajouta: ſouvenez-vous, ma Sœur, qu'en cette matière, tout ce qui ſe paſſe de laſcif et d'impur dans l'eſprit et dans le cœur, dès qu'il eſt de propos délibéré, eſt péché mortel ; et que ce ſeroit un grand ſcandale, et une témérité de dire qu'un baiſer de bouche donné et reçu par ſenſualité, n'eſt qu'un péché léger. Telle eſt la doctrine de l'Egliſe de J. C. *Ah! Mon Dieu*, s'écria Apolline en ſoupirant, *j'ai donc fait bien des péchés?* Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le confeſſeur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeſte; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du

corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre âme. Il est tems de vous relever de vos chutes et de prévenir de plus grands maux.

Apolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son Confesseur, et lui dit : je vous prie, mon Père, de me différer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du tems pour gémir sur mes infidélités, et pour ôter de mon cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de grâces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le Confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Apolline, au sortir du Tribunal de la Pénitence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi ! mon Dieu*, disoit-elle, *faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre!* Elle rappela dans son esprit tout ce que lui avoit dit sa charitable compagne, et sur le champ elle alla lui faire part de son change-

ment. En l'abordant elle se jetta à son cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation ! sans vous je courois à ma perte sans y prendre garde ; je ne connoissois pas les pêchés et les attaches qui étoient dans mon cœur ; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chère amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspiroit de me dire ; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis ; ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna voir Apolline. Retirez-vous, lui dit elle avec une sainte colère ; si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous seront le reste de mes jours le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Apolline fut utile à ce jeune homme ; il y fit des réflexions ;

et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses : 1. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnes de différent sexe, peut vous perdre. 2. Que vous devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

1. LE mensonge est toujours péché parce qu'il est toujours contre la conscience de celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'est pas une chose légère ; cette habitude ouvre la porte à une infinité de désordres.

Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire des esprits doubles, qui disent d'une façon, et pensent d'une autre ; qui ne s'ouvrent point, qui agissent par finesse et par détours, et qui se dégui-

ſent. Un homme de ce caractère eſt ordinairement fourbe et trompeur dans ſa conduite, infidèle dans ſes promeſſes, diſſimulé dans ſes deſſeins, flatteur et lâche quand il faut dire la verité, hardi et effronté à produire ſes menſonges, impudent à les ſoutenir, artificieux pour cacher ſes entrepriſes. Il eſt enfin défiant, juge mal des autres, parcequ'étant dans l'habitude de ſe déguiſer et de mentir, il croit auſſi que les autres mentent toujours et ſe déguiſent.

Un eſprit adonné aux menſonges, eſt capable des plus grands vices; il ſera impoſteur et médiſant, mentira facilement dans les plus grandes choſes, et ſera même parjure dans les petites: il aſſurera ſes menſonges avec ſerment, et fera ainſi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne ſeroit peut-être que vénielle.

O la déteſtable qualité que d'être menteur! l'Ecriture dit que Dieu l'a en horreur, *que les lèvres qui ſervent au menſonge lui ſont en abomination; qu'il perdra ceux qui ſont adonnés au menſonge;* que parmi les hommes *le menſonge eſt*

une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits, qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.

Ce vice odieux est le vice du démon; c'est lui qui s'en est servi le premier, il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu*, dit S. Augustin, *le mensonge tire son origine de Satan.* Et S. Ambroise ajoute, *que ceux qui aiment le mensonge, sont les enfans de ce détestable père.* Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, surtout dans deux occasions, Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importans; ceux qui nient certaines dettes; qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'âme basse et noire, qui perd ainsi son âme

par le mensonge pour un vil intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, éyitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous; par exemple, à un Juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grève; soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes et du tort que ces faux serments et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge ! *Le juste*, dit le Sage, *détestera le mensonge.* Demandez à Dieu qu'il vous preserve de ce vice, et faites-lui souvent la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloi-*

gnez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge. EXEMPLE.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint Evêque dont parle S. Augustin? C'étoit l'Evêque Firmus. Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demandèrent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre*, leur dit l'Evêque, *parceque je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme: on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce S. Evêque, le renvoya, et fit grâce à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et que de blesser la charité du prochain.

Autre Exemple.

Vous verrez dans les deux exemples ſuivans des punitions tragiques du menſonge. Quelques pauvres ayant rencontré S. Jacques Evêque de Niſibe, le prièrent de leur donner quelque choſe pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent menſonge, parceque le compagnon étoit vivant et contrefaiſoit le mort) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur menſonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils diſoient au compagnon qui contrefaiſoit le mort de ſe lever, il rendit l'eſprit, et mourut véritablement.

Autre Exemple.

L'Ecriture Ste. rapporte, qu'Ananie et Saphire ſa femme ayant dit un menſonge à S. Pierre, ils tombèrent en punition morts à ſes pieds. Craignez que Dieu ne vous punifie pour vos menſonges.

CHAPITRE XIX.

De la néceſſité d'avoir un bon Confeſſeur et guide dans les voies du Salut.

I. LE chemin du ſalut eſt un chemin difficile et dangereux ; vous avez donc beſoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit le Fils de Dieu, *ils tomberont tous deux dans la foſſe*; et à plus forte raiſon, ſi un aveugle ſe conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoît pas. *Malheur à celui qui va ſeul*, dit le Sage, *parceque s'il vient à tomber, il n'a perſonne qui le relève*: c'eſt pour cela que le S. Eſprit avertit ſi ſouvent les hommes *de ne pas ſe fier à leurs propres lumières ; que celui qui s'appuie ſur ſon jugement, eſt un inſenſé ; que c'eſt le propre des fous de ſe fier à eux-mêmes ; et que le Sage ſe conduit en tout par les conſeils d'un homme prudent.*

Choiſiſſez donc, jeunes gens, un Confeſſeur habile et un guide éclairé, qui vous conduiſe dans la vertu, et qui vous en enſeigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous

devez faire, et qui vous remette dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez; qui vous avertisse des pièges de l'ennemi; qui vous apprenne à résister aux tentations; qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui; il est l'Ange visible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ses conseils; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont se confesser à un autre, par une sotte honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire; agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un

Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son père, et qu'un malade a pour son médecin; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui est en vous; ne faites rien de conséquence sans le lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce Directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choisir au hazard, ni sur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrient les Confesseurs exacts et prudens: *Il faut*, dit saint François de Sales, *le choisir entre dix mille*, et le demander à Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous: 1. Parceque vous

connoissant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2. Parcequ'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre âme, qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parce qu'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de grâces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen pour se corriger, que d'aller sans discernement, tantôt à un Confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre : son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité,

n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela : les Médecins trop doux ne guériſſent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque choſe qui ne vous faſſe pas plaiſir, c'eſt pour votre avantage. S'il vous laiſſoit vivre à votre fantaiſie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laiſſant courir a votre perte.

Quand il vous différe l'abſolution, lorſque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occaſion du péché, vous devez lui en ſavoir bon gré ; c'eſt afin que vous vous en corrigiez et que vous n'abuſiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorſque vous n'êtes pas diſpoſé à mieux vivre et à changer de vie, ſur-tout ſi vous avez quelque dangereuſe habitude, prier vous-même votre Confeſſeur de vous différer l'abſolution, afin que vous premiez du tems pour vous diſpoſer par la prière et par l'amendement, à recevoir une abſolution ſalutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Écriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de ſept ans juſqu'à

quarante. Pendant tout ce tems il vécut saintement, et l'Ecriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. *Joas*, dit le texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tant qu'il fut enseigné par Joïada le Grand-Prêtre;* mais Joïda étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son S. Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur lui de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et sur tout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent : en voici trois raisons.

1. Parceque, quoique vous puissiez vivre quelque tems sans tomber dans

le péché mortel; néanmoins sans la confession fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu à-peu aux mortels.

2. Sans la confession fréquente, vous vous engagerez insensiblement dans des habitudes périlleuses, ou dans certaines occasions que vous croirez innocentes, ou sans danger; et si-vous n'êtes averti du piège, tôt ou tard elles vous feront tomber dans quelques grands crimes: or c'est en découvrant souvent votre conscience à un Confesseur, que vous connoîtrez par ces avis les dangers du salut, et que vous conserverez votre innocence.

3. Vous serez souvent attaqué de tentations; et sur tout contre la chasteté: or il est impossible que vous y résistiez longtems sans la Confession fréquente, et sans les avis d'un prudent Confesseur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte; *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage,

Le démon n'a point de piège plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets sur les secrets de leur conscience; afin que dans ce pernicieux silence, il ne trouvent ni secours pour résister aux tentations, ni moyens pour se retirer du vice. *Le péché*, dit saint Bernard, *est bientôt guéri quand il est déclaré, mais il s'augmente par le silence. Si on le découvre, de grand il devient petit: si on le cache, il devient plus grand.* O qu'on est aveugle, quand on fuit les Sacremens! c'est fuir la vie, et chercher la mort de son âme.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confession.

I. SI vous êtes dans l'habitude du vice, et si vous avez des tentations fréquentes, confessez-vous tous les mois. Mais, pour être parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur-tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie,

de ne penſer au remède, qu'après qu'on eſt tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède ? *Employez le remède avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de ſuivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de ſe relever promptement, ſe laiſſent de nouveau aller au péché, et négligent de ſe confeſſer, par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occaſion d'une grande Fête. Ce délai eſt cauſe que pluſieurs retombent dans de plus grands déſordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé ; relevez-vous de vos propres chutes, pour veiller avec plus de précaution ſur vous même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confeſſer, vous ſuſcitera des obſtacles. Tantôt il vous perſuadera qu'il y a trop de peine ; tantôt que vous n'êtes pas aſſez préparé ; tantôt que vous n'en avez pas beſoin ; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confeſſion, et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeſte honte qu'il a coutume

d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais, au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et regardez comme une des plus dangereuses tentations de l'ennemi, toutes les pensées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confession générale avant votre première Communion, et lorsque vous vous disposez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoissance, il faut depuis ce tems réitérer vos Confessions, parce qu'elles ont été sacrilèges. De même si vous avez vécu plusieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c. je vous conseille de répéter les Confessions que vous avez faites en cet état; c'est quelquefois même une nécessité, parce que les Confessions faites sans amendement, dans des habitudes mortelles, sont ou nulles, ou suspectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confession.

I. EXaminez-vous principalement sur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec sincérité et avec humilité ; mais sans scrupule, sans trouble et sans inquiétude.

Excitez-vous ensuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offensé Dieu, et demandez-lui pardon de tout votre cœur en implorant son secours et sa clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-tems auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas ; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence,

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs Confessions, et qui racontent trop de circonstances ; c'est scrupule et perte de tems. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste ; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés déshonnêtes, qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis: et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition, il n'y a point de Sacrement; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose: acceptez la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus; accomplissez la sans négligence, et avec fidélité. Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus effi-

caces que les autres œuvres volontaires.

Exemple.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'addressa, parcequ'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit: où allez-vous, mon Père?—j'allois vous confesser, parce qu'on ma dit que vous étiez en dan-

ger. " N'allez pas plus loin, repri
" l'autre ; je viens de mourir, et je fui
" condamné à l'enfer pour les péché
" que vous m'avez laissé commettre
" pendant tant d'années. Vous êtes en
" partie la cause de ma perte.
" Vous êtes indigne du sacré minis-
" tère que vous exercez, et que vou
" profanez ; si vous aviez eu plus de
" zele pour mon ame ; si vous ne m'a-
" viez pas donné l'absolution avec tan
" de facilité, si vous m'aviez donné des
" avis, et des moyens pour me retire
" du vice, j'en eusse profité et je serois
" sauvé. Puisque vous avez eu tant
" de part à mes péchés par votre cri-
" minelle facilité à me laisser vivre dan
" le désordre, il est juste que vous en
" partagiez aussi la peine." En même
tems la terre s'ouvrit sous leurs pieds
et tous les deux furent engloutis. Le
compagnon du confesseur, tout conster-
né et hors de lui-même, annonça dans le
lieu cette tragique aventure. Cette
histoire fut racontée dans un Sermon
devant l'Archiduc d'Autriche Albert
par un Religieux de la compagnie de

Jésus; ce Prédicateur assura qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

Autre Exemple

Saint Antoine rapporte un événement tragique au sujet des Confessions sacrilèges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur, un péché d'impureté qu'elle commettoit seule, et qu'elle avoit appris d'une compagne, ce péché allarma tellement sa conscience et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus allarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur, mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet é-

tat. (Tant il eſt vrai qu'on meurt comme on a vécu; et que quand on a-buſe des grâces et des Sacremens pendant la vie, on en abuſe ordinairement à la mort.) Cette Religieuſe hypocrite paſſoit pour très-vertueuſe, et fut regrettée de toute la communauté.

Trois jours après ſa mort elle apparut à une de ſes amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles: " Ne pri-" ez plus pour moi, ma ſœur, je ſuis " damnée pour un péché d'impureté que " j'ai commis ſeule: il m'étoit facile " d'en obtenir le pardon en le confeſ-" ſant, mais une criminelle honte me " l'a toujours fait cacher; et en abu-" ſant ainſi de la confeſſion, et du ſang " de J. C. je me ſuis attirée la plus ſé-" vère damnation." Elle pouſſa un grand cri, et diſparut. Sans les Sacremens, on ne peut ſe ſauver, mais malheur à ceux qui en abuſent!

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de ſa grande miſéricorde, a inſtitué le Sa-

crement de Pénitence pour purifier notre âme et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès incompréhensible de son amour, il nous a laissé dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie son corps et son sang, pour servir de nouriture à nos âmes, pour nous conserver dans la grâce, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La Ste. Communion est donc un moyen efficace pour se sanctifier ; et, si vous avez un vrai désir de vous sauver, vous devez, autant qu'il est en vous, vous rendre digne d'en approcher souvent. *Si vous ne mangez ma chair*, dit J. C. *et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'est dans cette source vivante que vous puiserez abondamment tous les secours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la sagesse, et vous recevrez la sagesse éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez besoin de grâces, et vous recevrez ici l'Auteur de toutes les grâces. Vous avez besoin

de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refusez donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui se donne a vous par un amour ineffable. C'est une marque qu'on n'a aucun désir de son salut, quand on néglige un moyen si puissant et si saint, qui contient l'Auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un tems pour la Communion, parceque cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la communion, l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que

l'on mange, de même auſſi la ſainteté ne conſiſte pas préciſément à communier ſouvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle ſorte*, dit S. Ambroiſe, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement, et en état de péché mortel; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve ſoi-même*, dit S. Paul, *et qu'il mange de ce pain; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange ſon Jugement.* Les Exemples ſuivans vous feront comprendre le malheur d'une ſacrilège Communion.

Si vous communiez ſouvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux diſpoſer, différer quelques jours votre Communion. Si votre Confeſſeur vous la diffère lui-même, ſoumettez-vous à ſes avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'eſt-on pas ſaiſi,

lorsqu'on pense au sacrilège que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion? L'Evangile nous apprend qu'aussitôt que Judas eût communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux qui alla ensuite trahir et livrer J. C. Après ce crime il se désespéra, et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilège: un Disciple de J. C. possédé du démon; un Dieu trahi et vendu; un Apôtre désespéré et pendu.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Cyprien Archevêque de Carthage a été témoin de plusieurs événemens mémorables arrivés au sujet des Communions indignes, dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfants, et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui étoit encore à la mamelle, fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et crioit comme si on lui eût déboîté les os. Aussitôt qu'elle eût pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles

convulsions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints Mystères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux Idoles; c'est pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainsi infectés et souillés. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une âme souillée du péché mortel!

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme coupable d'un crime énorme, s'étant approchée en cet état de la Ste. Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée, et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la Ste. Eucharistie. C'est ainsi, dit St. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques uns en ce monde pour rendre les autres sages.

Saint Ambroiſe défendit à ſon Diacre Géronce, d'approcher des ſaints myſtères, et de communier, juſqu'à ce qu'il eût expié pendant quelque tems par la pénitence, quelques paroles vaines et indiſcrètes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chriſoſtôme n'ayant pu réconcilier deux perſonnes qui ſe querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de ſon cœur étoit un effet de ſa charité; cependant il n'oſa ce jour-là célébrer les divins myſtères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le co[illegible] en paix pour recevoir J. C. Gard[illegible] vous donc bien d'aller à la ſainte Tab[illegible] ſi vous avez un reſſentiment volontair[illegible] contre quelqu'un.

Sainte Thérèſe diſoit que tout ce qu[illegible] l'animoit et la ſoutenoit le plus dans ſe[illegible] perſécutions et dans ſes peines, c'éto[illegible] la divine Euchariſtie: elle trouvoit [illegible] conſolation, ſon ſoulagement et ſa for[illegible] dans la Communion.

Communiez donc ſouvent, allez ſo[illegible] vent à J. C. qui déſire de s'unir à vot[illegible]

âme; mais éprouvez-vous auparavant par une Confeſſion humble et ſincère, et par l'amendement; et pratiquez les avis ſuivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien Communier.

I. DEMANDEZ à Dieu le ſoir précédent, et dans votre prière du matin, la grâce de recevoir dignement ce Sacrement auguſte; afin qu'une action ſi divine, qui doit vous ſanctifier, ne ſerve pas à votre condamnation. Occupez votre eſprit et votre cœur dans la penſée de cette grande action; et dites en vous-même, ce que David diſoit, lorſqu'il ſe préparoit à bâtir un temple à Dieu; *c'eſt ici une grande entrepriſe, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui mon fils, c'eſt à J. C. votre Dieu que vous preparez une demeure dans votre âme, il faut donc lui en préparer une qui ſoit digne de lui.

II. Prenez environ une demie-heure avant votre Communion pour vous

recueillir, et faites ces quatre choſes.

1. Humiliez vous profondément devant N. Seigneur, vous reconnoiſſant indigne de le recevoir; indigne à cauſe de ſa grandeur et de ſa ſainteté, indigne à cauſe de vos péchés et de votre baſſeſſe. *Quoi*, diſoit Salomon, après avoir bâti le Temple, *Eſt-il poſſible que Dieu veuille habiter parmi les hommes?*

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui diſant avec S. Pierre: *Ah! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je ſuis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grâce de vous unir à lui avec une conſcience pure, avec un ardent amour, et un grand déſir de lui être fidèle. Si vous ſavez quelques oraiſons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales, approchez-vous de la table ſainte avec modeſtie, la vue baiſſée, ſans vous preſſer pour approcher des premiers. Adorez N. S. avec un grand ſentiment de votre indignité; recevez avec une

amoureuſe confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre âme.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque tems avec notre Sauveur que vous poſſédez en vous-même, et faites ce qui ſuit.

1. Adorez ſa grandeur infinie, et ſa Majeſté ſuprême dans le fond de votre cœur. Anéantiſſez-vous en ſa préſence par le plus profond reſpect.

2. Admirez ſa bonté de vous venir viſiter lui-même, en diſant: *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne viſiter!* Reconnoiſſez que vous êtes indigne de cette grâce.

3. Demandez-lui de nouveau, pardon de vos péchés; repentez-vous d'avoir offenſé un Dieu qui ſe donne à vous avec tant d'amour et de tendreſſe. Proteſtez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne ſera jamais capable de vous ſéparer de lui. Dans ces heureux momens où vous poſſédez votre Sauveur, repréſentez-lui les néceſſités de votre

pauvre âme. Implorez les ſecours de ſa grâce pour réſiſter aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaiſes habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites lui avec le malade de l'Evangile: *Ah, Seigneur! ſi vous voulez, vous pouvez me guérir*: ou bien ces paroles de Jacob: *Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4 Remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite de ſe donner à vous, et en reconnoiſſance, offrez-lui votre âme vos puiſſances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le ſervir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'eſt ſur-tout alors qu'il faut renouveller vos réſolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Egliſe avec modeſtie. Soyez le reſte de ce ſaint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Aſſiſtez à la Prédication et aux Offices, ſi vous le pouvez. Employez quelque tems à une lecture ſpirituelle,

et à la visite du S. Sacrement. Ne conversez pas avec toutes sortes de personnes pendant ce jour, mais seulement avec des personnes de piété. Entretenez-vous de bons discours, et que ce soit là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher : de la Prière et du Réglement de la journée.

I. CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous seriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit aussi l'avoir ; l'on peut dire que celui-là en sera le maître pendant le jour, qui en aura pris possession le premier, dit S. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première pensée doit être de vous offrir à Dieu : votre première parole le Saint nom de JESUS et de MARIE ; votre première action le signe de la Croix.

Lorſqu'il eſt l'heure de vous lever, ou lorſqu'on vous appelle, levez-vous promptement ; et ne diſputez point avec le démon de la pareſſe. Penſez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre âme et qu'il vous pardonne vos péchés, ſur-tout ceux que vous auriez eu le malheur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, ſoyez toujours dans une telle modeſtie, que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Reſpectez le corps, et craignez juſqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourir et les fortifier ; mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'eſt ſur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les grâces du Ciel, afin de fortifier l'âme contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence ; une prière faite ſans dévotion n'eſt pas une prière, mais une moquerie.

Observez quatre choses à votre prière du matin.

1. Prosterné devant la Majesté de Dieu, adorez-le comme votre Souverain Maître.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses grâces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines.

4. Demandez lui ensuite la grâce d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous béniſſe, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez; mais sur-tout qu'il vous préserve de péché; et, de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre S. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, l'*Ave*, *le Credo*, les Litanies du S. Nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart d'heure, à votre salut après votre prière, ou bien de

lire avec réflexion un livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions; vous perdez tant de momens pendant le jour; pourquoi vous refuseriez-vous à vous-même un quart-d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assemblée *Si deux ou trois sont assemblés en mon Nom*, dit J. C. *je serai au milieu d'eux*. La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière

du soir.

1. Vous adorerez Dieu.

2. Vous le remercierez de ses grâces.

3. Vous prierez le Saint Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous avez passé la journée. *Examinez-vous*, dit le Sage, *et jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge, et vous trouverez miséricorde, lorsque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour ; ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, al-

lez la confeſſer. Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre ſon repos, lorſqu'on eſt ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le ſein, ou ſur le bord d'un précipice, que de dormir avec un ſeul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le ſommeil : hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu penſe-t'on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à ſa ſainte volonté ; recommandez-lui votre âme et votre corps, en ſuppliant le Seigneur de vous préſerver des accidens de la nuit, ſur-tout du péché et des illuſions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste. Vierge, votre S. Ange et vos Patrons de vous protéger ; et après l'Oraiſon Dominicale, *Notre Père qui êtes au Cieux*, et autres prières, offrez à Dieu vos ſuffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec les petits frères ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils ſoient fort jeunes, elles feront leur poſſible pour s'en défendre et pour l'em-

pêcher ; et les mères ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs père et mère, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre est contraire à l'honnêteté, et les suites en sont très-dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau; les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les Saints Noms de *Jésus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez J. C. couché sur sa croix ; et dites en vous unissant à lui : *O mon Dieu, mon Père ! Je recommande mon âme entre vos mains.* Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez aussitôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se contentent pas de faire la prière du matin et du soir ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de vous imposer un réglement que vous tâcherez de suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos repas; ou plutôt l'obéiſſance doit être votre règle. Ayez certaines prières réglées pour chaque jour: par exemple, à l'honneur de la Paſſion de J. C. et de la ſainte Vierge. Faites, ſi vous le pouvez, tous les jours, quelques viſites au S. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et ſur-tout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la ſemaine, ſi vous en avez le moyen. *Vivre ainſi par règle, c'eſt vivre pour Dieu*, dit un S. Père. Vivre ſans règle, c'eſt vivre ſans mérite. Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous paſſerez ainſi dans le ſervice de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours plus malheureux, que ceux que vous paſſerez dans le péché et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que S. Antoine arriva à un ſublime dégré de ſainteté.

Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce saint exercice, qu'après avoir long tems prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entières à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu; lorsqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce S. Solitaire s'écrioit: *Ah, beau Soleil! pourquoi viens-tu me distraire!* Ce grand Saint disoit que l'Univers étoit comme un grand Livre, où les plus ignorans pouvoient lire et y apprendre à prier et à connoître Dieu; parceque tous les objets que nous voyons, sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élevent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière; et nous ne les entendons pas.

Une âme, qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination: elle est plus forte que tout

l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez pas pour cela, les plus grands Saints en ont eus; persévérez avec courage. Les distractions ne sont point pernicieuses, quand vous ne les aimez pas; loin de-là, lorsque vous les avez malgré vous, elles sont un sujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier soin de l'homme doit être de rendre hommage à son Dieu, et de le faire servir. C'est pour cela que tous les matins il donnoit ses ordres afin que Dieu ne fût point offensé dans son Royaume, et lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de sa famille, ou de ses sujets, étoient tombés dans quelque désordre, il en pleuroit, et en séchoit de douleur. Il avoit tellement à cœur la prière, que toutes les nuits il se levoit pour adorer Dieu, et passoit une partie de la nuit à gémir sur ses péchés, de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle;

il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de tems à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant et de la modestie dans les vêtemens.

EN s'habillant il faut occuper son esprit de saintes pensées 1. Nos

habits ſont des ſuites du péché; nous devons donc les prendre dans un eſprit de pénitence. 2. Nos habits ſont les dépouilles et les reſtes des animaux, au-deſſous deſquels le péché nous a réduits: ainſi en les prenant, ayons des ſentimens d'humilité et de confuſion. 3. Nos habits ſont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de ſe vêtir; prenons donc nos habits avec des ſentimens de reconnoiſſance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez ſur votre perſonne les regards curieux et immodeſtes, par reſpect pour la préſence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroiſſez jamais devant aucune perſonne de la famille, ou devant d'autres, ſans être modeſtement couvert. S. Charles avoit tant d'attention ſur ce point, qu'on dit que jamais ſes valets, ni ſon homme de Chambre n'ont pu voir à nu le bout de ſes pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à contenter votre curioſité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes ; *traitez vos corps comme des victimes ſaintes* dit S. Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du ſiècle*. Il y a des modes qui ſont innocentes; vous pouvez les ſuivre: mais il y a des modes qui ne reſſentent que la molleſſe, le luxe et l'orgueil; c'eſt ce qu'on appelle les modes du ſiècle: il ne vous eſt jamais permis de les ſuivre, de quelque condition que vous ſoyez

Les filles en s'habillant ne doivent point ſe regarder au miroir avec affectation, mais ſeulement pour la néceſſité ou la bienſéance. Elles ſeront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au deſſus de leur condition, ſe tenant dans une honnête mediocrité, mais avec propreté et ſans affectation. La mal-propreté eſt un défaut et une marque de pareſſe; *J. C.* dit S. Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les craſſeux.*

On ne peut trop répéter et recom-

mander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leurs corps, plus leur âme est négligée; plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difformes aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr de Dieu!

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, sont criminelles; les mères qui les souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en s'habillant de la sorte, doivent se souvenir, que si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas; et que si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent; parce qu'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répon-

dront à Dieu. Une fille ou une Dame vêtue sans modestie, est, dit S. Bernard, *l'organe dont Satan se sert pour perdre les âmes.* Le démon se place dans ses yeux, sur son visage, sur sa personne, pour exciter les regards et les désirs impurs. O que la conscience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux sur de tels désordres, est dans un état dangereux! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confesseurs qui n'empêchent pas de tels abus?

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions suivantes. 1. Il arrive à votre sujet à-peu-près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le démon, au sujet du corps de Moyse. L'Ange vouloit que le corps de ce saint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorâssent comme une divinité, et le démon vouloit le faire connoître, et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fissent une Idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occasion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécussiez dans la retraite, et que vous n'eussiez pas tant

d'empreſſement de paroître aux yeux du public; et le démon au contraire tâche de vous expoſer comme des Idoles aux yeux du monde. *Vous êtes*, dit S. Jérôme, *comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'expoſer à la vue du public*, afin que par les penſées et par les regards, le démon d'impureté ſe faſſe adorer dans vous. Une fille devroit rougir quand un jeune homme fixe ſes regards ſur elle; combien donc ſont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité, s'attirent à deſſein les regards d'autrui, et qui ne ſe parent que pour être admirées?

2. C'eſt dans un ſens renoncer à la Religion de Jéſus-Chriſt et déſhonorer le nom de Chrétien, que d'orner ſon corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes, *ce vœu* dit S. Jérôme, *eſt le plus grand de tous les vœux*, et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appelant au Chriſtianiſme, vous

avertit : *que si vous ne devenez humbles comme des enfans, si vous ne crucifiez et si vous ne mortifiez votre chair en faisant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or peut-on dire que des filles et des femmes superbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nus, la tête frisée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens, peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'âme ; qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles sont revêtues de l'esprit de Jésus-Christ ? Ne doit-on pas dire au contraire, qu'elles sont honte à la Religion ; qu'elles sont indignes de J. C. et qu'elles ne lui appartiennent plus ? *Elles sont dans cet état l'ouvrage du démon*, dit S. Cyprien, *et ne sont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtresses et tous ceux qui sont chargés d'élever les jeunes gens, sont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuses qui ont des Pensionnaires, sont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais souffrir dans les filles qu'on leur confie, un esprit de mondanité, ni aucune vaine

parure. Elles doivent leur faire aimer la modestie et la simplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui est permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous est permis de vous habiller selon votre condition, mais il ne vous est pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faste. Le S. Esprit, par la bouche de S. Pierre et de S. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuses, et d'étoffes trop riches.* Et S. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Eglise dans les assemblées des Fidèles, sans avoir le visage voilé. D'ailleurs, à quoi sert cette vaine superfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées! qu'à scandaliser le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui sont sans habits et qui meurent de faim, tandis que tout brille sur le corps d'une Dame. *Pour être une Princesse*, dit un jour S. Hilaire à une Dame, *vous ne cessez pas d'être Chrétienne; habillez-vous*

donc en Chrétienne, et non pas en Païenne.

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux personnes du sexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *sur une fille parée et enjouée*, dites au contraire avec David : *Ah! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux pour ne pas voir la vanité.* Une fille qui ne pense qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre estime; elle doit vous plaire par sa vertu, et non par ses parures.

Si les personnes du sexe doivent craindre de vous scandaliser par leur vanité et par leurs ornemens, craignez aussi, jeunes hommes, de les scandaliser vous-mêmes par vos ajustemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Eglise, et disciple de S. Pierre et de S. Paul; voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Constitutions des Apôtres. *Prenez garde de vous parer et de vous ajuster d'une manière capable de séduire le*

cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inspirez des pensées et des désirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez servi de piége ; vos ajustemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont souillées. C'eſt pour cela que Saint Jérôme défend aux mères de laiſſer converſer leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajuſtés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funeſtes impreſſions. Si tous ces avis ne ſont pas de votre goût, c'eſt une marque que vous ne comprenez pas la ſainteté de votre Religion : profitez des exemples ſuivans, qui vous feront ouvrir les yeux ſur ce que vous ignorez.

Exemple.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend que dans la Ville de Ptolémaïde, du tems de la perſécution, les filles chrétiennes, parmi leſquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient ſi chaſtes et ſi pures, qu'elles aimèrent mieux ſouffrir la mort, que de ſe dévoiler ; elles ſe coupèrent elles-mêmes le

lèvres et une partie du visage, pour paroître hideuses et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fût souillé par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre tems, qui vous fera comprendre qu'une jeune personne qui fuit les impressions de la grâce, est bientôt défa-

busée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de 16 ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur, qui lui dit des choses si solides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ses vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère surprise de ce changement, la reprit de ce quelle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confessée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à sa fille de s'habiller selon la belle mode. Je ne sais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille; il vous doit suffire que je vous dise que Dieu ne défend point de s'habiller selon la mode, lorsque cette mode est innocente; mais que Dieu défend

de s'habiller ſelon la mode, lorſqu'elle eſt criminelle ou dangereuſe. Mon Père, reprit la Dame, qu'appelez-vous mode criminelle ou dangereuſe? C'eſt, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts; d'orner ſa tête de friſures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne reſſentent que l'orgueil et le faſte. Il lui expliqua enſuite les dangers de ces modes, et les ſcandales qui en naiſſent. Mon Père, lui dit cette femme, ſi mon Confeſſeur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus ſage. Mon Confeſſeur eſt cependant un homme ſavant, mais de quoi me ſert-il qu'il ſoit ſavant, s'il me laiſſe vivre à ma liberté, et dans le danger du ſalut? Lorſque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique: ma fille, béniſſez Dieu, d'avoir trouvé un tel Confeſſeur, et ſuivez ſes avis.

Angelique eut beaucoup de combats à ſoutenir de la part des autres Demoi-

selles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assault qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi! lui dit une Dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez?—Oui, sans doute, vous faites mal, parceque vous scandalisez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaise intention; je m'habille à ma façon; tant pis pour ceux qui ont de mauvaises pensées. Tant pis pour vous aussi, reprit Angélique, puisque vous en donnez l'occasion; si nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre Dame, si vous

ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oſerez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes ſœurs et de quelques filles ſages que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui eſt des bals, j'en ſuis dégoutée; j'ai failli à m'y perdre, il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour ſcandaliſer, ſans que je m'y trouve.

Oh! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode: car ſi vous vous habillez comme nous, vous en ſerez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne conſiſtent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reſte, Madame, ſi vous penſez de la ſorte, permettez que je vous diſe, avec le reſpect qui vous eſt dû, que vous ne penſez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie qui n'a-

voit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écoutoit tout ce que disoit Angélique. Tout à-coup cette Dame vint l'embrasser: Ah! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez; soutenez vous dans ces nobles et pieux sentimens. Ensuite cette Dame addressant la parole aux autres, leur dit: En vérité, n'est-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à des sots flatteurs, qui dans leurs cœurs se moquent de nous!

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans les Livres Saints, des effets bien funestes de la curiosité et de la vanité d'une fille. Le S. Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à servir et à craindre Dieu

Cette fille âgée de 15 ans, abuſa de la liberté que lui donna ſon père, de ſe promener avec ſes compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiſelles de la ville de Sichem, elle fut curieuſe de voir la manière dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il eſt dangereux de chercher à voir, quand on riſque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui firent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville ou elle fut déshonorée. Les enfans de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, réſolurent de venger l'injure faite à leur ſœur. Ils ſurprirent par fraude les habitans de Sichem, les paſſerent au fil de l'épée, ſans épargner même leur Roi, ſaccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les ſuites de cette triſte avanture, crut obligé de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produiſit la vanité et la curioſité d'une jeune fille; le maſſacre de pluſieurs habitans, le pillage d'une ville,

le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger Apprenez de-là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues; apprenez à vous habiller avec modestie; sans cette précaution vous serez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pièges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à S. Joseph.

I. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ses grâces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C. le plus digne objet de notre culte. Elle est de toutes les créatures la plus sainte et la plus accomplie; une Médiatrice puissante et un parfait modèle de toutes les vertus. Trois quali

és qui exigent nos respects, notre con-
iance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une
endre vénération à cette Vierge incom-
parable, à cause de ses grandeurs, de son
éminente sainteté, et de sa très-haute et
rès-auguste dignité de mère de Dieu,
ui l'élève au-dessus de toutes les pures
réatures.

Nous lui devons notre confiance,
arce qu'elle est toute-puissante auprès
e Dieu, et toute remplie de bonté pour
ous. Etant Mère de Dieu, son Fils,
ourroit-il rejetter sa demande? Etant
otre Mère, pourroit elle nous refuser
on interceſſion? Elle est sensible à
os misères, elle voit nos nécessités: les
rières que nous lui faisons avec de
intes dispositions lui sont donc agréa-
les, et sont exaucées. *Jamais perſon-
e*, dit saint Bernard, *n'a invoqué cette
ère de miſericorde, qu'il n'ait reſſenti
s effets de ſa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté
our tous, nous pouvons dire qu'elle a
ne bonté particulière pour les jeunes

gens, dont elle connoit la foiblesse et les dangers.

3. Mais pour être dévot à la Mère de Dieu, et pour mériter sa protection, ce n'est pas assez de lui addresser quelques prières superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui déplaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu! quelle présomptueuse dévotion! Vouloir plaire à cette sainte Mère, et crucifier son Fils par le péché, n'est-ce pas-là se rendre ennemi et du Fils et de la Mère?

Si vous voulez être vrai serviteur et fidelle servante de Marie, suivez ces quatre avis. 1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenser Dieu: ne l'affligez pas en déshonorant son Fils: en perdant votre âme. Si vous aviez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle afin qu'elle soit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec son Fils: elle est le réfuge des pécheurs qui ont recours à sa protection, et qui ont un véritable désir de se convertir.

2. Imitez ses vertus, et principale

ment ſon humilité et ſa chaſteté, qui l'ont rendue ſi agréable à Dieu, vous ſouvenant que Marie ſe plait à favoriſer ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de ſa ſainte vie.

3. Ne paſſez aucun jour ſans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes, et par quelques abſtinences à certains jours de la ſemaine. Honorez particulièrement ſes Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Euchariſtie.

4. Invoquez-la ſouvent, et ſur-tout dans les tentations et dans les dangers d'offenſer Dieu. " Si les tentations s'élèvent contre vous, dit S. Bernard, et ſi vous êtes dans les tribulations, invoquez Marie. Dans les dangers et dans les doutes, penſez à Marie. Ayez le nom de Marie dans la bouche et dans le cœur; elle vous conſolera, elle vous aidera, elle vous éclairera, elle vous ſoutiendra, elle vous conduira: mais afin que vous obteniez

" son secours, imitez ses vertus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfans ; elle sera votre Mère et votre Avocate auprès de Dieu; et tandis que vous serez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de S. Anselme. *Que si celui-là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui est abandonné ; aussi est-il impossible que celui-là périsse, qui a recours à elle, qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste Epoux Saint Joseph. Ce grand Saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance; ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti pour notre amour; il l'a délivré de la persécution d'Hérode ; il l'a sauvé en Egypte, il l'a élevé et nourri en

jeuneſſe; il l'a vu ſoumis à ſes commandemens; il a été le témoin et l'admirateur des grâces et des vertus que ce ſaint enfant faiſoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme ſi ſaint, qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour ſingulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de ſe conformer à ſa divine jeuneſſe par la pratique de ſes vertus?

Aimez donc ce grand Saint, honorez-le d'un culte ſingulier. Priez-le d'être votre Patron, votre Père, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence; vous en recevrez des ſecours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. C. et par le ſoin qu'il a eu de ſa divine enfance, qu'il ait ſoin de votre jeuneſſe dans les dangers de votre ſalut: il vous aide à acquérir l'amour de ce bon Sauveur, et à ne jamais perdre ſa grâce.

Invoquez-le ſurtout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant

dant tous les jours la grâce finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jéſus et de Marie. O la douce! ô la précieuſe! ô la ſainte mort! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grâce de mourir ainſi dans le baiſer du Seigneur; vous ſouvenant des conſolantes paroles de Ste. Thérèſe, qui nous aſſure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'interceſſion de St. Joſeph, ſur-tout le jour de ſa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

I. DIEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il employe par une bonté incompréhenſible ſes plus parfaites créatures à notre ſervice. Ces céleſtes intelligences qui ſont créées pour le contempler et le ſervir dans le Ciel, veulent bien prendre ſoin de nous ſur la terre. O bonté de Dieu! qui députe un Prince de ſa Cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé ſon fils, de nous donner ſon Eſprit Saint, de

nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel ; il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses Anges pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami? et quelle reconnoissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides ?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inspirer trois choses ; le respect, l'amour et la confiance. Le respect à cause de sa présence ; l'amour, à cause de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre Ange ; il est toujours auprès de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous sentez du penchant au péché, souvenez-vous de sa présence. Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puiſqu'il vous aime. Ne ſeriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoiſſance et de retour pour les ſervices qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préſerve à toute heure?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occaſions: La première, lorſque vous délibérez ſur quelqu'affaire importante; priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux ſuccès ſous un ſi bon guide, qui eſt tout-à-la fois un fidèle ami, un conſeil éclairé, et un puiſſant Protecteur? Conſultez-le ſur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en ſecond lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorſque vous êtes en danger d'offenſer Dieu. *Quand vous avez*, dit St. Bernard, *une tentation qui vous preſſe, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien; c'eſt l'Ange que Dieu vous a donné pour vous ſecourir dans la néceſſité.* Vous

éprouverez les effets de sa protection, sur-tout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu, ils sont les protecteurs des âmes pures, parceque cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner*, dit S. Ambroise, *si les Anges défendent les âmes chastes, puisqu'elles mènent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II, Vous devez encore honorer tous les saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques? ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur sang pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas!

N'oublions pas de rendre un culte particulier, au S. Patron dont nous portons le nom; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les

noms des saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons Livres.

I. LES avis et les instructions de nos Pasteurs et de nos maîtres, seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections: où puise t-on ces pensées salutaires et ces pieuses affections? c'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de S. Augustin fut commencée par la lecture du livre de la Sagesse; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtisans qui s'étoient convertis en lisant la vie de S. Antoine; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Testament, qu'une

voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faisant entendre ces paroles : *Prenez et lisez.*

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de S. Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha si vivement, qu'il abandonna ses biens ; et après avoir donné aux pauvres jusqu'à ses habits, il portoit son Livre du nouveau Testament, en disant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une sainte lecture a de force ! et comment est-il possible qu'un moyen si puissant soit négligé ?

Pour lire utilement, il faut observer les avis suivans. 1. Ne lisez point par curiosité, pour contenter votre esprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre esprit à Dieu, pour lui demander sa grâce et ses lumières.

2. Lisez avec respect, parce que c'est Dieu qui vous parle dans votre Livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorsque nous lisons un bon Livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Liſez par ordre; c'eſt-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant juſqu'à la fin, autrement la lecture vous ſeroit moins profitable.

4. Liſez peu à la fois, mais attentivement; faites réflexion ſur ce que vous liſez pour en tirer quelques réſolutions, et demandez à Dieu la grâce de mettre vos réſolutions en pratique.

5. Liſez ſouvent; c'eſt-à-dire, ou tous les jours, ou du moins quelquefois la ſemaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais reliſez-le pluſieurs fois. Si vous le liſez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la ſeconde lecture vous ſera plus ſalutaire que la première.

Les Livres les plus utiles pour vous, ſont le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la Vie des Saints, le Nouveau Teſtament, les Hiſtoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, ſelon l'avis de votre Confeſſeur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même

tems de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a fuscité un nombre infini de déteſtables ouvrages en toute manière et en toute langue; il en fait inventer encore tous les jours. La plûpart de ces Livres pernicieux sont déguisés sous quelques tours ingénieux d'éloquence, et composés avec quelque délicatesse d'esprit, et sous ces déguisemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'âme.

Ces livres sont. 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la Religion et aux choses saintes, ou contre les décisions de l'Eglise. 2. Ceux qui sont lascifs, qui traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des piéges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les

gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque réſolution que vous ayez de vous abſtenir de la lecture d'un mauvais Livre, la curioſité vous tentera; et ſi vous ne veillez ſur vous-même, vous ſuccomberez. Un mauvais livre eſt un ſerpent que vous gardez, qui vous fera une bleſſure mortelle lorſque vous y penſerez le moins.

En vain dites-vous que ces livres ſont compoſés avec eſprit, que vous y apprenez la beauté du ſtyle, la pureté du langage, que vous y trouvez des choſes amuſantes et agréables. Je vous répondrai avec S. Auguſtin, que c'eſt-là un artifice du Démon, *et que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux; et que par ces lectures amuſantes, on apprend à penſer au mal, et à le commettre ſans retenue.* Je vous dirai que vous pouvez puiſer l'éloquence ailleurs que dans ces ſources empoiſonnées. Ah, funeſte éloquence et maudite ſcience qu'on n'acquiert qu'au préjudice de ſon ſalut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant ſon âme!

EXEMPLE.

Si les pères et meres doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, a qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine; ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable; Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémissoit

et ne ſavoit à quoi attribuer le dérangement de ſa fille.

Euphroſine ayant un jour laiſſé ſa chambre ouverte, ſon jeune frère, qui avoit 14 ans, y entra, et ſe mit à lire un livre qu'il trouva ſur la table. Il y lut des choſes ſi étranges, que tout de ſuite il porta le livre à ſa mère. Elle en lut une page. Ah! s'écria-t-elle, quel livre! voilà le livre maudit qui a corrompu l'eſprit de ma fille. Pour vous, mon fils, déteſtez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de ſemblables; le démon parle dans ces livres; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poiſon, que de vous ſouiller l'eſprit par de telles lectures.

Dans le moment, Euphroſine rentra. Ma fille, lui dit la mère, eſt-ce là le livre de dévotion que vous liſez? Ma chère mère, lui dit Euphroſine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende a la perſonne qui me l'a prêté. Vous le rendre? dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maiſon. Il n'eſt

point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais Livre; ce Livre vous a perdu, malheureuse, et il en perdroit bien d'autres; ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres Livres très-mauvais: elle les porta à son frère le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire; curiosité qui lui coûta la perte de sa foi et de son âme. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces Livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six mois après, il apostasia, se retira à Genève où il se maria.

Euphrosine de son côté, donna dans un libertinage si outré, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolution. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourut. *Ah!*

lui dit-elle, *je ſuis effrayée de la vie que j'ai menée ; je me ſuis moquée toute ma vie de la Religion et des choſes de l'autre monde, mais je vous aſſure que maintenant je ſuis dans d'étranges allarmes ; ah, mon Dieu ! que ces choſes ſont terribles ! je penſe à préſent là-deſſus bien autrement que par le paſſé ; et je voudrois bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inſpiration du Ciel, et des bons ſentiments que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de ſa conſcience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeſte y fit des réflexions et ſe convertit.

Ne liſez donc jamais des Livres dangereux. Ceux qui ſont contre la pureté des mœurs ſont la ſource du libertinage et des grands déſordres de la jeuneſſe dans les villes. Les livres qui ſont contre la Religion et l'Egliſe, ſont la ſource et l'appui de l'héréſie, et conduiſent à l'athéiſme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques perſonnes d'une certaine condition ſi peu de Religion et de pudeur, c'eſt parcequ'ils

liſent toutes ſortes de mauvais livres.

Il eſt étonnant que les gens d'eſprit puiſſent goûter les menſonges, les obſcénités et les abſurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des Livres compoſés par des gens diſſolus et paſſionnés, au mépris de tant d'excellens Livres compoſés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'eſprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Converſations.

I. C'EST dans les ſaintes converſations que l'eſprit ſe forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impreſſions ſecrettes, qui attirent ſans qu'on s'en apperçoive. On apprend inſenſiblement leurs maximes; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un eſprit bien né a une ſecrette confuſion de ſe laiſſer ſurpaſſer en vertu par ſes ſemblables; c'eſt pourquoi le Sage donne ces avis importans: *Converſez avec les prudens; ayez pour amis des per-*

sonnes vertueuses. Celui qui converse avec des sages, deviendra sage.

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser. 1. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le S. Esprit, *la compagnie des personnes sages et âgées, et unissez-vous à leur sagesse*: c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.

2. Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession qui sont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux, suivant cet avis de S. Jerôme à Népotien. *Ayez*, lui dit-il, *des compagnons dont la conversation ne fasse aucun tort à votre réputation; qu'ils ne soient pas tant ornés par leurs habits, que par leurs vertus; et qu'ils n'ayent pas soin de porter tant d'ajustemens mais de porter sur eux-mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté.* Cherchez ceux de votre sexe qui sont tels; aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modestie et par leur piété, en

les imitant par une ſainte émulation, et ne ſoyez pas des derniers au ſervice de votre Créateur.

Jeunes gens, ſouvenez-vous que ſi vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens ſans pudeur et ſans dévotion vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes: *Maudit ſoit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils ſont cauſe de ma damnation; ſi jamais je n'avois été dans leur compagnie je ſerois à préſent dans le Ciel.*.

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuſes, rompez ces liens funeſtes, et quittez toutes ces ſociétés. Il vaudroit mieux pour vous, habiter avec des ſerpens et des lions, que de converſer avec des vicieux.

III. Quant aux converſations avec les perſonnes de différent ſexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foibleſſe; n'ayez de ces ſortes de converſations, qu'autant que la néceſſité, la charité, ou la bienſéance le demandent; que ces converſations et ces viſites ſoient rares, qu'elles ſoient courtes

et qu'elles ſoient ſaintes. Si vous aimez l'aſſiduité avec le ſexe, c'eſt une marque que vous aimez le danger; et le S. Eſprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les perſonnes du ſexe ne doivent jamais oublier cet avis que S. Bernard donnoit à Ste. Ombeline ſa ſœur: *Ma chere ſœur en J. C.* lui diſoit-il, *qu'aucun homme,* jeune ou vieux, *n'ait aucune converſation familière, ni aucune aſſiduité avec vous, quelque juſte, quelque ſaint, et de quelque caractère qu'il ſoit. La familiarité et l'aſſiduité ont ſouvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre; parce que l'occaſion du péché en fait ſouvent venir la penſée et le déſir.* Que ces avis ſont importans, et que d'âmes perdues pour les avoir négligés!

EXEMPLE.

Les converſations qui paroiſſent innocentes avec des perſonnes de ſexe différent, ne ſont pas toujours ſans danger. Tel qui commence par l'eſprit, ne finit pas toujours de même. La niéce de S. Abraham le Solitaire, en eſt un triſte exemple Cette fille, nommée Marie,

perdit ſon père et ſa mère à l'âge de ſept ans. On l'amena à S. Abraham ſon oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la ſienne, et prenoit ſoin de l'inſtruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inſpira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence, et dans une grande ſainteté juſqu'à l'âge de vingt ans; mais le démon lui tendit un piége. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de S. Abraham, et qui le viſitoit aſſez ſouvent, prit de-là occaſion de parler à ſa niéce par ſa fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne ſembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après pluſieurs converſations, deſquelles elle ne ſe défioit point, il entretint enfin cette fille de la paſſion qu'il avoit pour elle. Elle y réſiſta courageuſement durant une année; mais ce n'étoit pas aſſez, elle devoit avertir ſon oncle du danger auquel elle ſe voyoit expoſée par les converſations de ce jeune hypocrite: car ce malheureux la

persuada enfin et Marie se laissa séduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime qu'elle fut pénétrée de honte, et accâblée par les remords de sa conscience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos; sa faute toujours présente à ses yeux, la faisoit soupirer et verser des torrens de larmes. " Ah! malheureuse, " *disoit-elle*, qu'ai-je fait? j'ai perdu " dans un moment le fruit de tant de " pénitences et de bonnes œuvres; " hélas! que suis-je devenue? j'ai per- " du mon âme, je lui ai donné la mort; " il me semble que les démons sont au- " tour de moi pour insulter à mon " crime et à ma perte. Que pensera " mon oncle? Où irai-je pour me ca- " cher à ses yeux? Quel usage ai-je " fait de ses saintes conversations et des " instructions qu'il m'a données? Je " n'ose plus paroître en sa présence." A ces mots, elle sortit. Le démon lui mit dans l'esprit, que Dieu l'avoit abandonnée; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de S. Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce; il cherche, il prie, s'informe; et après deux ans de prières et de gémissemens, il apprit où elle étoit. Il se fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval; et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher sa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit sa nièce, il demanda qu'on fit venir dans sa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maison. Elle vint aussitôt, et ne connut point son oncle; mais le saint homme la reconnut, la voyant entrer avec un habit de courtisanne, il fut saisi de douleur jusqu'au fond de l'âme. Il éleva son cœur à Dieu, afin qu'il lui inspirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuse. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit: " C'est moi, ma nièce; hé bien, " Marie, me reconnoissez-vous? Qu'- " êtes-vous devenue, ma fille, depuis " que vous m'avez quitté? Qu'est de- " venu le meurtrier qui a si cruellement " traité votre âme? "

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un si grand étonnement, qu'elle ne pût ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouie de confusion. " Vous " ne me repondez point, *lui dit le saint* " *homme*; vous ne me regardez point; " avez-vous oublié qui je suis? Rassu- " rez-vous; je ne viens point ici pour " vous charger de confusion, mais pour " vous sauver. Prenez courage, ma " nièce, je me charge de vos crimes, " Dieu aura pitié de vous, et vous les " pardonnera." Marie, toujours interdite et sans parole, commença par verser une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. " Hé " quoi! vous défiez-vous de la miséri- " corde du Seigneur? Ne savez-vous " pas qu'il peut pardonner et qu'il par- " donne tous les jours plus de crimes " que vous n'en avez commis? Reve- " nez à votre Dieu, pauvre âme, il vous " tend les bras; ayez pitié de vous- " même; ayez aussi pitié de moi; vo- " yez les peines et les soins que j'ai pris " pour vous; allons, ma fille, ne per-

« dez pas courage ; retournons dans nos « cellules pour y servir Dieu. »

Marie lui répondit : « Ah ! mon « cher oncle, il y a donc encore du re- « mède, et vous m'assurez que Dieu « aura pitié d'une misérable comme « moi ! » Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter et à demander à Dieu sa miséricorde ; elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un

si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des âmes les plus tièdes. Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérèrent après la mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

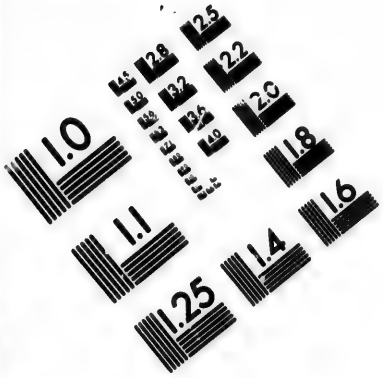
Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses: la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de Saint Abraham, sa nièce étoit perdu sans ressource; et si cette fille eut toujours été fidelle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais elle ne fut tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille: ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire; et vous fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une sainte, vous souillerez votre

ême, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piége le plus dangereux à la jeunesse; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte. Tel fut le sort d'une jeune Demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plûpart des mères qui se fient à leurs filles, et qui se croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme qui demeuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une sœur nommée Thérèse, il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maison. Thérèse étoit artificieuse et rejouée; elle sut si bien s'insinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle



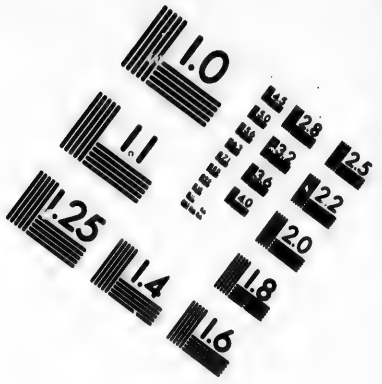
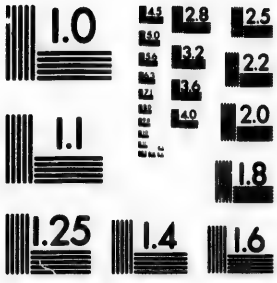
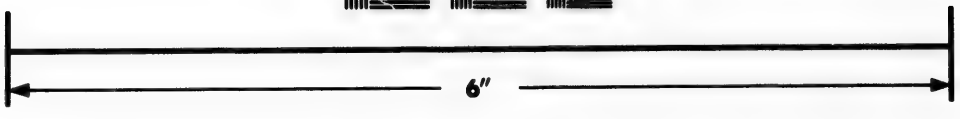
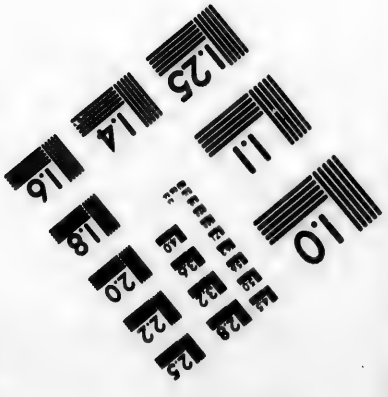


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

la dégoûta de ſes anciennes compagnes, en lui diſant quelles étoient trop ſérieuſes et trop réſervées pour une fille de ſon âge.

Julienne prit goût aux converſations de cette jeune voiſine qui ne penſoit qu'à ſe divertir, et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à ſon déſavantage. Elle ne penſoit plus qu'au plaiſir, à la danſe, à lire des romans, à ſe procurer de précieux habits, à ſe parer. Elle quitta ſon confeſſeur qui la conduiſoit ſaintement, et prit un confeſſeur à ſon goût de Thérèſe, qui étoit un homme qui la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Pour avoir de quoi fournir à ſa vanité et à ſes intrigues, elle déroboit à ſa mère qui ne ſe défioit pas d'elle, et en accuſoit ſa ſervante.

Les voiſines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir ſa mère. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur répondit de quoi ils ſe mêloient ; que Julienne étoit honnête

fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfans, ne voyent pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse). Cette mère idolâtre de sa fille, fut punie comme elle le méritoit; Julienne devint si arrogante et si fière, que cette mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne; (car les enfans rebelles à leurs pères et mères sont punis tôt-ou-tard.) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage enflée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa

mère; ſon viſage enfla d'une manière ſi horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner pluſieurs coups de lancette qui lui défigurèrent tout le viſage. Julienne ſe fit apporter un miroir, et auſſitôt qu'elle vit ſon viſage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle pouſſa un grand cri: Ah Ciel! eſt-ce donc là ce viſage que j'ai tant paré, et ſur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés!

Tous les remèdes furent inutiles; il fallut ſe réſoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à ſa fille. Quoi! ma chère mère, il faut que je meure, lui répondit Julienne! je ſuis jeune, j'étois, il n'y a que deux jours, en bonne ſanté, et il faut aujourd'hui que je meure! je le mérite bien à cause des chagrins que j'ai vous ai cauſés. Il n'ai plus qu'une grâce à vous demander, ma chère mère; c'eſt de veiller à la conduite de ma petite ſœur, afin qu'elle ne ſe perde pas comme moi. Je vous ſupplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction. Je vous la donne de tout mon cœur,

pondit la mère, en versant des larmes ; e vous pardonne : je prie Dieu de vous faire miséricorde, et de me pardonner e peu de soin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit ensuite recevoir les sacremens.

Ses anciennes et sages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne aussitôt leur présenta la main, et leur dit : si j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne serois pas dans les troubles où je me trouve ; je vous demande pardon du scandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèse étoit dans la chambre : ah ! lui dit Julienne, que penses-tu à présent de l'état où tu me vois ? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée : je vais mourir ; tout est passé pour moi ; et quand tu seras dans état où je suis, que penseras-tu de tant e jours que nous avons passés dans la anité et dans les joies du monde ? j'aurois oujours été sage et innocente sans toi. e n'ai plus de tems pour mieux vivre ; ais je fais à Dieu de tout mon cœur le crifice de ma vie pour expier les pé-

chés d'une jeuneſſe que j'ai ſi cruellement paſſée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple ſur moi ; peut être bientôt ſeras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainſi, Thérèſe conſternée pleuroit amèrement ; et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée ſur ſon lit, et ne ceſſa de ſanglotter, juſqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet événement : toutes les circonſtances en ſont inſtructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles perſonnes vous devez converſer. Julienne ſe perdit dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du Travail et de l'Emploi du Tems.

I. IL n'y a point de déſordres dont l'oiſiveté ne puiſſe être la cauſe. Elle eſt, dit S. Bernard, *l'égout de toutes les penſées dangereuſes, la nourriture de la*

oluptè, la meurtrière des vertus, la mort de l'âme, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché; Elle eſt enfin, dit e S. Eſprit, *la maîtreſſe qui enſeigne ous les vices.*

Peut-on, ſans verſer des larmes, voir e vice funeſte ſi répandu parmi les eunes gens? on voit la plûpart, ſur-tout ans les villes, vivre dans la fainéantiſe, t ne s'appliquer à aucune occupation érieuſe. Les jeux, les promenades, les ajolerits, les ajuſtemens, les danſes, le ormir: voilà preſque toute leur vie et occupation de leur eſprit.

Et de-là combien naiſſent de déſor-res? L'ignorance des vérités ſaintes, oubli de Dieu et du ſalut. De-là les réquentations, les occaſions de débau-he et de libertinage. De-là les mau-aiſes inclinations qui croiſſent dans eurs cœurs, comme de méchantes erbes dans une terre que la main du rdinier néglige de cultiver. De-là nfin ce fonds de pareſſe et d'indo-ence pour le bien, qui les rend incapa-les d'éducation, et incorrigibles pour reſte de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût auſſi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il eſt aiſé d'en faire voir les effets! *O pareſſeux*, dit le Sage *juſqu'à quand dormirez-vous? Quand vous éveillerez-vous de ce profond ſommeil de l'oiſiveté qui vous tient aſſupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs?*

II. Pour vous préſerver de ce vice, faites les réflexions ſuivantes.

1. Conſidérez que tous les hommes ſont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt ſolemnel, dès la naiſſance du monde. Si vous menez une vie oiſive, vous réſiſtez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Quelle raiſon avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais diſpenſé perſonne?

Si les hommes ſont obligés au travail pendant toute la vie, ils le ſont encore plus dans la jeuneſſe.

1. Parceque ſi à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement juſqu'à la mort.

2. Parceque le tems de la jeuneſſe eſt le plus propre pour cultiver l'eſprit. C'eſt dans ce tems qu'on peut ſe rendre capable d'apprendre les vertus, les ſciences, les arts et les profeſſions qui doivent occuper le reſte de la vie. Si ce tems eſt une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le tems perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le tems perdu dans les autres âges n'a pas de ſuites ſi fâcheuſes ; au lieu que le tems perdu dans la jeuneſſe eſt plus irréparable, et a des ſuites plus funeſtes.

3. Penſez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le tems de votre jeuneſſe, lorſque vous vous trouverez ſans talens, ſans éducation, ſans intelligence pour les affaires, ſans eſprit et ſans établiſſement. Vous ne le croyez pas à préſent; mais vous le ſentirez un jour et vous en pleurerez.

4. Si vous perdez le tems, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous ſera miſe devant les yeux ; et le premier article du compte qu'on vous demande-

ra, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte du tems ; l'ignorance où elle vous a jetté, les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité ; tous les talens dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t-il vous attendre?

5. Combien d'âmes à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le tems de la jeunesse? Si elles pouvoient espérer un seul moment du tems que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'obtenir, et pour l'employer utilement? est-il possible que leur repentir ne vous touche pas? Faites-vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre âme, de fuir l'oisiveté comme un des plus grands obstacles à votre salut.

Ne soyez jamais désœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe

d'une manière convenable à votre condition ; ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver faisant pour vous surprendre. Pour éviter les piéges de l'ennemi, suivez cet avis de S. Jérôme : *Vivez de telle sorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une chose pénible, mais comme un saint exercice qui vous est ordonné de Dieu, et comme un moyen de salut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le bénisse, et qu'il le fasse réussir à sa gloire.* Pendant vos occupations, entretenez votre esprit de saintes pensées, en élevant souvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne soit pas sans mérite. Faites ce qui vous est commandé ; et occupez-vous, selon la volonté de ceux qui ont l'autorité sur vous. Chantez dans votre travail, selon l'avis de S. Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifians, et n'y chantez jamais de chansons profanes et dangereuses.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du salut se sert pour perdre les âmes, c'est la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réussir, et faire tomber dans ce piége, le démon inspire aux jeunes gens cette fausse idée, que la vertu est méprisée, et qu'on se moquera d'eux, s'ils se donnent aux exercices de piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuse et étouffe en eux les désirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'âmes le tentateur a-t-il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du *qu'en dira-t-on?* Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en ſervant Dieu? y a-t il donc quelque choſe de plus honorable que d'être à ſon ſervice? L'on tient à honneur de ſervir un Prince de la terre, et vous rougiriez de ſervir le Roi du Ciel? quel étrange aveuglement! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une choſe qui eſt mauvaiſe et indigne de ſoi; de manière que ſi vous rougiſſez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaiſe, comme indécente ou indigne de vous? Quel renverſement d'eſprit!

2. Devant qui rougiſſez-vous? Ce n'eſt que devant les méchans et les mondains. Mais les diſcours des inſenſés, et les railleries de ceux qui ont l'eſprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu? Ne ſavez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations? S'ils vous mépriſent, c'eſt parce qu'ils haïſſent la vertu: *car le ſervice de Dieu eſt en exécration au pécheur*, dit le Sage; *les inſenſés détéſtent ceux qui marchent dans le chemin de la*

vertu et qui craignent Dieu. Devez-vous vous mettre en peine de ce que penseroient de vous les insensés et les libertins?

3. Que si l'estime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'estime des personnes sages? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette estime; ce seroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompense. *Si je cherchois à plaire aux hommes,* disoit S. Paul, *je ne serois pas serviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit savoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde: *Qu'on voye vos bonnes œuvres,* dit le Sauveur, *afin que votre Père céleste en soit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'est avoir honte d'appartenir à Jésus-Christ.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougissent de son service. *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement;* c'est-à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un des ses Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre esprit contre cette funeste honte, et ce respect humain, qui n'est qu'une imagination des esprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, sans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Mépriſez leurs mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous au-dessus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous sauver. C'est une grande folie de préférer l'estime des hommes à votre salut, et de complaire à un petit nombre d'esprits mal-faits, pour déplaire aux personnes sages, aux Saints et à Dieu même. Pesez bien cette reflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par lesquels le démon séduit les hommes et sur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

I. Le premier de ses artifices renferme trois pièges 1. Il empêche de

connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il préſente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'eſt. 3. Il groſſit la difficulté d'y réſiſter et la fait regarder comme inſurmontable.

O que le tentateur eſt trompeur dans ces trois piéges! car, 1. Le mal qui eſt dans le péché eſt plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'eſt que d'un moment, elle eſt ſuivie de chagrins, de remords, et ſouvent de déſeſpoir. 3. La peine et la difficulté d'y réſiſter ne dure pas longtems; et quand on les ſurmonte, elles ſont ſuivies de conſolation, elles font mériter le Ciel, et ſouvent nous délivrent de pluſieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laiſſer aveugler par l'ennemi de votre ſalut. Quand il vous préſente une tentation; regardez auſſitôt le mal qu'il vous inſpire comme un grand malheur. Ne conſidérez pas le plaiſir qu'il vous offre, et qui paſſe comme une ombre; mais penſez au régret et aux remords qu'il

vous laissera dans l'âme, et aux châtimens dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu ; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leur remettant cette pensée dans l'esprit: *Je me confesserai de ce péché ; j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime. Quoi donc, si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parce que vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant parce que Dieu est bon : vous l'offensez, parce qu'il pardonne ; ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage?

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon Confesseur,

vous préſerveront de tous ces piéges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

I. LA première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'eſt de s'inquiéter; et après avoir réſiſté quelque tems, de perdre courage, croyant qu'on ne peut réſiſter. Illuſion des plus à craindre, parce que le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du ſalut.

La ville de Béthulie étant aſſiégée par Holopherne, les principaux de la ville ſe mirent en prières avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance; mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas auſſitôt, ils réſolurent de livrer la ville, et de ſe rendre, ſi le ſecours ne venoit pas dans cinq jours. La chaſte Judith, avertie de cette réſolution, les reprit, et leur dit: *Qui êtes vous donc, vous qui tentez ainſi le Seigneur? eſt-ce donc là un moyen d'attirer ſur vous ſa bonté? c'eſt plutôt mériter ſa colère et ſa vengeance. Quoi! vous déterminez*

tems à la miséricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous secourir! prenons des mesures plus prudentes. Faisons pénitence; demandons sa miséricorde avec larmes, et attendons son secours avec humilité.

Je vous en dis de même, mon fils, lorsque vous vous inquiétez, et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu: car c'est vous défier de sa grâce, et vous exposer à tomber dans les plus affreuses tentations et dans les plus grands désordres. Ayez courage, ayez patience dans la tentation et espérez que la grâce de Dieu ne vous manquera pas, si vous ne lui manquez le premier. Persévérez courageusement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous, et plus que vous. S. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de ses tentations, le Seigneur lui fit cette réponse: *Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* C'est en effet dans la tentation que la vertu est éprouvée; c'est alors que nous faisons

connoître notre courage, notre fidélité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, si vous n'aviez point de tentations et de combats à soutenir.

II. La seconde faute que font plusieurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entièrement à son ennemi! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres! Après avoir perdu la grâce de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'appaiser promptement en retournant à lui!

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage: ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeûner, prier et offrir des sacrifices: ils reprirent ensuite les armes

et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu; mais se relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chute et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant et le secours de sa grâce. Il faut que le regret d'avoir été vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chutes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais; et c'est peut-être, celui de tous les serviteurs de Dieu, dont la jeunesse a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque tems dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jérusalem visiter les saints lieux; de-là il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce

tems, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui-même en écrivant à Eustochie. " O combien de fois dans cette vaste " solitude, que les ardeurs du Soleil " rendent insupportable, les pensées " et les plaisirs de la volupté ont-ils " troublé et sali mon imagination? la " douleur et l'amertume dont mon âme " étoit remplie me faisoit chercher " les lieux les plus écartés pour com- " battre mes tentations et pleurer mes " péchés. Mon corps déjà tout hideux " étoit couvert d'un cilice; je ne ces- " sois de verser des larmes, et de gémir " la nuit et le jour. Je n'avois point " d'autre nourriture que celle des Soli- " taires de ce desert, qui ne boivent " que de l'eau, et ne mangent que des " herbes crues, même dans leurs mala- " dies. Dans ce désert affreux, qui é- " toit comme une prison où je m'étois " condamné moi-même pour éviter " l'enfer; dans ce désert, dis-je, quoi- " que je n'eusse d'autre compagnie que

" celle des scorpions et des bêtes sau-
" vages, souvent je me trouvois en pen-
" sée aux assemblées des Dames de
" Rome. Les jeûnes me rendoient le vi-
" sage pâle et défiguré; et mon esprit
" ne laissoit pas d'être brûlé de mauvais
" désirs. Dans un corps languissant,
" et dans une chair qui étoit déjà morte
" avant moi-même, je sentois vivre et
" brûler les flammes des plaisirs im-
" purs."

Voilà les tentations de ce grand Saint et les assauts qu'il avoit à soutenir; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

" En ce déplorable état je me jettois
" aux pieds de J. C. je les arrosois
" de mes larmes; et je surmontois les
" rebellions de la chair par des absti-
" nences de plusieurs semaines, et il
" m'est arrivé souvent de passer des
" jours et des nuits entières à crier et
" à implorer l'assistance du Ciel, ne
" cessant de prier et de frapper ma
" poitrine, que je n'eûsse vu la tentation

" et la tempête passées, et que Dieu " par sa grâce ne m'eût rendu le repos " et la tranquillité." Apprenez de-là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations; et écoutez encore ce qui suit:

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir prié long-tems les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'âme, que souvent il me sembloit que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations! Il vous apprend trois choses. 1. Que vous ne devez pas vous étonner, de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations: savoir, par la mortification, par la retraite, par les gémissemens et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout tems.

PRENEZ garde de vous laisser séduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut.

Vous verrez dans Babylone, disoit le Prophète Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur: O Seigneur! c'est vous seul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est à dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même méprisée; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites: malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude!

Ayez toujours devant les yeux les

maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités; mais elles ne changeront pas pour cela. C'eſt ſur ces maximes et ſur ces vérités ſaintes que vous ſerez jugé. Penſez-y; imprimez-les dans votre eſprit; ayez-y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous ſervent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire ſouvent.

I.

Le péché eſt le plus grand de tous les maux.

La pieuſe Reine Blanche, Mère de St. Louis Roi de France, lui diſoit ſouvent lorſqu'il étoit jeune: *Mon fils, je vous aime avec tendreſſe, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un ſeul péché mortel.*

Craignez le péché plus que tous les maux de cette vie: craignez même les plus petits péchés parce qu'un petit péché eſt toujours un grand mal. Tout péché offenſe et afflige Dieu.

Il eſt vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous ſon amour. Il n'ôte pas la grâce ſanctifiante, mais il nous diſpoſe à la perdre.

Le Saint Eſprit nous avertit que *celui qui mépriſe les petites choſes*, c'eſt-à-dire, les plus légères, *tombera peu à peu*, dans les plus grandes. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penſer ſouvent aux fins dernières.

UN moyen efficace que le Saint-Eſprit nous donne pour éviter le péché, c'eſt de penſer ſérieuſement à nos dernières fins: *En toutes vos actions ſouvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières ſont la mort, qui ſera le terme de votre vie; le Jugement qui en ſera la déciſion; le Paradis qui en ſera la récompenſe, ou l'enfer qui en ſera le châtiment.

Dites donc ſouvent dans votre cœur. 1. Je dois mourir et peut-être bientôt.

Que penſerai-je de mes péchés au moment de la mort? Que penſerai-je de mes plaiſirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil? Que voudrois-je alors avoir fait? Ah! qu'il eſt conſolant au lit de la mort, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe et ſa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu!

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible qui me voit, qui m'obſerve, qui me fera rendre compte de ma jeuneſſe, et de tous les inſtans de ma vie. Que lui répondrai-je lorſqu'il me demandera compte du tems que j'ai perdu, de tant d'inſtructions et de lumières dont j'ai abuſé; de tant de jours paſſés dans le jeu et dans la débauche, dans la pareſſe et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la déſobéiſſance, de tant d'heures employés à parer mon corps et à le ſatisfaire, de tant d'injuſtices et de larcins: de tant de rancunes et de juremens? Hélas! que penſerai-je de tout cela au jugement de Dieu?

3. Il y a dans le Ciel une place qui m'eſt préparée; mais la gagnerai-je en

vivant sans amour de Dieu et sans charité pour le prochain, sans patience et sans mortification, en vivant sans piété et sans pudeur? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le Ciel? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

4. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas! ou sera ma demeure dans cette éternité? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité? combien d'âmes y sont comdamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre? Mon Dieu! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins; leur

jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jésus-Christ, et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle, qu'il faut faire comme les autres. On allègue pour raison de sa conduite, *que le monde agit ainsi ; que c'est la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent.* Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. *Nous ne nous égarerons jamais*, dit S. Jérôme, *en suivant celui qui a dit qu'il est la voie, la vérité et la vie. Celui qui suit sa loi, ne se trompe point, et il*

se sauve. Celui qui suit une autre règle, s'égare et se perd.

EXEMPLE.

Dans le quatrième siècle, un jeune homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple, de quoi est capable une âme remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance, à un Grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémanie un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tout ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il

falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du tems à la prière. Un jeune seigneur qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortification et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires ; Dositée connut le piége que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur; et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclairoit, il s'informa secrettement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut présenté à l'Abbé qui donna commission à S. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire: Mon Père, répondit Dositée,

c'eſt parce que je veux me ſauver, quoiqu'il m'en coûte.

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint, vous ſauver dans le monde ? je le pourrois, répondit Doſitée, mais je crains d'y périr. Tout y eſt écueil, occaſion et danger : à peine Dieu y eſt-il connu ; je connois ma foibleſſe ; j'aime mieux quitter le monde, que d'être expoſé à me perdre. Je ne veux rien riſquer dans une affaire de cette importance : *je veux me ſauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit S. Dorotée, que penſera-t-on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement ? Je me ſoucie peu des diſcours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me ſauver* : tout le reſte m'eſt indifférent. Mais quoi, lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendreſſe ? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon âme et mon Dieu me ſont plus chers que tout l'univers. Mais mon cher ami, repliqua St. Dorotée,

vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour, pourrez-vous supporter les austérités de la vie solitaire? Mon cher Père, répondit Dositée avec une fermeté au dessus de son âge, je le ferai avec la grâce du Seigneur; je le ferai non seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut; *parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le Saint en l'embrassant tendrement, Dieu bénira votre dessein. Il assura ensuite l'Abbé que la vocation de Dositée venoit indubitablement du Ciel. S. Dorotée prit soin de la conduite de ce jeune homme, qui par son obéissance et sa docilité, devint le modèle des Solitaires. O que l'exemple de ce noble seigneur est bien capable de vous confondre! Si vous ne pouvez, comme Dositée, vivre en Solitaire, vivez au moins en Chrétien. Ce saint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle

de sa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle, et dites souvent comme Dositée : *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.

I. La Circoncision étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidèle, et pour le distinguer des autres nations. Le baptême est une cérémonie plus sainte, puisque c'est un Sacrement qui nous donne la grâce sanctifiante, et nous imprime le caractère de Chrétien, et d'Enfant de Dieu. J. C. fait paroître ici tout à la fois sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la grâce à l'homme : sa bonté, qui a choisi un élément si commun, afin que tous les hommes puissent recevoir avec plus de facilité, ce Sacrement nécessaire, *car il ne veut pas qu'aucun périsse.*

Vous avez été baptisés, *au Nom du Père,*

et du Fils et du Saint-Esprit. Au nom du Père qui vous a créés: au nom du Fils qui vous a rachetés: au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes consacrés à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligés de le servir, de l'aimer, et d'être saints. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétiens, de n'être pas meilleur qu'un payen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les payens mêmes. Au jugement, quel sujet de comdamnation sera-ce pour les Chrétien de voir plusieurs infidèles, qui ne connoissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitables et plus désintéressés qu'eux?

II. Par le baptême, vous avez renoncé au démon et à ses vanités; on ne vous a imprimé le caractère d'enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractère de Chrétien, il faut encore vivre en Chrétien, penser en Chré-

tien, parler en Chrétien, agir en Chrétien. Si l'on pouvoit vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eût-il été nécessaire que le Fils de Dieu vint sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment et comprenez la sainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et Enfant de Dieu: voilà le plus glorieux de tous les titres; ne déshonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miséricorde qui vous a fait naître dans le sein du Christianisme, et fait recevoir le S. Baptême, préférablement à tant de payens qui serviroient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre Baptême, et même plus souvent, allez vous prosterner humblement devant les fonts sa-

crés pour remercier le Seigneur, et renouveller les promesses que vous lui avez faites au jour de votre Baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Esprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Les premiers Fidèles le reçurent par l'imposition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le reçoivent par le ministère des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le S. Esprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus spécialement à son service. Nous recevons déjà le St. Esprit dans le Baptême, parce que nous y recevons la grâce sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation, nous recevons le S. Es-

prit avec ſes dons dans une grande plénitude.

Il y a ſept dons du St. Eſprit : les dons de Sageſſe, d'Entendement, de Conſeil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Tous ces dons ſurnaturels et divins vous ſont néceſſaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sageſſe*, vous fera connoître les voies et les deſſeins de Dieu dans ſes ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choſes, pour les conduire à leur fin et à ſa gloire. C'eſt cette Sageſſe enfin qui nous fait agir par règle et par raiſon, et qui diſpoſe tout avec ordre et avec meſure.

2. Le don d'*Entendement* élévera votre eſprit, vous fera comprendre, autant qu'il eſt néceſſaire, les attributs de Dieu, ſes grandeurs et ſes perfections ineffables; il vous donnera l'intelligence des grands Myſtères, et (ſelon qu'il ſera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révélées. Mais cette intelligence des vé-

rités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les âmes simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti ea parvulis.*

3. Le don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler les piéges de l'ennemi; pour en prévenir les dangers et les occasions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-même. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion; on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous; pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister aux mauvais exemples,

aux respects humains, aux sollicitations du monde, pour supporter vos peines et vos maux avec générosité et avec grandeur d'âme; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu; le prix des vertus et de la grâce; le bonheur de ceux qui la possède, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici bas ne sont que vanité et néant, et que le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, *l'homme est comme un animal qui ne comprend rien dans ce qui est de Dieu.* Cette Science est celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de si grandes lumières dans les choses de Dieu. Science qui est au-dessus de celle des Orateurs et des Philosophes; et que Dieu communique aux

esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples Artisans et de pauvres villageoises, qui ont souvent plus de lumières dans les choses du salut et dans les voies de la sainteté, que plusieurs autres qui se croient éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à considérer Dieu comme votre père; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion prescrit. Tout vous paroîtra grand et consolant dans le service d'un si bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu, et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos supérieurs. Elle vous apprendra à considérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu; à recevoir les uns avec reconnoissance et les autres avec résignation pour son amour.

6. Le don de *Crainte de Dieu*, qui est comme la consommation des dons du S. Esprit, vous fera appréhender plus que toutes choses de déplaire à Dieu, de l'offenser et de le perdre, il vous fe-

ra craindre de vous perdre vous-même en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inspirera la constance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte grâce, selon la parole de S. Paul. *c'est dans la crainte du Seigneur qu'on achève sa sanctification.*

II. Voilà les dons précieux que le Saint-Esprit répand dans notre âme dans la Confirmation. Ocombien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement! et combien sont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal! et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie? Il vous est donc important de profiter des avis suivans.

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grâce; préparez-vous quelque tems auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante prépara-

tion ; faut-il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vuides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde?

2. Chaque année à la Pentecôte, consacrez vous de nouveau au S. Esprit, pour ne rien faire qui le *contriste* en vous, et pour agir en tout selon ses saintes inclinations Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses dons. Helas! que deviendriez vous si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même?

3. Ayez une singulière dévotion au S. Esprit; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grâce que vous y avez reçue, gémissez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur, de produire dans votre cœur cette grâce

sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue et veillez sur vous pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe, et de la manière de l'entendre.

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu; et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois; on ose même à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la maison de Dieu? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels; qui n'y viennent que pour parler; pour se faire voir et dissiper les autres? De telles profanations, dit S. Jean Chrisostôme, méritent que la foudre écrase ces impies qui osent insulter à Dieu même, jusque dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspire la sainteté et la vénération. L'eau

bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglise, vous devez tâcher de purifier votre âme, et prier le Seigneur de la laver de ses souillures. Les Confessionnaux vous avertissent que le lieu saint est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font souvenir des défunts qui vous ont précédés et qui vous demandent dans ce saint lieu le secours de vos prières. Les tableaux des Saints vous font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir servi et loué sur la Terre. Le sacré Tabernacle vous fait souvenir que J. C. y est comme dans son Trône, qu'il est votre Dieu et votre Juge.

Comment osez-vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu! on ne connoît qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire

contraire, que ceux qui y sont sans respect, sont des impies; qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'est sur-tout pendant la sainte Messe, qu'on doit être pénétré de respect, dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion, le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J. C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe, comme vous eûssiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la mort de J. C. vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel: ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son sang pour quatre fins. 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père; et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice *d'Holocauste*. 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice, pour demander pardon à son Père pour nous : et c'est pour cela que la Messe est apellée un Sacrifice *Propitiatoire*. 3. J. C. offre ce sacrifice adorable, pour demander à son Père les grâces qui nous sont nécessaires, c'est pourquoi il est appellé un sacrifice *Impétratoire*. 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Père pour nous de ses faveurs et de ses grâces; c'est pour cela que la Messe est appellée un Sacrifice *Eucharistique*; c'est-à-dire, un Sacrifice d'actions de grâces. Proposez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre.

1°. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion de la vue de vos

péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre, qui fait publiquement un aveu de ses fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre: J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parceque j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi pour adorer la suprême Majesté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre *Sursùm corda*, élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Trône de Dieu pour adorer par J. C. ses grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse.

3°. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par l'amour le plus ardent, demandez-lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les grâces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance, et pour vous, et pour

les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur.

4°. A la communion du Prêtre, faites la Communion ſpirituelle, en déſirant de vous unir à J. C. Employez enſuite le reſte de la Meſſe à remercier le Seigneur de ſes bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même tems à J. C. ſa bénédiction, avec la grâce de lui être fidèle pendant la journée.

O que de grâces ne recevriez-vous pas, ſi vous vous appliquiez à entendre la ſainte Meſſe dans ces diſpoſitions! Malheur à ceux qui aſſiſtent ſans reſpect à un ſi ſaint et redoutable Myſtère, et qui profanent la Maiſon de Dieu par leurs diſſipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Aſie, entrant fièrement dans le Temple de Jéruſalem avec une troupe de Soldats, ils tombèrent ſubitement par terre ſaiſis de frayeur; et qu'Héliodore fut dans le même tems battu de

verges si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias par ses prières n'eût intercédé pour lui. O si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ses Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, et qui y scandalisent les Fidèles! *Dieu lui-même* dit Saint Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. S. Ambroise Evêque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zèle, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit: *Où allez-vous?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt,* repliqua le S. Pasteur, *que vous allez à la danse, ou au spectacle. Retirez vous: allez pleurer vos péchés*

en ſecret, et ne venez pas inſulter publiquement à Dieu juſques dans ſa maiſon par votre faſte et par votre vanité.

On ne devroit entrer à l'Egliſe qu'en tremblant, pour pleurer ſes fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans ſon Temple qu'avec crainte: *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu ſaint avec impudence pendant les divins Myſtères. O mon Dieu! quelle horreur!

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C. et de la Viſite du Très-Saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion, c'eſt J. C.; parce que c'eſt par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages; et parce qu'il eſt Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, eſt une dévotion ſainte et néceſſaire: mais la dévotion à J. C. eſt autant élevée au-deſſus des toutes les autres dévotions, que Dieu eſt élevé au deſſus de toute

pure créature, parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Ste. Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C. qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques grâces du Ciel; combien plus doit-on avoir d'empressement pour aller visiter J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces? Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime, soit négligé ! les Palais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C. sont déserts et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage; et on laisse seul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges

une foule d'humbles Supplians, ſolliciter des affaires temporelles; et preſque perſonne ne vient auprès de J. C. le Juge Souverain, pour le ſupplier, et ſolliciter l'affaire du ſalut.

Que remporte-t-on de ſes aſſiduités auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre? On n'en remporte ſouvent que des rebuts; mais J. C. ne rebute perſonne; ſa Maiſon et ſon cœur ſont ouverts à tous; il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes chargés, et je vous ſoulagerai*. O mon fils! que de grâces, que de conſolations et que de force ne recevriez-vous pas, ſi vous alliez ſouvent viſiter ce divin ſauveur, dans ſon Sacrement d'amour! Jamais vous ne ſortiriez de ſa préſence, ſans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos reſpects, ſi vous le pouvez: allez-y du moins les dimanches et les fêtes. Pourriez-vous paſſer plus utilement ces ſaints jours, que d'en paſſer une partie aux

pieds de votre Sauveur? N'est-il pas juste d'aller, au moins le dimanche, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grâce de passer plus saintement la semaine suivante? Vous allez voir vos amis, pour vous renouveller dans leur amitié, seroit-ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveller à J. C. votre amour et votre attachement pour lui?

Allez sur-tout lui rendre vos hommages et le visiter les jours que vous savez qu'il est grièvement offensé; dans les tems où il y a quelques scandales, quelques assemblées de débauches, de danses et de libertinage. Seroit-il possible que, tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J. C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidelles qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui? Puisque vous savez qu'il est offensé, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adressoit à ses plus fidèles disciples: *Eh quoi! voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres?* Le

Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvoit jamais dans les divertissemens puérils de la jeunesse, et qui alloit au Temple adorer son Dieu, pendant que les autres alloien dans les assemblées des impies.

II. Le démon fera ses effotts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les autres; que vous perdez le tems dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur.

Ne vous rebutez pas, quoique vous sentiez des sécheresses et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Persévérez avec courage; ces visites saintes qui vous paroissent si insipides et si longues deviendront dans la suite douces et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures passées aux pieds de J. C. ne vous sembleront que des momens, et qu'elles seront pour vous une source de bénédictions et de grâces. Si vous n'avez pas le tems de faire de longues visites au S. Sacrement,

faites les courtes, mais affectueuses et ferventes.

Allez sur-tout à J. C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumières, de la force et de la consolation.

Les visites que vous faites à J. C. doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'est pas tems d'être à l'Eglise, quand il faut être au travail, ou à son ménage, ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de Charité.

CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

I. JE ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J. C.

Eh ! vous avez tant de choſes à lui dire! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer ? Vous n'avez ni humilité, ni patience, ni charité. Vous avez des paſſions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des ſupérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J. C. c'eſt-à-dire, que dans les viſites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous; expoſez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre âme, et vos péchés ; dites-lui avec confiance et avec ſimplicité : *Ah, Seigneur ! ſi vous voulez, vous pouvez me guérir.* Repréſentez-lui vos habitudes vicieuſes, vos tentations et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaiſirs qui damnent tant d'âmes. *O Jéſus ! vous voyez ma foibleſſe, mes attaches, et la corruption de mon cœur ; ſoutenez-moi dans votre crainte ; ſans votre ſecours, je ſuis perdu.* Faites-lui le ſacrifice de vos chagrins et

de vos disgrâces, de vos peines et de vos maladies : *Vous êtes, ô mon Sauveur ! le Dieu de toute consolation : vous voulez que je souffre, je me soumets à vos ordres : votre adorable volonté soit faite, et non pas la mienne !*

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander souvent à J. C. les vertus convenable à votre âge, l'obéissance, l'humilité, la chasteté, la grâce de conserver l'innocence de votre cœur, la grâce de ne jamais offenser Dieu mortellement, et sur tout la grâce de connoître votre vocation. Ce dernier avis est très important.

2. Dans les visites qu'on fait au S. Sacrement, il faut prier aussi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à *J. C. Ne permettez-pas ô Jésus ! que ces enfans que vous m'avez donnés, soient vos ennemis. Faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent : qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité.*

Si vous avez des ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité,

ou parlé mal de vous, regardez les dans le cœur de Jéſus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour ſon amour, et le ſuppliez de vous pardonner de même.

Dans ces heureux momens, que vous paſſerez aux pieds de J. C. adreſſez-lui vos prières pour la Sainte Egliſe Romaine, pour N. S. Père le Pape, pour les Prélats, pour tous ceux qui travaillent au ſalut des âmes, pour votre Paſteur, pour votre Père et votre Mère. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Princes Chrétiens, pour vos maîtres et pour vos domeſtiques. Priez ſur-tout pour la converſion de tant de Pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime; n'oubliez pas les défunts.

Au reſte, quand on aime J. C. on trouve aſſez de ſujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la séchereſſe, ſi votre eſprit ne vous fournit rien pour dire à N. S. ne vous rebutez pas, tenez vous en ſa préſence avec humilité. Quoique vous ne lui diſiez rien, il voit le fond de votre

cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C. écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités : mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. LORSQUE les Juifs se révoltèrent contre les ordres du prophète Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement: *Prophète*, lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont rejetté?* C'est donc outrager Dieu, que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit: *Celui qui vous méprise me méprise.*

Et pourquoi? parceque, dit S. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence; le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos âmes, il est le Souverain Sanctificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les âmes par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons,

d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au-dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes* disoit S. Paul, *les Ambassadeurs de* J. C. *et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honoré de tant de privilèges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde*, dit l'Ecriture: *mais humiliez votre âme devant un Prêtre.* Eccl. 4.

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux ? Ils sont méprisés et haïs, et souvent, c'est parce-qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections ; on empoisonne même quelquefois jusqu'à leurs intentions les plus droites. " Chrétiens ingrats ! *s'écrie S. Jean*

" *Chrisostôme*, est-ce-là la reconnois-
" sance des services qu'ils vous rendent?
" N'est-ce pas par les mains des Prêtres
" que vous recevez la rémission de vos
" péchés, la réconciliation avec Dieu?
" Ne sont-ce pas les Prêtres qui offrent
" pour vous le Sacrifice, qui vous don-
" nent le Corps et le Sang de J. C. qui
" vous instruisent, qui rompent à vos
" enfans le pain de la divine parole; qui
" vous annoncent le Royame de Dieu,
" qui prient pour vous, et qui vous ou-
" vrent le Ciel?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres personnes consacrées à Dieu ne vécussent pas saintement, et menassent une vie mondaine, malheur à eux; ils seront sévèrement jugés et sévèrement punis de Dieu; mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser; vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple.

Il connoissoit les mauvais desseins de Judas; cependant il l'honora toujours; et dans le tems même que ce perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa,

l'appella du nom d'*Ami*, et tout cela, dit S. Ambroise, pour marquer le respect que J. C. avoit pour le sacré caractère de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres*, dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'œil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'héréfie et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueil-

leux et des gens vicieux qui mépriſent les Miniſtres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce ſur ceux qui ſe moquent de ſes Miniſtres, et qui mépriſent les Prêtres et les Paſteurs, c'eſt de les abandonner à leur aveuglement et à leur ſens réprouvé ; et de permettre par un redoutable effet de ſa juſtice, qu'ils meurent ſans Sacremens et ſans ſecours. Il eſt juſte qu'ils ſoient délaiſſés à la mort, de ceux qu'ils ont mépriſés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand reſpect pour les perſonnes conſacrées à Dieu, et ſur-tout pour vos paſteurs. Vous en avez beſoin pendant votre vie ; vous en aurez beſoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conſeillent ; croyez ce qu'ils vous enſeignent. Si, par malheur, un Paſteur étoit ſuſpect dans ſa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Egliſe Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous par les exemples suivans du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frère, en disant: *Qu'avons nous besoin que Moyse nous prêche ? N'en savons-nous pas autant que lui ? Ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eût prié pour elle. Dieu, en considération de Moyse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Oſias fut ſi puiſſant, qu'il avoit une armée de plus de trois cent ſoixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de ſa proſpérité, il voulut encore s'élever juſqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens ſur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous eſt pas permis d'entreprendre ainſi ſur l'office et ſur le droit des Prêtres qui ſont conſacrés à ce miniſtère.* Le Roi voulut lui réſiſter, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuſe qui lui dura juſqu'à la fin de ſa vie. Si Dieu traite ainſi un puiſſant Roi qui réſiſte aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les mépriſent.

AUTRE EXEMPLE.

Nous liſons dans l'Hiſtoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puiſſans Rois qui aient jamais été, allant contre Jéruſalem avec ſon armée pour en maſſacrer les Prêtres, et détruire cette ville, le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant lui, revêtu de

tous les ornemens da sa Dignité. Aussitôt qu'Alexandre le vit, qu'il sut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un si profond respect, qu'il mit pied à terre; se prosterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même se faisoit adorer comme un Dieu, s'abaissât si profondément devant un homme qu'il avoit résolu de faire mourir. Parménion son Favori lui en ayant demandé la cause: *Ah!* s'écria Alexandre, *ce n'est pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre; je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut?

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre

perſonne ſacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même la couvrir de ſon manteau Impérial pour la cacher. Il avoit une grande raiſon de penſer ainſi, parce que les libertins ſe ſervent des fautes des Prêtres pour s'autoriſer dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a; et ces libertins s'en ſervent pour décrier la Religion et l'Egliſe de J. C. qui en eſt innocente. C'eſt en décriant les perſonnes ſacrées et les Paſteurs, que l'Héréſie fait tant de progrès: *Dès qu'on s'en prend au Paſteur*, dit l'Evangile, *les brebis du troupeau ſeront bientôt diſperſées.*

L'Empereur Théodoſe avoit rendu de grands ſervices à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui ſcandaliſoit ſes peuples, S. Ambroiſe ſon Paſteur et ſon Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refuſa l'entrée de l'Egliſe. L'Empereur pour ſon excuſe, allégua que David avoit commis un ſemblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon: il eſt vrai, lui dit le Saint Paſteur, *mais puiſque vous l'avez*

imité dans ſa faute, imitez-le auſſi dans ſa pénitence. Théodoſe, tout grand Prince qu'il étoit, ſe ſoumit à cette ſévère correction de ſon Paſteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de ſimples particuliers qui ſe choquent lorſqu'un Paſteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des déſordres de leurs familles, et qui oſent leur réſiſter en face? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement; écoutez la voix d'un Paſteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait ſon devoir; ne regardez ni ſes défauts, ni ſa naiſſance, ni la perſonne; mais regardez ſon caractère, la dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertiſſemens.

LA récréation eſt néceſſaire à ceux qui s'appliquent à un travail aſſidu, ou à une étude ſérieuſe; la récréation priſe dans un jeu honnête et dans un divertiſſement modéré, eſt plus convena-

ble aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertissement ne sont donc pas contraires à la vertu; mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions suivantes, qui regardent le tems, la manière, la substance, et la fin du jeu.

I. Quant au *Tems*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de tems à se divertir, ce n'est plus une récréation, mais une occupation. Or il est indigne de l'honnête homme et du Chrétien, de se faire une occupation du divertissement et du jeu. Ce ne seroit plus relâcher son esprit, mais se dissiper; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la santé. N'employez jamais à vous divertir, le tems que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état; ni le tems que vous devez au soin de votre famille, aux Offices de la Paroisse et au service de Dieu: ce ne seroit plus un divertissement, mais un désordre.

N'est-ce pas en effet un grand désordre et un scandale, de voir les jeunes

gens ſe divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres ſont aſſemblés pour adorer Dieu, dans les Conférences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics ? De les voir, avec un eſprit diſſipé entrer dans le ſaint lieu, au milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles ? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces ſaintes aſſemblées, en ſortant étourdiment du jeu, l'eſprit rempli de dez, de boules et de cartes ?

II. Quant à la *Manière* de jouer et de ſe divertir, il faut éviter deux choſes : l'attache et le péché. 1. Il faut ſe divertir et jouer ſans attache. Les jeunes gens ſe paſſionnent aiſément pour le jeu, et cette paſſion eſt d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le tems, les occupe, les fait penſer continuellement aux moyens de ſe divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et ſéri-

euſe. Les applique-t-on au travail, ils ont l'eſprit au jeu.

1. Jouez donc ſans attache, mais auſſi ſans péché. Ne vous livrez jamais en jouant, ni aux juremens, ni aux conteſtations, ni aux emportemens de colère; c'eſt la marque d'un eſprit mal élevé. Evitez la fourberie et le menſonge, et ne trompez perſonne au jeu. Banniſſez de vos récréations et de vos divertiſſemens les paroles libres et à double ſens, les airs paſſionnés et les chanſons obcènes, dont tout Chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *Subſtance* des divertiſſemens et des jeux, il faut faire attention à deux choſes. 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux de haſard. Regardez comme des divertiſſemens pernicieux et défendus, certains jeux de main, avec des perſonnes de ſexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui ſe gliſſent dans ces ſortes de jeux avec le ſexe, ne ſont ni chaſtes, ni innocens, et ſont ſouvent très criminels.

Une fille qui a de la modeſtie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne liſons point dans l'Hiſtoire des ſiècles, que de ſaintes femmes et des filles chaſtes ſe ſoient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il eſt plus louable de jouer et de ſe divertir dans ſa famille que dans les aſſemblées, parceque les aſſemblées de jeux ſont ordinairement dangereuſes. Une perſonne qui a de l'honneur, ne ſe trouve point à jouer dans une aſſemblée où l'on admet toutes ſortes de joueurs. Les aſſemblées nocturnes où l'on joue en maſque, ſont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confuſion ceux qui s'y trouvent, s'il leur reſtoit encore quelque ſentiment de Chriſtianiſme. Un Chrétien doit ſe divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et *à la fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'eſprit et ſoutenir ſa

ſanté, afin d'être plus en état de travail-
ler, de remplir les devoirs de ſa condi-
tion, et de ſervir Dieu: toute autre fi
eſt blâmable. Jouer préciſément et uni
quement pour le plaiſir de ſe diverti
c'eſt ſenſualité. Jouer par intérêt
pour gagner, c'eſt avarice et cupidit
Jouer pour ſe faire eſtimer, pour paſſe
pour habile Joueur, c'eſt une ſotte va
nité. Jouer pour faire la débauch
c'eſt intempérance et ſcandale. Joue
parcequ'on n'a rien à faire, et ſeulemen
pour paſſer le tems, c'eſt oiſiveté
fainéantiſe. Qu'un homme eſt à plain
dre, quand il n'a point d'autre occupa
tion que le divertiſſement et le jeu
Malheur à vous, dit J. C., *qui ri
qui avez vos plaiſirs et votre conſolati
ſur la terre.*

Si vous jouez de l'argent, que ce ſo
en petite quantité, et ſeulement pou
égayer le jeu; et jamais au préjudi
de ce que vous devez aux Pauvres, et
votre famille. Et quand même vous n
feriez tort à perſonne, et que vous feri
riche, vous ne devez pas expoſer au je
des ſommes conſidérables.

O que tous ces avis ſont importans ! ombien de gens ſont tombés dans le lus grand malheur pour les avoir négli- és ! prenez donc garde, jeunes gens, e ne jamais vous livrer au jeu avec at- che. Cette paſſion vous feroit perdre ous ſentimens de Dieu, et vous entraîne- oit dans de grands déſordres, Les que- elles, les chagrins, les imprécations, les laſphêmes, les larcins, les profanations es ſaints jours, et les duels mêmes, ſont s funeſtes ſuites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va juſqu'à l'a- euglement le plus profond. Un hom- e, par ſes divertiſſemens et ſes jeux, éſolera ſa famille, ruinera ſa femme et s enfans; et loin d'en être touché, il en fait un plaiſir. O Dieu ! ſe faire un ivertiſſement et un plaiſir de perdre n âme, ſon honneur, ſon tems et ſes iens; eſt-ce paſſion et aveuglement ? ion, c'eſt quelque choſe de pis ; une reur, une faſcination, une eſpèce d'en- rcellement, qui poſſèdent par leur ma- ce l'eſprit des joueurs, et qui leur font garder comme un divertiſſement inno- nt, une occupation et un excès, que

tout homme raiſonnable regarde comme un crime.

Saint Auguſtin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blaſphêmes horribles, fut ſubitement emporté par le démon à la vue de ſes compagnons.

CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMitez les Saints, qui prenoient tous jours leur nouriture dans la crainte du Seigneur. Souvenez vous que Dieu eſt préſent à vos repas; et qu'il vous obſerve. Pour prendre ſes repas ſaintement il faut trois choſes: bénir la nouriture qu'on doit prendre; manger et boire avec tempérance, remercier Dieu.

I. Il faut dire la bénédiction de la table. 1. Pour imiter le Sauveur qui en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de grâces. 2. Pour rendre la nouriture plus profitable. C'eſt en vain que vous mangez pour ſoutenir votre ſanté, ſi Dieu ne donne ſa bénédiction à votre nouriture. Il y a des perſonnes qui mangent peu, et ſe porten

ien; d'autres mangent beaucoup, et
portent mal. Dieu bénit les alimens
es uns, et ne bénit pas de même les a-
mens des autres.

II. On doit prendre ſes repas avec
empérance, et obſerver les règles ſui-
antes. 1. Autant qu'on le peut, régler
heure de ſes repas; et ne manger pas
toute heure, ſelon les caprices et la
ntaiſie de ſon appétit. Les filles ſur-
out ne doivent point s'accoutumer à
echercher à manger des friandiſes, ni
anger à la dérobée et en cachette.
ne fille ſujette à ſa bouche, ſera bien-
ôt ſujette à d'autres vices. La gour-
andiſe et la vanité ſont deux écueils
u ſexe.

2. Il ne faut pas rechercher la déli-
ateſſe, mais ſe contenter de ce qu'on
ous préſente. S'il n'eſt pas de notre
oût, ſouvenons-nous du fiel que J. C.
oûta ſur la Croix; et faiſons à ce Dieu
énitent, le ſacrifice de notre ſenſualité.

3. Il ne faut pas trop manger; ce qui
e ſuffit pas à la gourmandiſe, peut ſuf-
re à la néceſſité. L'excès dans la nou-
ture, affoiblit les forces du corps et

celles de l'eſprit; ce qui a fait dire à un ancien; *que la gourmandiſe en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, eſt la marque d'une perſonne qui a peu d'éducation et qui eſt immortifiée. Il faut ſuſpendre l'activité de ſon appétit, ſoit pour ſa propre ſanté, ſoit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas, on doit s'occuper à de ſaintes penſées, et ne pas oublier l'âme en nouriſſant le corps. Il faut de tems et tems élever ſon cœur à Dieu et ſe priver de quelque choſe par mortification. Si vous avez de quoi vous raſſaſier, penſez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus ſages que vous qui n'ont pas le néceſſaire.

2. Faites part à quelque pauvre voiſin, ou à quelque malade, du ſuperflu de votre table; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faiſoit tous les jours ôter quelques mets de ſa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et ſi vous n'avez pas de quoi vous raſſaſier, il faut conſidérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne; ou plutôt que vous ne méritez rien; et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtiments.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du fils de Dieu, qui paſſa quarante jours et quarante nuits dans le déſert ſans aucune nouriture; et qui ſouffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de ſerviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C., qui ont d'une ſanté plus délicate que vous, paſſent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de ſaints et de tant d'hommes illuſtres, riches et puiſſans qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et paſſé leurs jours dans l'abſtinence et l'auſte'rite'. Souvenez-vous que votre corps eſt un ennemi qu'il ne faut point traiter; et que ſi vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, ſi vous êtes pauvres, faites au moins de néceſſité' vertu; rendez votre abſtinen-

ce me'ritoire en la rendant volontaire et ſouffrez votre indigence, dans un e[s]prit de pe'nitence. Telles ſont les pen[i]ſe'es dont on peut s'occuper dans ſes re[pas].

IV. Lorſque vous mangez en com[pa]gnie ou en feſtin chez autrui, obſer[vez] ces trois avis que le S. Eſprit vou[s] donne dans le 31 Chapitre de l'Eccle[ſi]aſtique. 1. *Ne témoignez pas de l'em[pre]ſſement et de la joie, en voyant la bon[ne] chère.* 2. *Mangez et buvez avec mod[é]ration, ſans précipitation et ſans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Ceſſ[ez] à bonne heure, et retirez-vous des pr[e]miers, pour faire connoître que vous av[ez] de l'éducation et de l'honneur.* Evitez [la] me'diſance dans ces compagnies. S'il a quelque me'diſant ou mauvais pla[i]ſant, faites le taire, ſi vous en avez l'au[to]rite', au moins ne l'e'coutez pas, ou re[ti]rez-vous, ſi la bienſe'ance le permet.

Si vous donnez à manger à autr[ui] chez vous, à vos parens, ou à vos am[is] ſuivez ces règles. 1. Ne le faites p[as] ſouvent parce que ce ſeroit une de'ba[u]che, plutôt qu'une ſainte ſocie'te'.

nt volontaire
e, dans un e
s ſont les per
er dans ſes re
ngez en com
autrui, obſer
S. Eſprit vo
re de l'Eccle
z *pas de l'e*
voyant la bon
vez avec mo
et ſans avidi
ieux. 3. *Ceſſ*
z-vous des pr
re que vous av
eur. Evitez
pagnies. S'il
mauvais pl
ous en avez l'a
outez pas, ou
nce le permet
anger à autr
ou à vos am
Ne le faites p
roit une de'ba
te ſocie'te'.

y faites pas trop de dépenſes, parce ue ce ſeroit orgueil ou vanité. 3. Ne rcez perſonne à boire ou à manger ; arce que ce ſeroit indiſcrétion, intem- érance et péché. 4. N'y employez mais les tems des Offices, et ne reſtez s long-tems à la table, parce que ce roit un ſcandale. 5. Enfin n'invitez s à votre table des débauchés, parce e vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop us le répéter), ne vous adonnez pas vin. Ecoutez ces paroles du S. Eſ- it : *Le vin pris ſans modération, abrège vie du corps, ne cauſe que de l'amertume ns l'âme, irrite le cœur ; il eſt la ruine l'homme, et fait apoſtaſier les ſages.* eſt-à-dire que quand on prend habi- ellement du vin ſans modération, on rd ſon honneur et ſes biens, on perd la âce, on perd le Ciel, on perd ſon âme, perd ſon Dieu. Il faut être bien a- ugle et bien endurci, ſi on n'eſt pas uché de ces vérités.

Jeunes-gens, il vous eſt facile de ne prendre l'habitude de l'ivrognerie ;

mais si vous contractez cette habitud
honteuse, elle deviendra par votre ma
lice, un mal presque sans remède. O
peut dire qu'un ivrogne a déjà un pie
dans l'Enfer. Il peut se convertir, mai
par sa malice, il ne le voudra pas. J. C
n'a point de plus grands ennemis que le
ivrognes; parce qu'un ivrogne est capa
ble des plus grands crimes, et a ordi
nairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien d
plus dangereux, que de s'accoûtumer
de petits excès de vin; insensiblemen
on en prend l'habitude, et souvent il a
rive qu'on est ivrogne et scandaleux, sa
savoir qu'on est tel. Remarquez qu
y a beaucoup de différence entre l'ivre
et l'ivrognerie: on peut être ivre p
accident, sans être ivrogne. Le sai
homme Loth tomba une fois par surpri
dans l'ivresse, sans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-tems
beaucoup; si vous êtes fort et puissa
à table; si vous dépensez votre néc
saire à la table et au vin; si vous y e
ployez souvent le tems qui doit ê
destiné au travail; si vous fréquent

habituellement les tavernes et les caba-
rets du lieu de votre domicile; ſi vous
ouvez fréquemment avec ceux qui
'ont rien à faire que de boire et de
manger ; vous êtes dans la claſſe des
vrognes; et vous êtes dans un état bien
angereux.

Ne regardez pas la frequentation des
avernes de votre lieu ou de votre voiſi-
age, comme une choſe indifférente.
Quand vous fréquentez habituellement
e cabarêt du lieu de votre réſidence,
ous faites un péché qui renferme pluſi-
urs circonſtances aggravantes: vous
éſobeiſſez à vos parens qui vous le
éfendent, et qui en gémiſſent: vous
éſobéiſſez à vos Paſteurs et à l'Egliſe
ui vous le défendent; vous déſo-
éiſſez à Dieu qui vous le défend,
arceque Dieu vous défend l'occaſi-
n prochaine du péché et la déſo-
éiſſance à vos Supérieurs. Combien
péchés à la fois, ſans compter le
andale que vous donnez à votre famille
au public; ſans compter l'injuſtice
e vous faites d'employer à boire ce

que vous devez aux pauvres, à vos créan
ciers, à l'entretien de votre famille,
l'entretien de vos pères et mères, &c

VI. Les perſonnes du ſexe doiven
craindre de s'accoutumer au vin.
leur eſt plus pernicieux qu'elles ne pen
ſent, parceque, dit S. Thomas, il irrit
leurs paſſions. Une fille ou une veuv
qui s'adonne au vin, perd ſa réputation
ſa fortune et ſon âme. Une femme ſu
jette à ce vice, ſe perd elle-même, déſ
honore ſa famille, rend ſon époux ma
heureux et le ruine.

Les perſonnes du ſexe adonnées à l'in
tempérance, ſont dans un état bien dé
plorable, puiſqu'elles ont la malice
déguiſer ce vice dans leurs confeſſion
de vivre dans le ſacrilège, et de reſt
ainſi dans un danger prochain de dam
nation. Leur aveuglement eſt ſi pr
fond qu'elles ne voient point et ne veu
lent point voir le malheureux état
leur conſcience. Leur malheur eſt bi
grand; mais il n'eſt pas ſans remèd
Pour ſortir de cet état, il faut abſol
ment qu'elles déclarent à un Confeſſe
toutes leurs foibleſſes, et toutes les fui

dans lesquelles le vin les a entraînées. Le Confesseur aura pitié d'elles; mais il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses vis. Une des plus dangereuses et des plus ordinaires tentations du démon c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir ? Profitez de la nourriture pour servir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenser.

EXEMPLE.

L'Exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort entre un riche qui est nourri dans la mollesse et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche

faisoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de sa maison un pauvre voisin, homme de bien, nommé *Lazare*, pauvre et si abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les restes de ce riche, mais seulement les miettes qui tomboient de sa table. Foible secours qui lui fut refusé! Sa misère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune assistance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ces délices, et fut dans le moment enseveli dans l'Enfer. Lazare mourut aussi, et fut porté au Ciel dans le sein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel, dans le sein d'Abraham. *Ah*, s'écria-t-il, *Père Abraham, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque soulagement; dites-lui de tremper seulement son doigt dans l'eau, et d'en laisser tomber une goutte sur ma langue; car je brûle éternellement dans ces flammes.* Abraham lui répondit: " Souviens-toi " que pendant ta vie tu as vécu dans les " plaisirs, et dans la bonne chère; et que

Lazare au contraire a vécu dans les maux, dans la patience et le jeûne : il eſt donc juſte que Lazare ſoit maintenant dans les plaiſirs et les conſolations, et que tu ſois à préſent dans les tourmens." Voilà la fin des ſenſuels, et des gens de table et de plaiſirs.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut voir rien de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir juſqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Auguſtin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le Cabarêt, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer ſa mère qui étoit enceinte, la ſollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts ſi violens pour ſe défendre, qu'elle fit une fauſſe couche, et mis bas ſon fruit. Ce malheureux yrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ſes ſœurs, qui aima mieux e laiſſer poignarder par cet indigne ère, que de conſentir à un tel crime.

Le père étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ſes mains dans le ſang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ſes ſœurs, qui voulut prendre la défenſe de ſon père. O Ciel ! que d'horreur et de crimes !

S. Auguſtin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour-là, ayant appris cette triſte nouvelle, aſſembla une troiſième fois le peuple, et monta en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le déteſtable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet pouſſa des ſoupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorſqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne eſt capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes auſſi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin eſt dangereux, puiſqu'il peut porter un Chrétien à des crimes ſi exécrables.

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple ſuivant ſervira tout à la ois d'inſtruction aux jeunes filles qui nt de l'attrait pour le vin, et de mo- dèle aux femmes qui ſont des ivrognes.

Sainte Monique, mère de S. Auguſtin, faillit à ſe perdre par le vin dès ſa plus endre jeuneſſe. A l'âge d'environ 12 ns, elle eut la curioſité d'en goûter ar ſenſualité ; ſouvent même elle épioit es momens pour en prendre en ſecret. La ſervante y prit garde, et lui ayant re- roché cette honteuſe gourmandiſe, la etite Monique en eut tant de confu- ion, qu'elle en pleura long-tems. Elle 'en confeſſa, (ce qu'elle n'avoit pas en- ore oſé faire,) et jamais elle ne retom- a en pareille faute ; elle vécut enſuite ans une vertu exemplaire, et devint ne grande ſainte.

Elle épouſa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut uſſi débauché que ſon père. Elle ſouf- rit avec douceur et avec patience les duretés de ſon mari, et apprenoit à ſes mies, qui avoient des maris débauchés, à ſouffrir et à prier pour eux. Elle

pleura long-tems les péchés de ſon époux et de ſon fils ; et après dix-ſept années de larmes, de pénitence et de prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples: 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être ſujets à leur bouche, autrement ils riſquent à ſe perdre.

2. Qu'un ivrogne eſt un pécheur bien malheureux, parcequ'il eſt aveugle et ne ſe connoît pas, et parcequ'il eſt volontairement incorrigible, en mépriſant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'eſt pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne; mais par le ſilence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous obſerve, et que vous devez les prendre avec reſpect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

LE Saint-Esprit nous avertit *que celui qui pèche aime les ténèbres, et fuit la lumière*, parceque les ténèbres sont plus favorables aux desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différens sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public ; la licence, les discours libres, et souvent l'impudence y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement ; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires ; de sorte qu'un jeune homme, ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeûnes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces

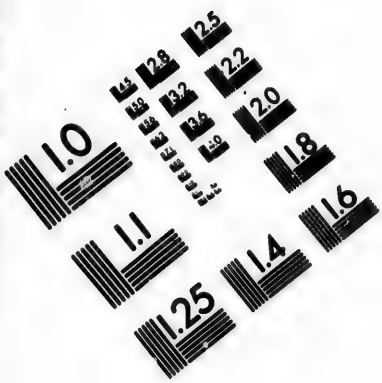
assemblées des deux sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous serez en assurance; mais si vous sortez pour aller à quelques rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse quelle paroisse, si elle fréquente ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans piété et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et mères ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à

leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils apperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondent à Dieu.

II. Il faut dire à-peu-près même chose des promenades avec des personnes de different sexe, et seul à seule. Saint Jérome, à qui Dieu avoit donné tant de lumières défendoit aux mères de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille Chrétienne de se promener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des paroles de tendresse, qui



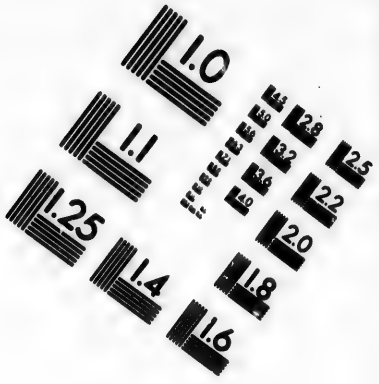
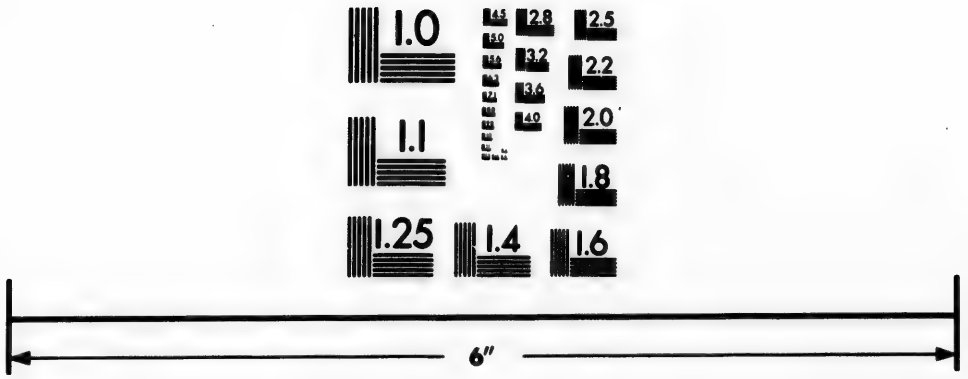
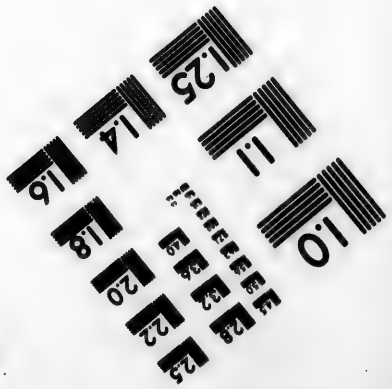


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ne tendent qu'à ébranler et à ſouiller le cœur? Qu'eût-il penſé de ces indignes mères, qui voyent de tels abus dans leurs enfans, qui les ſouffrent et qui les approuvent? Peuvent-elles ignorer que toutes les penſées, les regards et les déſirs qui ſouillent l'eſprit et le cœur des jeunes gens dans ces occaſions, retombent ſur la conſcience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent? Pour ce qui eſt des Confeſſeurs et des Paſteurs qui ne diſent rien ſur de ſemblables déſordres, comment ſe juſtifieront-ils devant Dieu?

Dire que c'eſt la coutume dans les Villes de donner le bras et de ſe promener ainſi avec différent ſexe, c'eſt alléguer l'uſage du monde, dont les maximes et les coutumes ne ſont pas conformes à l'Eſprit de J. C. S. Paul de ſa part ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du ſiècle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaiſe penſée, ni mauvaiſe intention dans ces ſortes de promenades, c'eſt une excuſe dont ſe ſervent ordinairement ceux-là mêmes qui ont le cœur le plus gâté, et qui ſou-

vent ne ſont remplis que d'idées impures, ſans y faire réflexion et ſans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni penſées ni tentations, vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe dans l'eſprit et dans le cœur de la perſonne qui eſt avec vous, dont les penſées, ſi vous en êtes l'occaſion par votre faute, peuvent ſouiller votre âme. Je veux ſuppoſer même que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation; ne vous expoſez-vous pas à en avoir, et n'eſt-ce pas un péché, que de s'expoſer par ſa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occaſion du péché? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a ſoin de ſon âme, ne ſe trouvent dans ces ſortes d'occaſions, qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'eſt que ces ſortes de divertiſſemens ſont condamnés par l'Egliſe, par les livres ſaints, par les maximes des Saints Pères, et par la Doctrine de J. C.

qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choses de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne sont-ce pas-là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens, qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages Payens ont condamnés, comme indignes d'un esprit raisonnable ?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons seulement ; 1. que la danse entre personnes de différent sexe, est dangereuse par ses circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par les péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danſe, ou n'en connoiſſent pas le danger et le mal, ou ne ſavent pas leur religion. Dieu la défend, lorſqu'il nous dit par la bouche du Sage, *Eccl.* 9. *Ne fréquentez pas une danſeuſe, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ſes paroles et à ſa voix, crainte de périr par ſes attraits.*

3. Que S. Auguſtin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les ſaints jours de Fêtes, que d'aller à la danſe ;* et Cicéron, le plus ſavant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : *Que perſonne ne va à la danſe, qu'il ne ſoit fou ou ivre.*

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces choſes ſont ſelon l'uſage du monde. Je réponds. 1. Qu'il eſt vrai, et que c'eſt pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modeſtie, ni retenue, et que tant d'autres, ſous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur ſouillé devant Dieu ; parce qu'en vivant ſelon l'eſprit du monde, ils ne vivent pas ſelon l'eſprit de Dieu : 2. Que l'uſage et les coutumes du monde ne vous juſti-

fient pas ; plus vous les ſuivez, plus vous expoſez votre ſalut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre ſuivent le chemin de la perdition ; vous expoſez donc votre âme, ſi vous ſuivez l'exemple de la foule. C'eſt pour cette raiſon, que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit *que ſcandale, concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, ſi vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui*, dit le S. Eſprit, *qui aime le monde*, c'eſt-à-dire, tous les uſages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde? A Dieu qui veut vous ſauver ; ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertiſſemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertiſſemens honnêtes et innocens, et non pas des divertiſſemens dangereux. *Réjouiſſez-vous*, dit Saint Paul, *mais réjouiſſez-vous dans le Seigneur ; qu'on voye toujours en vous de la modeſtie, parce que le Sei-*

gneur eſt préſent. Imitez les perſonnes ſages, qui ſavent ſe divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaiſir dans un divertiſſement et dans une compagnie, où votre eſprit, votre cœur et votre âme ſont ſouvent ſouillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenſer Dieu?

Pour concluſion, que vos divertiſſemens ſoient courts; ſi le divertiſſement vous ſert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertiſſemens ſoient ſaints, ſans danger pour vous, et ſans ſcandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoît ſouvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les aſſemblées de différent ſexe, que lorſque le mal eſt devenu preſque incurable. Un père en fit une triſte expérience dans la perſonne de ſon fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de ſon père, parce qu'il étoit ſage et appliqué à ſon devoir. Il ne prenoit ſes récréations que dans ſa famille, ou avec des compagnons vertueux, du

consentement de son père et de sa mère. Son père lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin; où il y avoit un bal et une danse: *Mon cher père*, répondit Maurice, *je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien ! mon fils*, lui dit le père, *nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit des choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le Père s'en apperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son père, il ne laissoit pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata ; on en parla même d'une manière très-dangereuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien ! mon mari*, lui di

ſa femme, *vous voyez le fruit de vos complaiſances pour votre fils ; je me ſuis toujours oppoſée à ces ſortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'eſt votre affaire. J'ai tort*, répondit le père, *je devois ſuivre vos avis : c'eſt par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.* Il fit venir Maurice, et lui défendit de nouveau d'aller déſormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardieſſe, qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faiſoit aucun mal, qu'il avoit aſſez d'âge pour ſe conduire. Le père, qui ne s'attendoit pas à une réponſe ſi inſolente, châtia ſur le champ ſon fils. Correction inutile, parce que le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de ſon père, qu'il ſortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit ſa vie par une mort tragique, ayant été tué et écraſé ſous les pieds de ſon cheval.

Réfléchiſſez ſur cet exemple, jeunes gens : Maurice eſt ſage, tandis qu'il obéit à ſon père, et qu'il reſte à la mai-

ſon ; Maurice ſe dérègle et ſe perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuſes et les veillées. Profitez, vous-mêmes de cet exemple, pères et mères: plus vos enfans et vos domeſtiques ont d'attraits pour les compagnies, d'inclination pour ſortir, plus vous devez les retenir et veiller ſur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez ne les perde, et n'attire ſur eux et ſur vous les châtiments de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeuneſſe, au ſujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profeſſion des armes.

I. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, deſtinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre ſûreté, ſont véritablement dignes de nos reſpects, de notre eſtime et de notre reconnoiſſance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puiſqu'ils ſont toujours prêts d'expoſer leur vie pour le ſoutien de l'Etat et pour la défenſe de la Religion ? En les conſidérant ſous ce point de

vue, nous devons les regarder comme les personnes qui nous rendent les services les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne peut disconvenir, que dans la profession des armes, il est difficile de se sauver ; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux Militaires, que s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres crians, il y en a aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le

le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux soldats, dont la conduite est régulière et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner ici des avis salutaires aux personnes du sexe. Oh ! quelles sont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre déréglés ! Il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre et pour séduire une fille.

Celle qui veut conserver sa réputation et sa pudeur, ne doit point ajouter foi à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention singulière sur leurs filles. Aussitôt qu'une personne du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre artificieux et passionné, on peut dire qu'elle

ſt preſque perdue. Que doit-on penſer
e celles qui ont de fréquens et de libres
ntretiens avec eux : et que penſer des
ères aveugles qui le ſouffrent à leurs
lles ? Une femme, une Dame ſe croi-
oient coupables de permettre à leurs
rvantes des entrevues et des promena-
es avec un Soldat, tandis qu'elles per-
ettent peut-être à leur fille de s'entre-
nir, de ſe promener ou de jouer avec
homme de guerre.

III. Au reſte, ſi l'on doit reſpecter
s Gens de guerre, ils nous permettront
leur dire, qu'ils doivent auſſi eux-
êmes ſe rendre reſpectables. Quoi
plus mépriſable, de plus bas, que de
oir des Soldats et des Officiers qui ſe
quent de bravoure et de grandeur
âme, prendre des manières efféminées
dégrader la nobleſſe de leur profeſſion,
folâtrant avec le ſexe ? Eſt-ce donc
jouant, en s'amuſant avec une fille,
cajolant une femme, qu'on apprend
Art Militaire ? Des ſoldats énervés
r la molleſſe, par la débauche et la diſ-

ſolution, ne ſont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Gens de guerre doivent ſe ſouvenir que le Dieu des armées ne laiſſe pas le vice impuni : que les impudicités, les blaſphêmes, et les autres crimes qui ſe commettent dans la profeſſion des armes, attirent tôt-ou-tard de grands malheurs ſur les armées et ſur les royaumes; et qu'au contraire, Dieu bénit les entrepriſes et les armes de ceux qui vivent dans ſa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ce heureux tems, les Soldats chrétiens vivoient ſaintement.

La Guerre, dit-on, eſt une école de tous les vices : mais elle n'eſt l'école du vice et du libertinage, que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens ſe ſont ſanctifiés dans la profeſſion des ar

pes: tels ſont les Maurices, les Gé-
éons, les Victors, les Soldats de la Lé-
ion Thébaine, et une infinité d'autres
uerriers, qui ont porté la ſainteté et la
ertu juſqu'à ſceller leur Foi de leur
ng par le martyre. Il n'y a point de
lus mauvais Soldat, qui ſoit plus lâche,
lus haï et plus mépriſé, qu'un méchant
hrétien. Il n'y a point au contraire
e Soldat plus aimé de ſes Officiers,
lus reſpecté de ſes camarades, plus fi-
ele à ſon Prince, et meilleur Guerrier,
ne celui qui eſt vertueux et fidèle à
ieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne
aint ni les combats, ni les dangers, ni
mort.

CHAPITRE XLVI.

vis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui ſont contenues dans ce livre peuvent ffire à un Ecolier pour régler chrétien-ement ſa conduite. Nous ajouterons ans ce Chapitre quelques avis particu-

liers, pour lui apprendre à ſe ſanctifier dans ſes études.

I. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, ſont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et ſervir dans ſa jeuneſſe, regardant Dieu comme ſon premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ſes études. Si la carrière des ſciences paroît dans les commencemens épineuſe à un jeune homme, il ne doit pas ſe rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore ſouvent le ſecours de l'Eſprit Saint, avec une vive confiance, parce que Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans la crainte, et qui a ſoin de purifier ſes intentions, en lui conſacrant ſon étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever ſouvent ſon cœur vers lui, et à s'approcher fréquemment des Sacremens, ſoit pour conſerver l'innocence de ſon âme et ſe préſerver du péché, ſoit pour ſe mettre en état de répondre aux deſſeins que Dieu a ſur lui.

Pour témoigner ſon amour et ſon zèle
Jéſus-Chriſt, il entendra, s'il le peut,
us les jours la ſainte Meſſe; mais qu'il
garde bien d'être diſſipé dans le lieu
int, d'imiter les impies, comme cer-
ins jeunes étourdis, qui ſans reſpect
ur la Majeſté de Dieu, ſont à l'Egliſe
mme ſur une place publique. C'eſt
mauvais préſage pour l'avenir, lorſ-
'un Ecolier eſt dans ſa jeuneſſe ſans
votion et ſans piété. Qu'un jeune
mme eſt louable, allant en claſſe et en
ournant, de prendre quelques mo-
ens pour aller adorer Jéſus-Chriſt, et
demander ſes lumières, ou d'aller de-
nt une image de la ſainte Vierge pour
plorer ſon ſecours! Que de grâces
btiendra-t-il pas du Ciel, s'il conti-
e dans cette pratique! C'eſt aux pieds
Jéſus-Chriſt, que les plus ſaints Doc-
rs et les grands Maîtres des ſciences,
t puiſé leurs lumières et leur profon-
éducation.

II. Le ſecond devoir d'un écolier qu'-
deſtine aux ſciences, c'eſt une tendre
connoiſſance envers ſes parens; recon-

noissance qui doit les porter à répond
au zèle qu'ils ont pour son avancemen
Combien noire est l'ingratitude d'
Ecolier qui perd son tems, et négli
de seconder les pieux desseins d'un pè
et d'une mère qui s'incommodent, q
l'entretiennent à la Ville, qui paient d
maîtres pour lui procurer l'éducati
et un établissement convenable ! Que
sujets de chagrins pour des parens, apr
s'être épuisés pour un enfant, et av
incommodé leur famille, de voir q
tant de dépenses ont abouti à faire
ignorant, un fainéant et un libertin
Une telle conduite dans un jeune hom
me, lui attirera tôt-ou-tard les châtime
de Dieu. Comment reparera-t-il d'
leurs les dommages et le tort qu'il
fait à sa famille ?

III. Le troisième devoir d'un Ec
lier, c'est le respect, l'amour et l'obéi
sance qu'il doit à ses Maîtres et à
Régens. 1. Le respect qu'on doit
ceux qui nous enseignent, ne permet p
qu'on les raille et qu'on les tourne
ridicule. C'est même manquer d'éd
cation que de faire des plaisanteries

ur compte ; et manquer de vertu, que
mépriſer leurs avertiſſemens. 2. Si
Maître doit aimer tendrement ſes
coliers, et les regarder comme ſes
fans, un Ecolier doit réciproquement
mer ſon maître, et le regarder comme
n père ; il ne doit donc point le con-
iſter, il doit même avoir confiance en
Maître, lui expoſer ſes doutes, lui
mander ſans crainte l'explication de
qu'il ne peut comprendre. 3. La
ainte de Dieu doit inſpirer à un Eco-
r la ſoumiſſion : quand il réſiſte à un
aître qui ſe ſert avec modération de
utorité qu'il a ſur lui, *il réſiſte à Dieu*
ême, et il pèche. Qu'il reçoive les avis
ſon Maître avec docilité, et ſes cor-
ctions avec patience ; c'eſt à ſoi-même
e l'Ecolier doit s'en prendre, ſi le
aître le traite avec ſévérité. C'eſt une
ſſeſſe de cœur dans un jeune homme,
c'eſt vouloir croupir dans ſes vices,
e de ſe plaindre à ſes parens, lorſqu'-
a été juſtement corrigé ; les parens
x-mêmes ne doivent pas écouter de
les plaintes, et doivent ſe garder de
mais ſoutenir un enfant contre ſon

Maître. Un Maître prudent n'eſt ſé
vère qu'envers ceux qui ſont pareſſeux
indociles et vicieux. On doit préſume
que les Maîtres et les Régens ſont aſſe
raiſonnables pour ménager la foibleſſ
d'un enfant, pour ne rien exiger au de
de ſa portée, et pour le corriger ave
diſcrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etu
diant, eſt un eſprit d'honnêteté, de pai
et de charité envers les autres Ecolier
ſur-tout envers ceux de ſa claſſe. Qu'
évite les piquantes railleries qui peu
vent faire peine aux autres, les injure
les bouffonneries, les poliſſonneries, qu
ſont la marque d'un enfant mal éleve
Il doit par la même raiſon prendre gar
de de ne jamais ſuivre l'exemple d
ceux qui ne ſont que folâtrer, que s'a
muſer à des badinages indécens et
contre-tems. Un Ecolier qui par ſe
folâtres amuſemens, ou par malice di
trait un Maître, et empêche les autre
d'écouter et de s'appliquer, fait-il re
flexion qu'il pèche, que Dieu lui dema
dera compte du tems qu'il fait perd
aux autres, des inquiétudes qu'il cauſe

n Maître? Qu'il eſt beau de voir des coliers, imiter le ſaint jeune homme obie, dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge, diſant: *Que dans ſa jeuneſſe, il ne fit mais rien de bas et de puérile!*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre mais dans les ligues, dans les partis et s diſputes de ceux qui ſont querelleurs, t ſe donne bien garde d'avoir aucun ntiment de mépris et d'antipathie ontre ceux qui ne ſont pas de la même ontrée, ou du même Pays; parcequ'il it que devant Dieu, nous ſommes tous ères; que tous les Chrétiens *ſont fans de Dieu et frères en Jéſus-Chriſt*; ue par conſéquent nous devons tous, omme dit Saint Paul, *nous prévenir utuellement par des marques d'honnêteté*, t n'avoir les uns pour les autres, *qu'un eur et qu'une âme.* Ces petits airs de épris, de fierté, d'arrogance, de bra-ade, de pétulance, d'effronterie, qu'on oit dans certains Ecoliers, ſont le pro-oſtic ordinaire d'un mauvais génie, et ont connoître qu'ils ſont mal élevés et ien ignorans ſur les devoirs et les ma-imes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et d
la vertu, prend garde de ne jamais rie
faire ou rien dire qui puiſſe faire pein
aux autres ; il leur rend ſervice, et a ſoi
de ne ſe brouiller avec perſonne. Il n
s'aviſe pas d'accuſer les fautes des autre
ni de faire aux Maîtres des rapports ſu
leur compte. Quand un Maître lui don
ne la commiſſion de prendre garde
certains Ecoliers, et de s'informer d
leur conduite, il le fait avec prudence
avec modération, et dans un eſprit d
charité. Si les autres lui font quelqu
peine, qu'il le diſſimule et qu'il n
diſe rien ; une bagatelle a ſouvent d
funeſtes effets, quand on la prend à cœu
Si on l'outrage, il doit le ſouffrir, le pa
donner, ſe mettre au-deſſus des railleri
qu'en feront les libertins. Ce n'eſt pa
une gloire de ſe venger, c'eſt même d
vant Dieu une baſſeſſe, c'eſt au con
traire une grandeur d'âme, que de pa
donner avec généroſité. Un Ecolier q
ſait que quelques uns de ſes condiſc
ples ſont brouillés, loin d'entrer da
leurs querelles, devroit par charité t
cher de les réconcilier. Ce ſeroit enco

éducation et d
ne jamais rie
uiſſe faire pei
ſervice, et à ſo
erſonne. Il
autes des autre
des rapports ſ
Maître lui do
rendre garde
e s'informer d
avec prudenc
ns un eſprit
ui ſont quelq
ule et qu'il
e a ſouvent
la prend à cœu
ſouffrir, le pa
ſus des railleri
s. Ce n'eſt p
c'eſt même d
, c'eſt au co
ne, que de pa
Un Ecolier q
e ſes condiſc
d'entrer da
par charité t
Ce ſeroit enco

effet d'une louable charité, d'aider ceux ui ont moins de ſcience que lui, qui i demandent ſon ſecours, et leur don- er l'intelligence de ce qu'ils ne conçoi- ent pas. Un Ecolier qui ſuivra ces vis, ſera aimé et reſpecté ; ſes exemples e vertu feront impreſſion ſur l'eſprit es autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers ſoi-même.

EN rempliſſant ſes devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas ou- lier ce qu'il doit à ſoi-même. Ainſi, utre ce qui a été dit ci-devant, il doit exercer à la pratique des vertus ſui- ntes ; vertus qui lui ſont néceſſaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la haſteté, et un ardent déſir d'obtenir cette dmirable vertu. Il doit la demander us les jours à Dieu, par l'interceſſion e la ſainte Vierge, la ſingulière protec- ice des âmes chaſtes. Qu'il ait en hor- ur toute penſée impure, et que jamais ne ſouille ſa langue par l'obſcénité des roles libres. Etant ſeul, ou avec d'au-

tres, étant dans le lit ou au bain qu'il
comporte toujours avec modeſtie, par
que le corps du Chrétien *eſt le Tem*
du Saint-Eſprit. Que ſur-tout il ne fa
jamais lui-même, et ne permette jama
à d'autres ſur ſa perſonne une action i
décente et contre la pudeur. *Vos cor*
dit S. Paul, *ne ſont pas à vous, ils ſont l*
membres de Jéſus-Chriſt. Vous dev
donc reſpecter dans vous et dans les a
tres, *les membres de Jéſus-Chriſt mêm*
Quel crime ne commettriez-vous pas
les profanant? En cette matière,
qui ne vous paroît être qu'une bagatell
eſt ſouvent un crime énorme. Soy
donc chaſte, et fuyez la ſociété de ce
qui ne le ſont pas. Un Ecolier qui fr
quente un jeune homme qui n'eſt p
pur et chaſte, ou qui demeure avec l
doit quitter ſa compagnie: il vaudr
mieux habiter parmi les couleuvres
les ſcorpions.

Il ne doit pas moins ſe tenir en gar
contre les piéges que le démon peut l
tendre du côté des perſonnes de différe
ſexe. Que jamais il n'ait la honteu
foibleſſe de ſe familiariſer avec aucu

rtout avec celles chez qui il demeure. oins il voit de dangers dans ces fami- rités, plus c'eſt une marque qu'il a le eur gâté. En un mot, qu'un Ecolier ſouvienne, que celui qui n'eſt pas aſte étant ſeul, ou avec d'autres; qu'- Ecolier qui prend l'habitude de ca- er le ſexe, eſt perdu, ou qu'il eſt en nger prochain de ſe perdre. S'il ne corrige, Dieu ſe retirera de lui, et l'a- euglera ſur ſa vocation. O que tous s avis ſont importans! combien de nnes gens ſe ſont perdus pour les avoir égligés! Liſez dans ce Livre les Cha- res qui traitent de la chaſteté et des oyens de conſerver cette vertu.

II. L'humilité n'eſt pas moins néceſ- re à un Ecolier pour ſe ſanctifier dans études. Si vous étudiez par vanité, ur briller, pour vous procurer de l'eſ- me, des applaudiſſemens, votre tra- il et votre étude ſeront ſans recom- enſe devant Dieu: n'ayez point d'au- s intentions dans vos études, que de re la volonté de Dieu, et de contri- er à ſa gloire. Si vous avez des ta-

lens et de l'ouverture d'eſprit, ne vou
en prévalez pas; vous les avez reçus d
Dieu ſeul qui eſt le *Maître des ſciences*
témoignez-lui votre reconnoiſſance, e
vous humiliez de plus en plus, lui ren
dant grâces des lumières qu'il vous don
ne, préférablement à d'autres qui en fe
roient un meilleur uſage que vous. Pre
nez garde que cette ſcience ne vous in
pire de la fierté et du mépris pour ceux
que vous croyez moins ſavans que vous
La ſcience, ſans humilité, eſt un poiſo
qui corrompt et qui *enfle le cœur*; qu
rend l'homme préſomptueux, entêté e
ſuperbe, et qui conduit enfin à l'erreu
et à l'héréſie.

Lorſque vous étudiez les hautes ſci
ences, il eſt louable, pour acquérir la fa
cilité de vous expliquer ſur ces matiè
res, de vous exercer à la diſpute; mai
que ce ſoit avec modération, ſans em
portement, ſans clameur, ſans opiniâ
treté; vouloir l'emporter toujour
ſur les autres, c'eſt orgueil. Or ſouve
nez-vous de cette maxime tirée des Li
vres ſaints, que celui-là ne ſait rien, qu
ne ſait pas céder et s'humilier. Il

rai qu'on ne doit jamais céder à l'er-
eur, et qu'on doit ſoutenir avec ferme-
é les points de Foi et les vérités déci-
ées par l'Egliſe; mais on doittou jours
es ſoutenir et les défendre avec humili-
é et modeſtie.

En parlant de l'humilité, il n'eſt pas
ors de propos d'avertir que ce ſeroit
manquer d'humilité, que ce ſeroit
même une ſorte de vanité, ſi un Ecolier
ui eſt de meilleure famille, ou qui a des
arens plus riches, s'oublioit juſqu'à
édaigner ceux qui ſont de moindre con-
ition. Si on eſt d'une plus haute con-
ition, on n'en doit être que plus hum-
le et plus affable envers tous. Un jeune
omme eſt même plus mépriſable,
uand il ſe laiſſe dévancer en diligence
t en vertu par ceux qu'il croit être au-
eſſous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier,
ue la tempérance, la ſobriété, la modé-
ation dans ſes divertiſſemens et dans ſes
écréations, ſont des vertus néceſſaires à
ous les Chrétiens, mais ſur-tout aux
tudians. Les fréquentes et petites

parties de débauche, commencent ordinairement le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appesantissent son esprit, dérangent son tempérament et sa santé, lui font manquer les classes et perdre son tems. Disons la même chose des promenades à contre-tems, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ses livres et ses cahiers, devient paresseux, fainéant, dissipé, et reste dans sa honteuse ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes sont très-imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ses pensions et son entretien ; ils feront sagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours qu'un Ecolier qui a de l'argent en abuse. C'est une occasion de gourmandise et de jeux, à laquelle il ne résiste guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui proposer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piége et se perd.

IV. Il n'eſt rien que J. C. ait plus commandé dans l'Evangile, que la vigilance: elle eſt néceſſaire ſpécialement à un Ecolier, pour trois raiſons; pour conſerver ſon innocence, pour conſerver ſa réputation, pour profiter du tems. 1. Il doit veiller ſur ſoi pour conſerver l'innocence et la pureté de ſon cœur; il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas ſoin d'éviter au dehors les occaſions du péché, la ſociété de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, diſſolus dans leur manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et ſa grâce, contractera des habitudes vicieuſes, qu'il portera juſqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille ſur les mouvemens de ſon cœur, ſur les penſées de ſon eſprit, ſur ſes paroles et ſes regards. S'il a de ſecrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre ſincèrement ſon intérieur et les plaies de ſon ame à un bon Confeſſeur, qu'il lui importe de bien choiſir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit *d'a*
voir soin de notre réputation. Un Éco
lier doit donc veiller pour conserver
sienne et prendre garde d'y donner a
teinte par une conduite irrégulière.
doit sur-tout s'observer avec vigilanc
(sans toutefois être hypocrite) dans
tems qu'il est en vacance chez ses pa
rens, chez lui, ou ailleurs. Toute un
Paroisse a les yeux attachés sur la co
duite d'un écolier qui retourne chez lu
et chacun dit avec liberté ce qu'il e
pense. S'il fait paroître de la dissolution
s'il prend de petits airs de fierté et d
suffisance, s'il fait des parties de débau
che, s'il a peu de respect pour son pè
et sa mère, s'il traite avec hauteur s
frères et sœurs, s'il ne fréquente pas l
Sacremens, s'il a coutume de fréquente
les compagnies et veillées dangereuse
et sur-tout s'il est trop libre avec le sex
il fera parler ; et les discours que le p
blic tiendra sur son compte, lui porte
ront un jour des coups funestes. Il
doit pas moins veiller sur lui-mêm
lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu
ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il ſe ſouvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, obſervent ſa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maiſon. Si on remarque en lui de la diſſipation et du déréglement, peu de piété et de réſerve dans ſes manières ; la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend ſon établiſſement, et lui fera perdre ſa vocation.

3. Le tems de la jeuneſſe étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'eſprit, et pour ſe mettre en état de correſpondre aux deſſeins de Dieu, un jeune homme doit veiller ſur l'emploi du tems, et craindre d'en perdre un ſeul moment. S'il perd le tems, quels ſeront les reproches de ſa conſcience, lorſque dans la ſuite, étant placé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il ſe verra, par ſon ignorance, incapable d'en remplir les devoirs! Quel compte à rendre à Dieu! Il ſera trop tard pour ſavoir ce qu'on ne ſera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne

ſera plus tems; et l'on ſera d'autan
plus malheureux, qu'en connoiſſant ſe
égaremens paſſés, on ne pourra plus re
tourner ſur ſes pas. Il eſt donc bien im
portant à un Ecolier de ménager préci
euſement, et d'employer utilement l
tems de ſa jeuneſſe.

C'eſt pourquoi, un Etudiant qui a d
la ſanté et qui a du zèle pour ſon avan
cement, ne ſe contente pas du travai
qui lui eſt impoſé par ſes maîtres; il
encore ſoin, après un tems modéré
donné à ſes petites récréations, de s'in
ſtruire, tantôt par des lectures de piét
qu'il fait tous les jours, tantôt par d'au
tres lectures utiles, dans des Livres qu
des perſonnes éclairées lui conſeilleront
Mais qu'il prenne garde de ſe livrer à l
dangereuſe curioſité de lire des livre
qui traitent d'avantures galantes, ou qu
ſont contre la Religion et contre l'E
gliſe. Il n'y a déjà que trop d'autres oc
caſions de ſe gâter l'eſprit et le cœur
ſans chercher le poiſon dans les mau
vais Livres. On conſeille même a u
jeune homme qui ſort des claſſes, de cu
tiver ſa mémoire en apprenant tous le

ours quelque choſe par cœur, et le ré-
étant ſouvent pour le retenir: par ex-
mple, quelques Verſets du Nouveau
eſtament, des Epîtres de Saint Paul,
e l'Imitation de J. C, ou quelque
hoſe du Concile de Trente, ou du droit
anon et Civil, &c. afin que dans la ſuite,
puiſſe ſe ſervir de ſa mémoire avec
lus de facilité pour la gloire de Dieu,
laquelle ſeule il doit rapporter ſon tra-
ail et ſes études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis
grande conſéquence, qu'on doit ré
éter et inculquer aux Ecoliers, qui eſt
demander ſouvent et fermement à
ieu la grâce de connoître leur vocation.
n leur conſeille de lire à cette fin le
hapitre ſuivant, et de méditer profon-
ément les réflexions importantes qu'il
nferme. O qu'heureux eſt un Ecolier
i conforme ſa conduite aux avis que
ous venons de lui preſcrire dans ces
eux Chapitres! Quels progrès ne fe-
-t-il pas dans les ſciences et dans la
rtu? S'il néglige ces ſalutaires avis,
en ſentira un jour de cruels remords.
ombien de gens dans un âge avancé,

déplorent le tems perdu dans la jeu-
neſſe, et éprouvent triſtement de quelle
importance il eſt d'en ménager utile-
ment et ſainte-nent tous les momens!

V. Quant aux Ecolières, elles pren-
dront parmi les avis que nous avons don-
nés aux Etudians, ce qui leur convient
nous leur dirons ſeulement ici, qu'elle
doivent avoir un grand amour pou
Dieu, craindre le péché, être dévote
dans le Lieu ſaint, être ſoumiſes à leur
parens. L'arrogance et l'indocilité dan
une jeune fille qui ne veut être ni repri
ni corrigée, font connoître qu'elle e
d'un mauvais caractère. Une Ecolièr
doit aimer toutes ſes compagnes, aide
celles qui ſont moins ſavantes, ne fai
aucun rapport des autres filles, et ga
der le ſilence dans l'école. Qu'elle ſe ga
de bien de s'amuſer à badiner par le
rues; qu'elle évite ſur tout la ſocié
des petits garçons; qu'enfin elle n
manque jamais d'offrir à Dieu ſon étud
et de lui demander ſes lumières

IV Ceux qui ſont chargés d'enſe
gner la jeuneſſe, les Maîtres et les Ma
treſſes des Ecoles, ne doivent pas rega

ler leur emploi avec indifférence. Le
èle doit leur inſpirer d'apprendre à
eurs Diſciples la vertu et la ſcience des
aints, autant que les ſciences humai-
es ; ces jeunes gens qu'ils voient ſous
eur conduite, ſont l'eſpérance du Pu-
lic. Les uns ſeront dans le Clergé,
u dans le Cloître, les autres dans le Bar-
eau, dans le Militaire, ou dans le Com-
nerce ; d'autres enfin ſeront chefs ou
nères de famille, et dans les affaires.
Quelle conſolation pour ceux qui les au-
ont inſtruits, de les voir un jour rem-
lir leurs devoirs dans les ſentimens de
rainte de Dieu qu'on leur aura inſpi-
és, de leur voir recueillir les fruits de
iété qu'on aura fait germer dans les
œurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un
nfant paroiſſe diſſipé, les ſemences de
ertu et de Religion, qu'on a ſoin de je-
r dans ſon cœur, tôt-ou-tard produi-
ent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige
e ſcience, paroiſſoit dans ſa jeuneſſe a-
oir l'eſprit borné et même ſtupide ;
es condiſciples par dériſion, le compa-

roient à un bœuf: oui, leur dit Alber le grand, ſon Maître, ce ſera un bœuf dont les mugiſſemens et la voix ſe feron entendre dans tout le monde Chrétien et qui par la force de ſa doctrine, aide ra à ſoutenir l'Egliſe de Dieu. En ef fet le jeune Thomas acquit une ſcienc ſi vaſte et ſi profonde, qu'un grand Pap a dit de lui qu'il avoit fait autant d miracles que d'articles il avoit compo ſés; que les Héritiques le regarden comme leur fléau, ne craignant rien tan que la doctrine de S. Thomas; et qu les Théologiens Catholiques le regar dent comme leur Oracle et leur Maître Où, et comment ce grand Saint avoit i puiſé tant de lumières? C'eſt au pie du Crucifix; c'eſt par ſon amour pou Dieu, et par ſa tendre dévotion enver J. C. dans le S. Sacrement de l'Autel.

Autre Exemple.

On ne peut lire ſans frayeur ce que le fameux Gerſon, Chancelier de l'Uni verſité de Paris, raconte d'un jeune E colier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui juſqu'alors avoi eu de la vertu, eut le malheur de tair

connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit long-tems, malgré les avis de son Confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien; on le presse toujours, point de réponse, et crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant; *Malheur à celui qui m'a perdu: malheur à celui qui m'a perdu, malheur à celui qui m'a perdu;* et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été perverties par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous

eſt important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa ſociété eſt trop dangereuſe pour vous, et vous ſera funeſte. *Celui qui aime le danger*, dit le Saint-Eſprit, *y périra*.

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de ſa Vocation.

I. IL y a pluſieurs vocations auxquelles on peut être appellé de Dieu; l'état Eccléſiaſtique, l'état Religieux, le Célibat, le Mariage, la profeſſion des armes, &c. Il y a dans chaque état, des grâces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y ſanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a deſtiné, il vous ſera beaucoup plus facile de vous ſauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout ſera à craindre pour votre ſalut. Tel ſe ſauve dans le parti des armes, qui ſe fût damné dans l'état Eccléſiaſtique; et tel ſe damne dans la Religion, qui ſe fût peut-être ſauvé dans le monde; tel auſſi ſe damne dans le Mariage, qui ſe fût ſauvé dans le

Clergé ou dans le Cloître. Il eſt donc d'une grande conſéquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de ſaintes intentions; examiner ſes talens, ſes diſpoſitions, ſon inclination; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ſes lumières; vivre dans la crainte de Dieu, parceque l'Eſprit de Dieu ne ſe communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le déſordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embraſſer; enfin prendre conſeil des perſonnes déſintéreſſées et éclairées, et ſur-tout de ſon Confeſſeur. Les avis ſuivans vous ſeront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aſpirent à l'état Eccléſiaſtique, doivent aimer la prière et l'étude, être ſobres et chaſtes, n'avoir d'autres vues que de ſervir l'Egliſe, et de travailler à leur propre ſanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même choſe à-peu-près de

ceux qui aſpirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un eſprit docile, un grand déſir de leur propre perfection et de leur ſalut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des paſſions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclination pour le ſexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le ſcandale des Fidèles, l'opprobre de l'Egliſe et de la Religion.

Une fille qui a deſſein de ſe conſacrer à Dieu dans la Religion, pour ſe tirer des dangers du monde, et pour travailler à ſon ſalut avec plus de ſûreté, doit regarder comme une faveur du Ciel, l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ſes diſpoſitions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître n'ont pas toujours les qualités néceſſaires. Il faut dans une fille qui aſpire à cette vocation, une bonne ſanté, une humeur douce et patiente, un eſprit

'état Religieux.
traite, avoir un
d désir de leur
leur salut. Un
ucun attrait pour
e et pour l'étude,
et indomptées,
i n'a pas horreur
ne violente in-
e doit s'engager
ans le Cloître,
andale des Fi-
Eglise et de la

n de se consa-
gion, pour se ti-
de, et pour tra-
plus de sûreté,
une faveur du
a pour le Cloî-
néanmoins ses
e s'y engager,
penchant pour
ours les quali-
ns une fille qui
ne bonne santé,
ience, un esprit

droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des passions fortes et trop vives, ne sont guères propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le mariage, et St. Paul le conseille. *Celui qui n'est point marié*, dit ce grand Apôtre, *n'a soin que de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit, et ne pense qu'à plaire à Dieu; mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari; ainsi leur cœur est partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, embrassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le ma-

riage. C'eſt tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux ſe marier*, dit S. Paul, *que de brûler du feu impur.*

Les perſonnes qui, par des intentions ſaintes, veulent vivre dans le célibat, ne devroient faire aucun vœu de chaſteté ſans l'avis de leurs Confeſſeurs. Il ſeroit même à propos de ne faire ce vœu de chaſteté que pour un tems, et le renouveller de tems à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne pas faire un vœu, que de mal accomplir ſon vœu. Vous ne péchez point en ne faiſant pas un vœu, mais vous péchez en accompliſſant mal ce que vous avez voué.*

Quand au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obſtacles pour le ſalut, il y a auſſi beaucoup de grâces et de ſecours pour s'y ſanctifier; mais, pour obtenir de Dieu ces ſecours, il faut s'engager dans le mariage avec de grandes précautions, c'eſt pourquoi, jeunes gens, profitez des avis

suivans ; vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

1. SI vous êtes appellé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse*, dit le Sage, *est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la

piété, doit eſpérer que le Ciel le favoriſera d'un parti avantageux; de même auſſi une fille, qui aura paſſé ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, doit eſpérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, ſera la récompenſe de ſa vertu.

Que ſi après avoir paſſé votre jeuneſſe dans la pratique de la vertu; le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épouſaſſiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne ſeriez pas pour cela privé des conſolations du Ciel; parceque les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une ſource de mérite et de ſalut, par la patience et la ſoumiſſion que Dieu vous donnera. Mais ſi vous paſſez votre jeuneſſe dans le déſordre, vous avez tout ſujet de craindre qu'un mariage malheureux ne ſoit le juſte châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de tems où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les grâces de Dieu, que lorſque vous penſez à vous engager dans le ma-

e Ciel le favori-
eux; de même
paſſé ſa jeuneſſe
eu, doit eſpérer
homme de bien,
vertu.
ſe votre jeuneſſe
rtu; le Seigneur,
permettoit que
échant homme,
e, vous ne ſeriez
conſolations du
et les afflictions
ce mariage, de-
ne ſource de mé-
tience et la ſou-
donnera. Mais
eſſe dans le dé-
jet de craindre
reux ne ſoit le
libertinage, et
, jeunes gens,
ns où vous de-
hé, et plus mé-
u, que lorſque
ger dans le ma-

riage. Les péchés que vous devez ſur-
tout éviter, ſont l'impureté, les péchés
ſecrets et honteux, les familiarités avec
les perſonnes qui ne ſont pas de votre
ſexe, les paroles et les chanſons peu
chaſtes. Evitez encore la débauche,
l'intempérance, l'orgueil, les courſes
nocturnes et la déſobéiſſance à vos pa-
rens. Ces ſortes de péchés éloigneroient
de vous les grâces de Dieu, et vous pri-
veroient des ſecours dont vous aurez be-
ſoin pour vous ſanctifier dans le maria-
ge.

II. Il ne ſuffit pas d'avoir mené une vie ſainte pour ſe diſpoſer au mariage ; il faut de plus conſulter Dieu dans la prière, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu eſt le maître de la vocation, c'eſt à lui à vous la faire connoître, et c'eſt à vous à demander et à mériter cette grâce. Conſultez votre Confeſſeur, et ſuivez ſes conſeils ; prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité ſur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propoſitions et des entrevues pour

le mariage, ſans leur agrément et ſans leurs conſeils; vous auriez dans la ſuite ſujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde ſi l'inclination et l'amitié que vous avez pour une perſonne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés ſaintes; mais il y a auſſi des amitiés criminelles; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inſpire ſouvent de telles amitiés entre les jeunes gens; et les leur ôte quand ils ſont mariés. De-là vient qu'on voit des perſonnes qui ne peuvent plus ſe ſouffrir, dès qu'ils ſont enſemble; et qui ont autant d'averſion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une perſonne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement: elle doit être fondée ſur la raiſon. Jeune homme, ſi vous n'aimez une fille que pour ſa beauté, pour ſes agrémens et ſes manières enjouées, vous êtes un aveugle qui allez vous jetter dans le précipice

t vous, filles, qui n'aimez un jeune
omme que pour ses manières agréables,
s belles paroles, ses cajoleries flatteu-
s et ses douces promesses, une telle
mitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries
assent; mais la personne demeure avec
ous ses défauts. Vous verrez un jour
ans cette personne que vous estimez
nt, des vices que vous ne connoissez
as encore. Un dehors brillant et agréa-
le cache souvent de grands défauts,
ui sont dans la suite un sujet de cha-
rins et de repentirs amers. S'engager
e passer toute sa vie avec une personne
u'on ne connoît qu'à demi, est une en-
reprise délicate et bien sérieuse. On
nvisage dans la jeunesse cet engage-
ent comme une agréable société; et
uand on est engagé, on sent un joug
esant qui accable. On s'imaginoit que
ans le mariage tout seroit de roses; et
n éprouve dans la suite, que presque
out y est d'épines. Voilà à quoi doivent
'attendre ordinairement ceux qui se
arient par passion et par fantaisie; à

paſſer le reſte de leur vie dans la di
corde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'eſtime que vou
avez pour une perſonne en vue du Sa
crement, doit être fondée ſur ſa vert
plutôt que ſur ſes biens. Les richeſſe
ſans la crainte de Dieu, ne font que de
mariages malheureux. Les grands bien
ne rendent pas l'homme content. U
homme ſage ou une femme prudente
valent mieux pour vous que tous les trê
ſors de la terre. Il vaut mieux avoi
moins de biens et vivre en paix et ſe
ſauver, que d'en avoir beaucoup et ſe
perdre.

Ainſi, pour faire le choix de la perſon
ne avec laquelle vous voulez vous allie
examinez plutôt les qualités de ſon eſ
prit et de ſon âme, que les qualités de
ſon corps et celle de la parenté. Si la
fille, à qui vous parlez, eſt douce, hum-
ble et modeſte, chaſte et retenue; ſi elle
aime le travail, la prière, les Sacremens
et l'éloignement des compagnies, ſi elle
vit en paix dans ſa famille; ſi elle reſ-
pecte ſes père et mère, vous ſerez heu-
reux d'avoir une telle perſonne pour vo-

e compagne. Si au contraire cette fille
t d'un esprit volage, si elle n'aime que
vanité et le plaisir, si elle est arrogan-
, paresseuse, babillarde, danseuse, co-
uette, impérieuse; si elle est sans dévo-
on, sans pudeur et sans piété; si elle
uffre toutes sortes de libertés; si elle
'a ni déférence, ni soumission pour son
ère et pour sa mère, ni charité pour ses
rères et sœurs; que ferez-vous avec une
elle épouse? Et quelle éducation don-
era-t-elle à vos enfans? Telle que vous
prendrez bonne ou mauvaise, telle
ous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune
omme qui vous cherche, est craignant
Dieu; s'il fréquente les Sacremens, s'il
st sobre et retenu dans les compagnies,
il n'est point dissolu en paroles, s'il est
haste dans ses manières, s'il aime le
ravail et les occupation de son état; s'il
st respectueux envers ses père et mère;
il est d'une humeur douce et pacifique,
'alliance avec un tel mari sera avanta-
geuse et consolante pour vous, et attire-
a sur votre famille les bénédictions du

Ciel. Mais s'il eſt vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ſes parens et à ſa famille, s'il eſt joueur, brutal, déréglé en paroles et en chanſons, trop libre avec vous dans ſes manières, et ſur-tout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choſes ſaintes; s'il eſt fainéant, querelleur, ivrogne; en un mot, s'il n'eſt pas bon Chrétien, à quoi vous expoſez vous, en vous engageant avec un tel homme? Que de larmes et que de repentirs ſuivront votre mariage! Et que deviendront vos enfans ſous la conduite d'un tel mari? Il vous promettra de ſe corriger quand il ſera marié; mais promeſſes frivoles. Le mariage fait changer d'état; mais rarement fait-il changer les ſentimens et les mœurs.

IV. La ſincérité et la droiture ſont inſéparables de l'honnête homme et du Chrétien; c'eſt pourquoi vous ne devez pas fréquenter pluſieurs perſonnes pour le mariage, ni tromper qui que ce ſoit. Un jeune homme qui voit pluſieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouſer, eſt un impoſteur, il leur fait

rt, il est indigne de la société d'une nnête fille. De même, une fille qui use et entretient plusieurs jeunes ommes, et qui donne à tous de belles pérances d'un mariage futur, est une ssimulée et une trompeuse; et ne mé- te pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop ong-tems, quand on veut se marier. orsqu'on se fréquente plusieurs années ns rien conclure, on s'expose à se déf- onorer, à faire parler le public, et sou- ent on scandalise une Paroisse. Plus ong-tems vous serez fréquentée, plus n se dégoûtera de vous. C'est pour ela que les filles qui sont si long tems echerchées, échappent souvent les meil- eurs partis, et n'ont ordinairement que e moindre.

V. Mais le plus grand de tous les a- us, c'est de se disposer au mariage par e libertinage et par le crime. O mon Dieu! comment pouvez-vous bénir de elles alliances? Et combien sont-elles abominables à vos yeux! Faites donc ttention, jeunes gens, à cet avis impor-

tant. Si vous fréquentez une perſonn
pour le mariage, fréquentez-la avec l
crainte de Dieu. Ne lui parlez poin
ſeul à ſeule, ni à l'inſçu de ſes parens
parlez-lui le jour, peu de tems et ſain
tement, et preſque jamais la nuit, autan
qu'il ſe peut. Souvenez-vous qu'il n
vous eſt point permis de folâtrer enſem
ble, ni de ſouffrir des cajoleries, ni d
prendre des libertés dangereuſes ou ſen
ſuelles. Mais, direz-vous, c'eſt par a
mitié: il eſt vrai que c'eſt par amitié;
mais vous vous aveuglez, ſi vous croyez
que ce ſont-là des marques d'une amitié
ſainte. Ces ſortes de libertés immodeſ
tes et peu chaſtes, ſont l'effet de la paſ
ſion, la marque d'une attache qui n'eſt
pas innocente, et une preuve qu'on ne
craint point le péché, ni la préſence de
Dieu.

La marque d'une vraie et ſainte amitié, c'eſt d'avoir du reſpect pour la perſonne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'eſt pas véritablement aimer une perſonne, que de la ſcandaliſer. Malheureux que vous êtes! ſi vous ai-

ez cette personne, pourquoi la portez-
ous au mal? Pourquoi lui faites-vous
erdre la grâce de Dieu par des libertés
u'elle vous souffre? Pourquoi devenez-
ous le meurtrier de son âme? De pa-
eilles dispositions pour vous marier,
ous feront un jour verser des larmes, et
ttireront peut-être sur votre mariage
t sur vos enfans les malédictions de
Dieu.

Faites quelques semaines avant vos
oces, une confession générale, pour
éparer les fautes que vous pourriez
voir faites dans vos confessions passées.
N'oubliez pas qu'il faut être en état de
grâce pour se marier, et tâcher, autant
u'on le peut, d'avoir la conscience aussi
ure pour recevoir la bénédiction nup-
iale, que pour recevoir la Communion.
i vous aviez le malheur de vous marier
n état de péché mortel, vous profane-
iez *un grand Sacrement*, et vous feriez
n sacrilège, qui, en vous privant de la
grâce du Sacrement de mariage, auroit
our vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles disposition on doit célébre le Mariage, et passer le jour des Noce

I. PRENEZ garde de ne pas vou marier avec un empêchement d parenté, d'affinité, ou autres empêche mens. Si vous avez quelque doute su ce point, consultez votre Pasteur, ou u confesseur éclairé. Celui qui est mari avec quelque empêchement, qu'on ap pèle *dirimant*, n'est point véritable ment marié, à moins qu'il ne soit légi timement dispensé.

II. N'ayez que des intentions sainte et légitimes, lorsque vous pensez à vou engager dans le mariage. Eloignez d votre cœur des intentions grossières basses et impures; autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vou livreroit à l'Esprit de Satan. Ce seroi profaner *ce grand Sacrement*, que de s' engager avec des pareilles intentions Voici les intentions et la fin que vou pouvez-vous proposer pour vous marier 1. De prendre un établissement, pou

ous fixer dans un état, et pour vous y nctifier. 2. De vous tirer des occaons du péché, et des dangers de ſucmber aux tentations 3. D'élever ans la crainte du Seigneur les enfans ue Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles u jeune Tobie, et apprenez de lui les ntentions que vous devez avoir en vous ngageant dans le Mariage. *Seigneur*, iſoit ce ſaint jeune homme, *vous qui aez formé Adam, et qui lui avez donné ve pour lui ſervir de compagnie et de ſeours; vous voyez les intentions de mon œur: je prends cette fille, votre ſervante, our être mon épouſe, pour me ſanctifier vec elle, et pour élever dans votre crainte, s enfans que vous nous donnerez, afin u'ils béniſſent votre Nom dans l'éter-ité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez s paroles de la jeune Sara, épouſe de Tobie, et profitez de ſon exemple: *Vous ſavez, ô mon Dieu*, diſoit-elle, *que n'ai jamais eu de deſir ſenſuel pour un omme, et que j'ai conſervé mon âme pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et*

dans les divertiſſemens de ceux qui s'a
muſent à folâtrer ; j'ai toujours fui l
compagnie des perſonnes vaines et légères
ſi j'ai conſenti de prendre un mari, ce n'e
qu'en votre crainte, dans une intentio
ſainte, et dans l'eſpérance que vous nou
accorderez votre miſéricorde et votre pro
tection, en comblant de vos bénédictions le
jours que nous paſſerons enſemble. O qu
bénits ſont ceux qui ſe marient avec d
ſi ſaintes diſpoſitions, et avec des in
tentions ſi pures!

III. Priez notre Seigneur Jéſus-Chri
et ſa ſainte Mère, d'aſſiſter et de préſi
der en eſprit à votre mariage, comm
ils aſſiſtèrent autrefois en perſonnes au
noces de Cana. Pour attirer ſur votr
alliance la protection de Jéſus, et d
Marie, ſouvenez-vous que la célébrati
on du Mariage doit ſe faire avec de
ſentimens de Foi et de Religion. N
ſouffrez point qu'il y ait pendant cett
ſainte cérémonie, des impies, des gen
qui ont l'eſprit bouffon, et des railleur
des choſes ſaintes. Paſſez une grand
partie du jour de vos noces dans la pri

e et l'oraiſon, afin d'attirer ſur vous
s faveurs du Ciel.

Si vous faites un feſtin, qu'il ſoit com-
e celui de Tobie, avec des perſonnes
ges, et que tout s'y paſſe dans la crainte
Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez
us dans ce jour mémorable, aucune
ſolution en paroles, en chanſons, en
bauches; vous avez plus beſoin de
ières le jour de vos noces, que de di-
rtiſſement. Il vous eſt permis de vous
réjouir, mais que ce ſoit dans le
igneur.

Si vous évitez, et ſi vous banniſſez de
s noces, les danſes; vous rendrez
oire à Dieu. La danſe, comme nous
vons démontré dans ce Livre, eſt un
ercice toujours dangereux, et ſouvent
iminel. La circonſtance des noces,
rend pas la danſe moins dangereuſe
e y eſt même ſouvent moins inno-
nte, par les libertés qu'on ſe permet,
par les péchés qui s'y commettent.
es danſes qui ſe font aux noces, ſont
dinairement un déſordre d'autant plus
plorable, qu'il eſt univerſel. La ſainte
gliſe de Jéſus-Chriſt n'approuve point

de telles réjouiſſances; on n'a qu'à li
ce que les Conciles et les Saints Pè
ont dit ſur cette matière. Dans le Co
cile de Laodicée, il eſt ordonné aux Pr
tres et aux Eccléſiaſtiques qui ſe trouv
ront aux noces, de ſortir de l'aſſembl
et de ſe retirer, auſſitôt que les joue
d'inſtrumens arriveront pour ouvrir
danſe; parce qu'il ſeroit indigne et ho
teux à des Miniſtres de Jéſus-Chr
d'autoriſer par leur préſence, de tels
bus.

Prenez garde que le jour et le ſoir
vos noces, ou à la bénédiction du lit nu
tial, il n'y ait aucune ridicule cérém
nie, aucune vaine obſervance, aucu
pratique ſuperſtitieuſe. Pratiques déte
tables, dont ſont quelquefois infatu
certains peuples ignorans. Abus i
dignes de la Sainteté du Chriſtianiſm
et qui ſont encore un pitoyable reſte
Paganiſme.

IV. Quelque tems après la célébr
tion de votre mariage, et le plutôt q
vous pourrez; priez un Confeſſeur écl
ré et prudent de vous inſtruire des d
voirs de votre état, et des fautes qu

; on n'a qu'à l
et les Saints Pè
re. Dans le Co
ordonné aux P
ues qui ſe trouv
rtir de l'aſſembl
ôt que les joue
ont pour ouvri
oit indigne et ho
s de Jéſus-Chr
réſence, de tels

le jour et le ſoir
édiction du lit nu
e ridicule céré
bſervance, aucu
e. Pratiques dét
elquefois infatu
orans. Abus i
du Chriſtianiſm
pitoyable reſte

après la célébr
, et le plutôt q
n Confeſſeur écl
s inſtruire des d
et des fautes qu

t éviter, crainte que dans l'ignorance,
s ne tombiez, par paſſion ou par a-
uglement, dans certains péchés, qui
ſouillant votre âme, déplairoient à
eu, et attireroient ſur vos enfans quel-
es malheurs. Souvenez-vous pour
effet, de ces belles paroles, que le
nt jeune homme Tobie dit à Sara ſon
ouſe, dès le premier jour de leur ma-
ge: *Sara, ma chère épouſe, nous ſom-
s les enfans des Saints, gardons-nous
n de vivre enſemble dans notre mariage,
me les Payens qui ne connoiſſent pas
eu.*

V. Voici un dernier avis qu'il eſt à
opos de donner aux jeunes gens. Lorſ-
e vous ſerez en âge de vous marier
vos pères et mères s'oppoſent à votre
bliſſement, n'en murmurez pas; ils
ſont pour votre propre avantage; dans
crainte que vous ne preniez un mau-
s parti, parce que ſouvent les jeunes
ns s'aveuglent, et ne connoiſſent leur
uglement, que lorſqu'il n'eſt plus
ns. Prendre un parti, plutôt ſelon
choix de vos parens, que ſelon le vô-
; c'eſt, dit, S. Ambroiſe, *ſe marier*

ſelon le Seigneur. Ne faites cependa
rien malgré vous, et ne prenez auc
engagement contre votre inclinatio

On ne peut trop répéter aux pères
mères, qu'ils doivent bien prendre g
de de ne jamais forcer l'inclination d'
enfant, pour l'engager dans le mariag
ou dans une vocation. Ils ne doive
pas même ſans raiſon ſuffiſante, s'oppo
à un mariage convenable: ils repo
dront à Dieu des péchés auxquels ils e
poſeroient un enfant, et des ſcanda
qui ſuivroient d'un pareil refus. Un e
fant ne doit pas pour cela ſe porter à d
excès, et agir par caprice. Ainſi, jeu
gens, ſi vos pères et mères s'oppoſen
votre deſſein, par opiniâtreté, par hum
par avarice, tâchez d'obtenir leur co
ſentement par votre complaiſance, p
votre obéiſſance et votre patience; Pri
quelques parens, quelques amis p
dens, de parler à votre père; qu'ils
faſſent comprendre qu'il ne peut
conſcience s'oppoſer ſans raiſon à unm
riage légitime, ni vous laiſſer ainſi fa
établiſſement, dans un état dangere

ur votre ſalut, ou contraire à votre
rtune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorſque le Roy-
me d'Angleterre étoit encore Catho-
ue, la divine Providence appela au
riage d'une manière ſingulière et ad-
rable un jeune Gentilhomme de la
le de Londres, nomme Gilbert. Ce
ne Seigneur, inſpiré de Dieu, fit le
yage de Jéruſalem accompagné d'un
meſtique, nommé Richard, dans le
ſſein de combattre à la guerre contre
infidèles. A peine fut-il arrivé dans
Terre-Sainte, qu'il fut pris avec ſon
meſtique par les Infidèles, qui l'en-
inèrent et le mirent dans les priſons
n Prince des Sarraſins, ou grand
igneur du Pays. Gilbert demeura un
et demi avec Richard dans cette dure
ptivité, très fatigué par les ouvrages
nibles auxquels on l'occupoit. Il é-
t cependant moins miſérable que les
tres eſclaves; parce que le Prince, qui
yoit en lui beaucoup d'éducation et

de ſageſſe, le traitoit avec bonté, et même avec conſidération.

Ce Prince Sarraſin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gillbert et qui étoit charmée de ſa vertu. Cette fille depuis quelque tems cherchoit l'occaſion de lui parler en particulier, et l'ayant un jour trouvé ſeul, elle lui demanda d'où il étoit. Je ſuis, repondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille? Je ſuis, répondit-il de la Religion Catholique, Apoſtolique et Romaine. Quelle eſt cette Religion, continua cette jeune Princeſſe, et que vous enſeigne-t-elle? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Myſtères de notre Religion, et ſur-tout les Myſtères de la Vie, de la Paſſion, de la Mort et de la Réſurrection de J. C. l'aſſurant qu'on ne pouvoit être ſauvé ſans la foi en Jeſus Chriſt; que les Prophêtes avoient prédit toutes ces choſes plus de mille ans avant qu'elles arrivâſſent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le miniſtère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaiſir et tant de con

lation à l'entendre, que depuis ce tems
le épioit les momens, et ne manquoit
cune occaſion de lui parler. Gilbert
ſon côté, l'entretenoit avec beaucoup
modeſtie, toujours des choſes de Dieu
du ſalut. Il lui parloit avec tant de
gnité de nos ſaints Myſtêres, des ver-
s Chrétiennes, du plaiſir qu'il y a d'ê-
à J. C. et de le ſervir, qu'un jour
le lui dit: vous aimez donc bien ce
C. duquel vous me dites de ſi belles
oſes? Oui, répondit le jeune eſclave,
l'aime de tout mon cœur; et je l'ai-
avec tant d'ardeur, que je voudrois
nbrâſer tous les cœurs de ſon amour.
ais, pourſuivit-elle, ſouffririez-vous
mort pour lui? Gilbert à cette pro-
ſition, crut que cette fille étoit d'in-
lligence avec le Prince ſon Père, pour
tenter et pour le faire renoncer à J.
; et ſur le champ il répondit que ce
roit avec joie, qu'il mourroit pour J.
et que la plus grande grâce qu'il pût
cevoir en ce monde, étoit de donner
vie et ſon ſang pour ſon ſauveur.
Cette réponſe généreuſe toucha ſi vi-

vement le cœur de cette fille, qu'elle prit la réſolution d'embraſſer une Religion ſi parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : votre Religion me paroît ſainte et divine; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, ſont ſi admirables, que je ſuis réſolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fauſſe Religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et ſervir J. C. Mais comme je ne connois point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouſerez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre priſon, et je me ſauverai de la maiſon du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'eſt point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la ſorte : vous êtes eſclave, et moi je ſuis princeſſe, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'eſt que pour avoir la conſolation d'être inſtruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J, C. Le Prince mon père me deſtine un parti riche et

ſſant; mais j'aime mieux me ſancti-
avec vous, que d'être placée ſur le
ne; et je me croirai la plus heureuſe
femmes, ſi je puis être un jour l'é-
ſe d'un homme auſſi vertueux que
us.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une
eille propoſition, fut ſi étonné de ce
cours, qu'il demeura quelque tems
s répondre une ſeule parole. Il ap-
hendoit que cette fille ne lui tendit
piége, et qu'elle n'eût un ordre ſe-
t de ſon père pour le ſurprendre, et
ut-être pour le faire mourir; c'eſt
urquoi il ſe contenta de lui répondre
général, qu'elle ſeroit heureuſe d'être
rétienne, qu'elle devoit prier le Sei-
eur de l'éclairer, et d'accomplir ſur
ſa ſainte volonté. Il ſe paſſa enſuite
elques tems, et Gilbert ayant trouvé
favorable occaſion, rompit ſes chaî-
, ſortit de ſa priſon; et ſe ſauva avec
hard ſon domeſtique, et avec tous les
res eſclaves, ſans rien dire à per-
ne.

La fille du Prince Sarraſin n'eut pas

plutôt appris que Gilbert s'étoit enfu
qu'elle ſe retira dans ſa chambre, pou
n'être point vue de perſonne; elle s'a
bandonna à une telle douleur, qu'el
étoit inconſolable: pendant pluſieu
jours elle ne fit que pleurer en ſecre
de ce qu'elle n'avoit plus perſonne pou
l'inſtruire de la Religion de J. C. Ah
Ciel! s'écrioit-elle en ſoupirant, ne ſe
rai je donc jamais Catholique? Faudra
t il donc que je meure dans ma fauſſ
Religion? Qu'eſt devenu Gilbert, c
ſaint homme qui m'a dit des choſes
divines? Elle ſe ſouvint que Gilbert lu
avoit dit, qu'il étoit de la ville de Lon
dres en Angleterre. Elle s'informa d
quel côté étoit l'Angleterre, et réſolu
d'y venir chercher Gilbert juſqu'à Lon
dres, afin qu'il l'inſtruiſit dans la Reli
gion Catholique. Après avoir pris ſe
crètement ſes meſures, elle ſortit au mi
lieu de la nuit du Palais de ſon Père, e
s'enfuit toute ſeule, renonçant à toute
ſes grandes richeſſes, et à ſa patrie, pou
aller chercher J. C. Elle n'appréhen
da point les fatigues et les dangers d'u
ſi pénible voyage, et Dieu permit qu'e

paſſât par les pays des infidèles, et
'elle traverſât pluſieurs Royaumes
s accident. Arrivée ſur le bord de
mer, elle trouva heureuſement un
iſſeau, où il y avoit quelques mar-
ands et quelques voyageurs, qui al-
ent en Angleterre. Comme ils enten-
ient un peu la langue de cette jeune
e, et qu'ils la voyoient ſeule, ils la
ſſèrent entrer par charité dans le vaiſ-
u.

Lorſqu'elle fut débarquée en Angle-
re, elle quitta ces voyageurs et ces
rchands, et arriva dans peu de jours
Londres. Elle alloit dans toutes les
s de cette ville, ſans pouvoir ſe faire
end.e. Comme elle étoit habillée à
Sarraſine, et qu'on ne comprenoit pas
langage, on la prit pour une folle:
ſorte qu'elle ſervit pendant pluſieurs
rs de riſée et de jouet à la populace
aux enfans, qui ſe moquoient de cette
rangère. Enfin Dieu permit que Ri-
ard, le domeſtique de Gilbert, la ren-
ntrât ſur la place publique, et la re-
nnût. On ne peut exprimer la joie

de cette jeune Princeſſe, lorſqu'elle
Richard, et qu'elle reconnut que c'ét
le meme qui étoit dans la priſon de
père avec Gilbert. Que faites-vous
lui dit Richard? Je ſuis venue, répo
dit-elle, pour me faire inſtruire de
Religion Catholique. Demeurez-là,
Richard, je vais en avertir mon m
tre.

Gilbert ne crut pas d'abord ce
Richard lui dit, ne pouvant ſe perſ
der qu'une fille auſſi délicate et d'
ſi grande qualité, eût traverſé tant de p
et de provinces pour venir en Ang
terre: mais comme il vit que Rich
perſiſtoit, et l'aſſuroit de la vérité, il
mira le courage et la foi de cette f
et ne douta point que le doigt de D
ne fût-là; il ne voulut pas, pour de bon
raiſons, la retirer dans ſa maiſon, et
à Richard de la mener chez une Da
de ſa connoiſſance, la priant d'en a
ſoin comme de ſa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez c
Dame. Dès que la jeune Sarraſin
vit, elle eût le cœur ſi ſerré et ſi tr
porté de joie, qu'elle ſe jetta à ſes pi

braſſant ſes genoux et les arroſant de pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-e, vous êtes celui que Dieu a deſtiné ur me convertir et pour me faire Chré-nne. Gilbert fut touché de ſes paroles, marquoient la grande foi de cette angère, et fut inſpiré de l'épouſer, a-qu'elle pût être inſtruite à loiſir de re ſainte Religion.

Ne ſachant néanmoins à quoi ſe dé-miner, parce qu'il avoit promis à u de ſe conſacrer à la guerre des rétiens contre les infidèles, il alla con-er ſon Evêque, qu'il trouva avec q autres Prélats. Gilbert leur ayant onté le fait et les aventures de cette moiſelle, il lui dirent que cette vo-on venoit de Dieu; et que l'un et re ayant des intentions ſi ſaintes et ures, le Ciel béniroit leur mariage. ilbert inſtruiſit cette jeune Princeſſe Myſtères et des maximes de la Re-on Chrétienne. Elle goûta les véri-du Chriſtianiſme, et en reçut les inſ-tions avec des diſpoſitions ſi ſaintes, dans peu de tems elle fut capable ecevoir le Baptême, auquel elle ſe

diſpoſa par la prière et par l'eſprit
pénitence. L'Evêque de Londres vo
lut lui-même la baptiſer. Avant que
faire cette auguſte cérémonie, il lui d
manda, ſelon la coutume de l'Egli
ſi elle vouloit être baptiſée ; elle répo
dit avec une ſainte ardeur, et avec u
effuſion de larmes qui attendrit tous
aſſiſtans, qu'elle le déſiroit de tout
cœur ; que c'étoit pour cela qu'elle ét
venue, au péril de ſa vie, d'un pays
éloigné. L'Evêque la baptiſa, et
donna le nom de Mathilde ; Gilbert
ſuite l'épouſa en préſence de l'Evêq
qui leur donna la bénédiction nupti

Le mariage étant célébré, Gilber
trouva dans de grandes inquiétudes
ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un
réſolu de tenir la promeſſe qu'il a
faite à Dieu, de retourner à la gue
contre les infidèles, et de l'autre il
ſoit abandonner une épouſe qui l'
venu chercher de ſi loin. Mathilde
perçut de ſon embarras, et lui dit : q
vez-vous, Monſieur ? Etes-vous d
affligé de ce que j'ai l'honneur d'
votre épouſe ! Non, ma chère épo

répondit Gilbert ; le ſujet de mon
uiétude, c'eſt que je dois partir pour
r à la guerre combattre pour Jéſus-
riſt contre les Infidèles, et je crains
e mon départ et mon abſence ne vous
igent. Non, mon chère époux, reprit
te vertueuſe Dame, partez pour une
erre ſi ſainte ; je n'en ſerai point af-
ée, puiſque c'eſt la volonté de Dieu.
n'ai ſouhaité d'être avec vous, que
ur apprendre à vivre pour J. C. vous
avez déclaré, étant captif chez mon
re, que vous étiez prêt de faire à J.
le ſacrifice de votre vie : je ſuis de
me prête de lui faire le ſacrifice de
tre perſonne. Quoiqu'il me coûte
aucoup de me ſéparer de vous, je ſuis
endant ravie de rendre à Dieu un
oux que je n'ai cherché que pour
eu. Allez donc, mon cher époux,
eu bénira vos entrepriſes ; ne ſoyez
int en peine de moi : le Seigneur qui
a fait miſéricorde lorſque j'étois In-
èle, me protégera beaucoup plus
intenant que je ſuis Chrétienne. Ils
ſéparèrent en verſant des larmes, a-

près s'être promis mutuellement le ſ
cours de leurs prières.

Gilbert qui ne pouvoit ſe laſſer d'a
mirer la ſainte généroſité de ſon épou
partit et lui laiſſa Richard pour av
ſoin d'elle. Gilbert demeura trois a
et demi dans cette guerre, et s'en revi
Dieu répandit ſa bénédiction ſur un m
riage ſi ſaint; ils eurent un fils prédé
tiné, et Mathilde pendant ſa groſſe
eut pluſieurs inſpirations et de ſecr
preſſentimens, que l'enfant qu'elle p
toit dans ſon ſein, ſeroit grand dev
Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de
bienheureux enfant, qui fut nom
Thomas. Mathilde ne fut pas tromp
ſon fils Thomas fut un grand Saint,
fut Archevêque de Cantorbéry, et re
la couronne du martyre pour la défe
de l'Egliſe. On célèbre ſa Fête le le
demain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces e
emples; et que ces deux illuſtres épo
ſoient votre modèle. Lorſque vous p
fez à vous marier, ne cherchez que D
et votre ſalut, à l'exemple de Mathild
n'ayez que des intentions ſaintes et d

conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

Autre Exemple.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de tems.

Un jeune homme et une fille, après plusieurs années de fréquentations et d'assiduités, se marièrent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre, qu'ils étoient inséparables: il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti,

qui étoit celui de la patience et du silen
ce. Ils eurent une fille nommée Sim
phorienne. Ce mari brutal ayant donn
un coup de pied à sa femme, elle en
mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appel
Simphorienne, qui avoit treize ans : t
vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où j
suis, tu vois les cruautés que j'ai éprou
vées de ton père : je les ai souffertes e
esprit de pénitence, et comme une juste
punition de mes désobéissances et de
chagrins que j'ai faits à mes père et mè
re, en me mariant contre leur gré et pa
caprice. Prends exemple sur moi, e
sois plus sage que je n'ai été. Je te laiss
sous la conduite de ta chère tante, qu
aura soin de ton éducation ; ne fais rie
sans ses conseils, et prends garde de n
te jamais conduire par ta propre volon
té. Aye toujours devant les yeux l
crainte de Dieu ; sois humble et chaste
évite les fréquentations et les familia
rités avec les garçons, c'est ce qui
commence ma perte. Je te plains, m
fille, bientôt tu n'auras plus de mère su

a terre ; mais je prie la Ste. Vierge d'être ta mère et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois ton père : il n'est pas capable de te donner l'instruction ; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut ensuite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Simphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle vécut en sage fille, suivit les conseils de sa tante, et se maria saintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avoit causée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une espèce de transport et de désespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils événemens dans les paroisses, à la ville

et à la campagne, que Dieu perm
pour l'inſtruction des jeunes gens?

Combien de filles ſeroient avant
geuſement établies et heureuſes dans
mariage, ſi elles conſultoient Dieu et
volonté de leurs parens? Combien
voit-on qui perdent leurs âmes et le
fortune, parcequ'elles ſont ſans pude
et ſans modeſtie? Combien de jeun
hommes, qui, en ſe mariant par un cr
minel entêtement, attirent ſur eux
leur famille la malédiction du Ciel?
qu'on eſt aveugle, qu'on eſt malheu
reux, lorſqu'on cherche ſa fortune
ſon établiſſement par le libertinage
par le crime!

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture ſainte nous apprend d
circonſtances bien édifiantes et bien e
traordinaires, dans le mariage du jeu
Tobie. Son père, qui s'appeloit au
Tobie, lui dit un jour: mon fils, pr
nez la peine d'aller juſques dans la vil
de Ragès, pour demander à Gabélus l'a
gent qu'il nous doit; mais comme
voyage eſt long, cherchez quelque pe
ſonne ſage, craignant Dieu, pour vo

onduire. A peine le jeune Tobie fut-
sorti de la maiſon, qu'il vit venir à ſa
encontre un jeune homme qui avoit
air noble et modeſte, (c'étoit l'Ange
Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour
tre ſon guide, déguiſé ſous la forme
'un voyageur.) Ne ſauriez-vous point,
ui dit Tobie, le chemin qui conduit à
Ragès en Médie? Sans doute; je le
is, répondit l'Ange, je connois même
es habitans de ce pays-là, et je puis
ous y rendre ſervice. Tobie fit entrer
e jeune etranger dans la maiſon; le
ère le pria de conduire ſon fils, et lui
romit qu'il ne perdroit pas ſes peines.
L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous
our un jeune homme) lui répondit:
e conduirai fidèlement votre fils, et je
ous le ramènerai en bonne ſanté. Allez,
nes enfans, leur dit le père, en leur
onnant ſa bénédiction, je vous ſouhaite
n heureux voyage; que le Seigneur
ous protège en chemin, et que ſon
aint Ange vous accompagne!

Après quelques jours de marche, ſe
rouvant près d'une ville, l'Ange dit au

jeune Tobie : vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent ami de votre père. Ce parent, c'est Raguel ; il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle est très-vertueuse, elle a du bien ; le Seigneur l'a destinée pour être votre épouse, et je sais que votre père y consentira. C'est dans la maison de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange ; vous ne savez donc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le démon, dès la première nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept maris de Sara, parce qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous ; le même accident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossières, et qui, sans

crainte de Dieu, se comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes sans raison ; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte ; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes ; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ses paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ses sages conseils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchise ces deux Voyageurs, sans les connoître. Ensuite ayant envisagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne sa femme : *ce jeune homme ressemble beaucoup à Tobie notre cousin.* Une louable curiosité le porta à demander à ces deux étrangers, d'où ils étoient ; nous sommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puisque vous demeurez à Ninive, leur

dit Raguel, vous connoiſſez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie: voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Auſſitôt Raguel ſe jetta au cou de ce jeune homme, et l'embraſſa en verſant des larmes; ah! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ſes bénédictions! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla ſi tendrement, qu'Anne ſa femme et ſa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguel fit préparer un feſtin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vais vous demander; c'eſt votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut ſaiſi de frayeur, et pâlit à cette propoſition. Il penſa d'abord que s'il lui donnoit ſa fille, il arriveroit à ce jeune homme le même accident qu'aux ſept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit ſon embarras, lui dit: ne craignez rien, Raguel; le jeune Tobie eſt celui que le Ciel deſtine à votre fille.

soyez assurez que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parcequ'ils étoient des hommes tout charnels; mais ce jeune homme n'est pas de même, il est craignant Dieu, et n'a que de saintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit sa confiance en Dieu, consentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara sa fille, il leur donna sa bénédiction, en disant; *que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, soit avec vous; qu'il vous unisse, qu'il comble votre alliance de ses grâces et de ses faveurs célestes!* On écrivit ensuite le contrat de mariage, et on soupa avec une sainte joie, en bénissant Dieu.

Après le souper, on conduisit les jeunes époux dans la chambre nuptiale; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit: *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et*

notre Père ; il eſt juſte que nous lui conſacrions les prémices de notre mariage ; paſſons les trois premières nuits en prières, et ne ſongeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur. Ils paſſèrent enſuite la nuit en oraiſon.

Raguel de ſon côté craignoit toujours pour Tobie; il fit même creuſer par précaution, une foſſe pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara: de manière que ne pouvant vaincre ſon inquiétude, il ſe leva avant le jour, il dit à Anne ſa femme : envoyez une de vos ſervantes, pour voir ſi notre gendre eſt encore vivant. La ſervante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en ſanté ; auſſitôt le père et la mère ſe proſternèrent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favoriſoit ainſi le mariage de leur fille, et paſſèrent le reſte de la nuit à prier pour elle et pour ſon époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et diſpoſé toutes ſes affaires, pria ſon beau-père Raguel de lui permettre de s'en re-

enir, et d'emmener Sara son épouse : aguel y consentit enfin, lui remit sa lle avec beaucoup de domestiques, et grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en leurant, et leur faisant ses adieux : allez en paix ; je prie de tout mon cœur Ange du Seigneur qu'il vous conduise vous préserve d'accidens ; que le iel béniſſe votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne ous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre ère, et d'Anne votre mère. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-père et votre belle-ère, respectez votre époux, appliquez-ous à régler votre famille, gouvernez vec sagesse et avec patience votre mai-on et vos domestiques, et vivez sans re-roche dans la crainte du Seigneur.* A es mots les larmes recommencèrent, n s'embrassa pour la dernière fois. Tobie avec son épouse et son cortège artirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël,

afin de consoler son Père et sa Mère, qu
étoient en peine de lui. Il arriva que
ques jours avant Sara. On ne peut ex
primer la joie de ce bon père, au reto
de son fils, et lorsqu'il apprit son he
reux mariage. Ce bon viellard éto
aveugle : et ce qui augmenta sa joi
c'est que son fils Tobie le guérit, et l
ouvrit les yeux par le secours d'un r
mède que l'Ange lui avoit appris: l
premières paroles de ce saint homm
furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriv
la jeune Sara, épouse de Tobie, av
tout son équipage et sa suite. On d
juger avec quel empressement, et av
quelle marque de tendresse et de cord
alité, on reçut cette vertueuse et jeu
épouse, et qu'elle fut la joie de Sa
d'entrer dans une maison où elle voyo
tant de charité, d'union et de crain
de Dieu ; elle bénit le Seigneur de l'
voir appelée à un mariage, où elle
voyoit rien que de consolant pour el

Tobie le père appela son fils, et l
dit en particulier : que donnerons-no
à ce jeune homme qui vous a accomp

né pendant votre voyage ? (Il parloit
e l'Ange Raphaël, qu'il ne connoiſſoit
as encore, et qu'il croyoit véritable-
ent être un jeune homme.) Ah ! mon
ère, reprit le jeune Tobie, tous nos
iens ne ſont pas ſuffiſants pour recon-
oître les grands ſervices qu'ils ma ren-
lus. Je lui dois la vie, je lui dois mon
pouſe, vous lui devez la vue ; je lui
lois mes biens, je lui dois tout. Le
ère et le fils lui offrirent par recon-
oiſſance la moîtié de leurs biens, en lui
demandant pardon de lui offrir ſi peu
de choſe. L'Ange, ſans ſe faire encore
connoître, leur répondit, adreſſant la
parole à Tobie le père : je ne vous de-
mande rien, que de bénir le Dieu du
Ciel, et de publier ſes miſéricordes.
Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce
que vous ne ſavez pas encore ; ne vous
repentez pas des choſes que vous avez
faites pour votre Dieu ; vous voyez à
préſent par votre expérience, qu'on ne
perd rien au ſervice d'un ſi grand Maî-
tre. C'eſt moi qui offrois au Seigneur
vos prières, vos jeûnes, vos aumônes,

votre patience et vos bonnes œuvr
Vous avez été affligé, mais c'eſt par
que vous étiez ſerviteur et ami de Die
qu'il a fallu que vous fûſſiez tenté
éprouvé. C'eſt moi qui ai été envo
de ſa part, pour conduire votre fil
c'eſt moi qui ai lié le démon, afin qu
ne pût lui nuire ; c'eſt moi qui lui
procuré la vertueuſe Sara pour être ſ
épouſe, et pour être votre conſolatio
Maintenant que j'ai exécuté les ordr
du Seigneur, je vais vous dire qui
ſuis ; béniſſez-en Dieu : *Je ſuis l'An*
Raphaël, un des ſept Anges, qui ſomm
toujours préſens devant le Trône de Die
Il eſt tems que je retourne vers celui q
m'a envoyé. Pour vous, je vous le d
encore en vous quittant, béniſſez le Seig
neur le reſte de votre vie, et publiez par
tout ſes miſéricordes et ſes merveilles. C
furent-là les dernières paroles de l'Ange
qui diſparut en un moment. A ces pa
roles, les deux Tobie père et fils, furen
ſaiſis d'un ſi grand reſpect et d'une
profonde admiration, qu'ils furent troi
heures entières proſternés la face contr
terre, tout occupés à remercier et ado

r Dieu, ſans pouvoir prononcer une ule parole.

Tant de grâces et de faveurs les ren- irent plus fidèles à Dieu que jamais. e Seigneu bénit tellement cette ſainte mille, que le ſaint viellard Tobie eut vant que de mourir, la conſolation de oir juſqu'à la troiſième génération. Le iel répandit tant de bénédictions ſur le ariage du jeune Tobie ſon fils avec ara, que ce fils vécut près de cent ans, t laiſſa une nombreuſe poſtérité dans a paix et dans la crainte de Dieu.

Cette hiſtoire eſt admirable et inſ- ructive dans toutes ſes circonſtances ; lle vous apprend, 1. Que Dieu protège oujours ceux qui le craignent et qui le ervent avec fidélité. 2, Elle apprend aux jeunes gens qui ſe deſtinent au ma- riage, avec quelle intention ils doivent s'y engager, et comment ils doivent s'y diſpoſer. Eſt-ce par l'inſpiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils ſe fré- quentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'eſt ce qu'ils doivent exa- miner. S'ils entrent dans le mariage

par l'inſpiration du Ciel, et avec de intentions ſaintes, Dieu bénira leur deſſein ; mais s'ils ſe diſpoſent au mariage avec des intentions criminelles ; s'ils ſe fréquentent avec danger et avec ſcandale, ou par l'inſpiration du mauvais Ange, et de l'eſprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les ſept maris de Sara, mais Dieu ſaura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les diſgrâces et les chagrins dont leur mariage ſera rempli.

3. Enfin les pères et mères apprendront par cette hiſtoire, qu'ils ne peuvent procurer un établiſſement plus heureux à leurs enfans, lorſqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la ſageſſe et la crainte de Dieu ſont les biens les plus précieux qu'ils puiſſent leur laiſſer.

VEPRES DU DIMANCHE.

Pater noſter, Ave Maria, &c.

DEUS, in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me feſtina. Gloria Patri & Filio, &c.

Ant. Dixit Dominus.

Au tems de Pâques on dit les Pſeaumes ſous la ſeule Antienne, Alleluia.

PSEAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo : ſede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : ſcabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in ſplendoribus ſanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es ſacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.

Dominus, à dextris tuis : confregi in die iræ ſuæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebi ruinas : conquaſſabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet : propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo ſede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSEAUME 110.

COnfitebor tibi, Domine, in toto corde meo : in concilio juſtorum in congregatione.

Magna opera Domini : exquiſita in omnes voluntates ejus.

Confeſſio & magnificentia opus ejus & juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.

Memoriam fecit mirabilium ſuorum miſericors & miſerator Dominus : eſcam dedit timentibus ſe.

Memor erit in ſæculum teſtamenti ſui : virtutem operum ſuorum annunciabit populo ſuo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confir-

ata in ſæculum ſæculi : facta in veri-
te & æquitate.

Redemptionem miſit populo ſuo :
andavit in æternum teſtamentum ſu-
m.

Sanctum & terribile nomen ejus :
itium ſapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus
um : laudatio ejus manet in ſæculum
eculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus :
onfirmata in ſæculum ſæculi. *Ant.* In
andatis.

Pseaume iii

Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit ſemen ejus : gene-
tio rectorum benedicetur.

Gloria & divitiæ in domo ejus : &
ſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.

Exortum eſt in tenebris lumen rectis :
iſericors & miſerator & juſtus.

Jucundus homo qui miſeretur & com-
odat, diſponet ſermones ſuos in judi-
o : quià in æternum non commovebi-
r.

In memoriâ æternâ erit juſtus : a
auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus ſperare in Domin
confirmatum eſt cor ejus : non comm
vebitur donec deſpiciat inimicos ſuo

Diſperſit, dedit pauperibus, juſtit
ejus manet in ſæculum ſæculi : cor
ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit & iraſcetur, dent
bus ſuis fremet & tabeſcet : deſideriu
peccatorum peribit. Gloria Patri, &

Ant. In mandatis ejus cupit nimi

Ant. Sit nomen Domini.

Pseaume 112.

LAudate, pueri, Dominum : lauda
nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : e
hoc nunc & uſque in ſæculum.

A ſolis ortu uſque ad occaſum : la
dabile nomen Domini.

Excelſus ſuper omnes gentes Dom
nus : & ſuper cœlos gloria ejus.

Quis ſicut Dominus Deus noſter q
in altis habitat ; & humilia reſpicit
cœlo & in terrâ ?

Suſcitans à terrâ inopem ; & de ſte
core erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus:
m principibus populi ſui.
Qui habitare facit ſterilem in domo:
trem filiorum lætantem. Gloria Pa-
&c.
Ant. Sit nomen Domini benedictum
ſæcula. *Ant.* Nos qui vivimus.

PSEAUME 113.

N exitu Iſraël de Ægypto: domûs
Jacob de populo barbaro.
Facta eſt Judæa ſanctificatio ejus:
ël poteſtas ejus.
Mare vidit & fugit: Jordanis conver-
eſt retrorſùm.
Montes exultaverunt ut arietes: &
es ſicut agni ovium.
Quid eſt tibi, mare, quod fugiſti: &
Jordanis, quià converſus eſt retror-
n?
Montes, exultaſtis ſicut arietes: &
es, ſicut agni ovium?
A facie Domini mota eſt terra: à fa-
Dei Jacob.
Qui convertit petram in ſtagna aqua-
n: & rupem in fontes aquarum.
Non nobis, Domine, non nobis: ſed
nini tuo da gloriam.

Super miſericordiâ tuâ & veritate tuâ nequandò dicant gentes, ubi eſt Deus eorum ?

Deus autem noſter in cœlo ; omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulachra gentium argentum & aurum : opera manuum hominum.

Os habent, & non loquentur : oculos habent, & non videbunt.

Aures habent & non audient : nares habent, & non odorabunt.

Manus habent, & non palpabunt, pedes habent & non ambulabunt : non clamabunt in gutture ſuo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : et omnes qui confidunt in eis.

Domus Iſraël ſperavit in Domino adjutor eorum & protector eorum eſt.

Domus Aaron ſperavit in Domino adjutor eorum & protector eorum eſt.

Qui timent Dominum ſperaverunt in Domino : adjutor eorum & protector eorum eſt.

Dominus memor fuit noſtri : & benedixit nobis.

Benedixit domui Iſraël : benedixit domui Aaron.

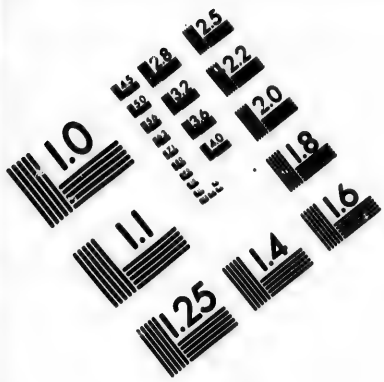
Benedixit omnibus qui timent Domi-
m : pusillis cum majoribus.
Adjiciat Dominus super vos : super
s, & super filios vestros:
Benedicti vos à Domino : qui fecit
lum & terram.
Cœlum cœli Domino : terram autem
dit filiis hominum.
Non mortui laudabunt te, [illegible] :
que omnes qui descendunt in infer-
m.
Sed nos qui vivimus, benedicimus
mino : ex hoc nunc & usque in sæ-
lum.
Gloria Patri, &c.
Ant. Nos qui vivimus, benedicimus
mino.

Au tems de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE.—*Cor.* I.

BENEDICTUS Deus & Pater Domini
noſtri Jesu Christi, Pater miseri-
diarum & Deus totius consolationis
consolatur nos in omni tribulatione
trâ.
Deo gratias.



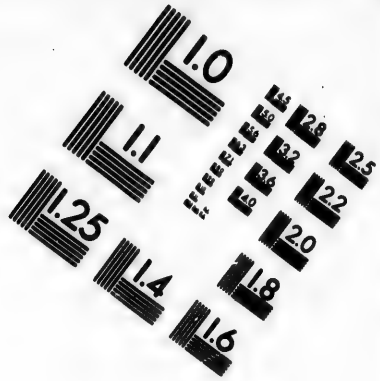
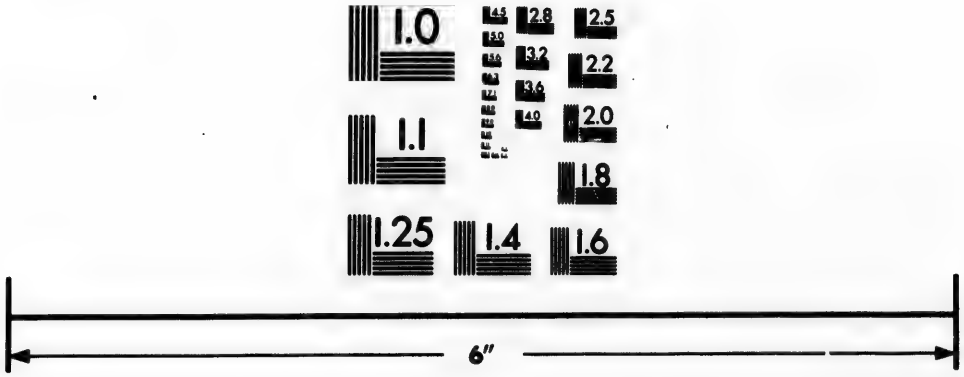


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Hymne.

Lucis Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

Qui manè junctum vesperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

Ne mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

Cœlorum pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.

Præsta, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

Cantique de la Vierge. *Luc* I

Magnificat : anima mea Domin
Et exultavit spiritus meus
Deo salutari meo.

Quià respexit humilitatem anc

æ : ecce enim ex hoc beatam me di-
nt omnes generationes.
Quià fecit mihi magna qui potens eſt:
ſanctum nomen ejus.
Et miſericordia ejus à progenie in
ogenies : timentibus eum.
Fecit potentiam in brachio ſuo : diſ-
ſit ſuperbos mente cordis ſui.
Depoſuit potentes de ſede: & exal-
it humiles.
Eſurientes implevit bonis : & divites
iſit inanes.
Suſcepit Iſraël puerum ſuum : recor-
us miſericordiæ ſuæ.
Sicut locutus eſt ad Patres noſtros :
raham & ſemini ejus in ſæcula.
Gloria Patri, &c.

FIN.

PRIERES
Pour la Recommandation de l'Ame.

Premièrement on dit les Litanies ſuivantes ; les Oraiſons ſe diſent pendant l'Agonie.

SEigneur, ayez pitié de nous
Jéſus-Chriſt, ayez pitié de nous
Seigneur, ayez pitié de nous
Sainte Marie, priez pour lui
Saints Anges et Archanges, priez.
Saint Abel, priez pour lui
Chœur des Juſtes, priez pour lui
Saint Abraham, priez pour lui
Saint Jean-Baptiſte, priez pour lui
Saints Patriarches, et ſaints Prophêtes, priez tous pour lui.
Saint Pierre, priez pour lui
Saint Paul, priez pour lui
Saint André, priez pour lui
Saint Jean, priez pour lui
Saints Apôtres et ſaints Evangéliſtes, priez tous pour lui.
Saints Diſciples du Seigneur, priez tous pour lui.
Saints Innocens, priez tous pour lui

Saint Etienne, priez pour lui.
Saint Laurent, priez pour lui.
Saints Martyrs, priez tous pour lui.
Saint Silveſtre, priez pour lui.
Saint Grégoire, priez pour lui.
Saint Auguſtin, priez pour lui.
Saints Pontifes et ſaints Confeſſeurs, priez tous pour lui.
Saint Benoît, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et ſaints Hermites, priez tous pour lui.
Sainte Marie Magdelène, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et ſaintes Veuves, priez toutes pour lui.
O vous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui.
O Dieu, ſoyez-lui favorable, pardonnez-lui, Seigneur.
Soyez-lui favorable, délivrez-le Seigr.
De votre colère, délivrez-le, Seigneur.
Du péril de la mort, délivrez-le,
D'une malheureuſe mort, délivrez-le,
Des peines de l'enfer, délivrez-le,
De tout mal, délivrez-le,

De la puiſſance du diable, délivrez-l
Par votre Naiſſance, délivrez-l
Par votre Croix et par votre Paſſio
délivrez-le Seigneur.
Par votre Mort et par votre Sépultur
délivrez-le, Seigneur,
Par votre glorieuſe Réſurrection, dé
vrez-le, Seigneur.
Par votre admirable Aſcenſion, délivre
le Seigneur,
Par la grâce du S. Eſprit Conſolateu
délivrez-le, Seigneur.
Au jour du Jugement, délivrez-l
Ecoutez-nous, Seigneur, quoique no
ſoyons pécheurs.
Nous vous prions de lui pardonner,
xaucez-nous, s'il vous plaît.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jéſus-Chriſt, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.

Puis, quand le malade eſt à l'agonie prêt d'expirer, on dit ce qui ſuit :

SOrtez de ce monde, âme chrétienn
au nom de Dieu le Père tout-puiſſan
qui vous a créée, au nom de Jéſus Fils
Dieu vivant, qui a ſouffert pour vous;

nom du S. Esprit, qui s'est communiqué à vous; au nom des Anges et des Archanges; au nom des Trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Chérubims et des Séraphims; au nom des saints Apôtres et Evangélistes; au nom des saints Martyrs et des Confesseurs; au nom des saints Moines et des Solitaires; au nom des saintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Que votre lieu soit aujourd'hui dans la paix, et que votre demeure soit dans la sainte Sion. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur, &c. Ainsi soit-il.

Prions.

DIeu plein de bonté et de clémence, Dieu qui par la grandeur de vos miséricordes, effacez les péchés des pénitens, et qui anéantissez les taches de leurs crimes passés, par le pardon que vous leur en accordez; regardez avec compassion N. votre serviteur, et exaucez la prière qu'il vous fait avec un entière ouverture de son cœur, de lui remettre tous ses péchés. Renouvellez

ne lui, Père très-doux, tout ce que
commerce de la terre et l'infirmité hu
maine y ont corrompu, ou ce que le dia
ble par ſes tromperies y a ſéduit ; et r
uniſſez au corps de l'Égliſe ce memb
qui a été racheté par votre Fils. Ay
pitié, Seigneur, de ſes gémiſſemens
de ſes larmes ; et parcequ'il n'a de con
fiance qu'en votre miſéricorde, receve
le au Sacrement de votre réconciliatio
Par Jéſus-Chriſt notre Seigneur.

℟. Ainſi ſoit-il.

MOn cher Frère, je vous recomma
de à Dieu, qui eſt tout-puiſſan
je vous laiſſe à celui dont vous êtes
créature, afin qu'après que vous aur
payé par votre mort le tribut de l'hu
manité, vous retourniez à votre Auteu
qui vous a formé du limon de la terr
Qu'une troupe d'Anges bienheureu
rencontrent votre âme à la ſortie de v
tre corps. Que le Sénat des Apôtr
qui doit juger le monde, vienne au-d
vant de vous. Qu'une armée trion
phante de Martyrs vous accompagn
Qu'une troupe de Confeſſeurs illuſtr
vous environne. Que le Chœur d

Vierges vous reçoive avec des Cantiques de joie; et que les saints Patriarches vous établissent dans le sein d'un heureux repos. Que Jésus vous montre un visage plein de douceur et de joie, et qu'il vous mette au nombre de ceux qui sont toujours à sa suite. Que l'horreur des ténèbres, que l'ardeur des flammes, et que la rigueur des tourmens vous soient inconnus. Que Satan, le plus cruel ennemi des hommes, vous cède avec tous ses satellites; qu'il tremble à votre arrivée, vous voyant accompagné des Anges, et qu'il fuye dans les abîmes effroyables d'une éternelle nuit. Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés, et que ceux qui le haïssent, fuyent devant sa face; qu'ils se dissipent comme la fumée, et que les pécheurs périssent devant la face de Dieu, comme la cire fond à l'approche du feu. Que les Justes se réjouissent en la présence de Dieu. Que toutes les légions de l'enfer soient confondues et rougissent de honte, et que les ministres de Satan n'osent vous empêcher le passage.

Que Jéſus-Chriſt, qui a voulu mou
pour vous, vous délivre de la mort éte
nelle. Que Jéſus, Fils du Dieu vivan
vous donne entrée dans la poſſeſſion d
plaiſirs de ſon Paradis, et que ce véritab
Paſteur vous reconnoiſſe pour être d
nombre de ſes ouailles. Qu'il vous d
livre de tous vos péchés, et qu'il vo
mette à ſa droite dans la compagnie d
ſes Elus. Qu'il vous faſſe la grâce d
voir votre Sauveur face à face, et qu
vous ſoyez toujours en ſa préſenc
Que vous découvriez avec vos yeu
bienheureux l'éternelle vérité, dont
ſplendeur eſt ſi éclatante, et qu'étant u
ni dans la compagnie des bienheureu
vous jouiſſiez de la douceur de la co
templation divine dans les ſiècles d
ſiècles. ℟. Ainſi ſoit-il.

Oraiſon.

REcevez, Seigneur, votre ſervite
dans le lieu du ſalut qu'il a eſpé
de votre miſéricorde. ℟. Ainſi ſoit-i

Délivrez, Seigneur, l'âme de vot
ſerviteur, de tous les périls de l'enfe
délivrez-le des peines et de toutes l

tribulations qui le peuvent accabler.
℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Enoch et Elie de la mort commune des hommes. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens.
℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Job de ſes ſouffrances. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Iſaac des mains de ſon père Abraham, qui en vouloit faire un ſacrifice.
℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Loth du feu qui conſuma la ville de Sodôme. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre

ſerviteur, comme vous avez délivré Moyſe de la main de Pharaon, Roi d'Egypte. R. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Danielde la foſſe aux lions. R. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré les trois enfans de la fournaiſe ardente, et de la main d'un Roi injuſte. R. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Suſanne du crime dont elle étoit fauſſement accuſée. R. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré David de la main du Roi Saül, et de la fureur de Goliath. R. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré des priſons vos SS. Apôtres Pierre et Paul. R. Ainſi ſoit-il.

Et comme vous avez délivré votre bienheureuſe Vierge et Martyre ſainte Thécle, de trois horribles tourmens, ainſi délivrez, s'il vous plaît, l'âme de

votre ſerviteur, et mettez-la dans la poſſeſſion de tous les biens de votre Paradis. R. Ainſi ſoit-il.

NOus vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur N. et nous vous prions, Seigneur JESUS, qui avez ſauvé le monde, que vous ne refuſiez point de mettre dans le ſein de vos Patriarches cette âme, pour laquelle votre miſéricorde vous a fait deſcendre ſur la terre. Reconnoiſſez, Seigneur, votre créature; qui n'a point été créée par des Dieu étrangers, mais par vous ſeul, Dieu vivant et véritable; parcequ'il n'y en a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui faſſe les ouvrages que vous faites. Seigneur, réjouiſſez ſon âme par votre préſence et ne vous ſouvenez pas de ſes anciennes iniquités, ni des égaremens que la violence des paſſions ou d'un mauvais déſir a excitées en elle. Car encore qu'elle ait péché, elle n'a pas abandonné la Foi du Père, du Fils et du S. Eſprit, mais elle l'a conſervée et a eu le zèle de Dieu gravé dans ſon cœur, et a fidèlement adoré Dieu qui a fait toutes choſes.

SEigneur, nous vous prions d'oublie
ſes ignorances et les péchés de ſ
jeuneſſe, faites-lui paroître votre grand
miſéricorde, et ſouvenez-vous de lu
dans l'éclat de votre gloire. Que le
Cieux lui ſoient ouverts, et que les An
ges ſe réjouiſſent avec lui; Seigneu
recevez votre ſerviteur dans votre Ro
yaume. Que ſaint Michel, Archang
de Dieu, qui a mérité d'être le Princ
de la Milice céleſte, le prenne en ſ
protection. Que les ſaints Anges d
Dieu viennent au-devant de lui, et qu'il
le conduiſent dans la céleſte Cité de Jé
ruſalem. Qu'il ſoit reçu par le bien
heureux Apôtre S. Pierre, à qui Dieu
donné les clefs du Royaume céleſte
Qu'il ſoit ſecouru par l'Apôtre S. Pau
qui a été digne d'être un vaſe d'élec
tion. Que S. Jean, l'Apôtre élu de Die
à qui les ſecrêts du Ciel ont été révélé
intercède pour lui. Que tous les Apô
tres, à qui le Seigneur a donné la puiſ
ſance de lier et de délier, prient pou
lui. Que tous les ſaints Elus de Dieu
qui ont ſouffert en ce monde pour l
nom de Jéſus-Chriſt, intercèdent pou

lui, afin qu'étant délivré des liens de la chair, il mérite de parvenir à la gloire du Royaume céleſte, par la grâce de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, qui vit et règne avec le Père et le S. Eſprit, dans les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

Le malade ayant rendu l'eſprit, on dit :

R. Saints de Dieu, ſecourez-le; Anges du Seigneur, venez au-devant lui; recevez ſon âme; offrez-le devant le Très-Haut.

V. Que Jéſus-Chriſt qui vous a appellé vous reçoive, et que les Anges vous conduiſent dans le ſein d'Abraham. Recevez ſon âme, Seigneur, donnez-lui votre repos éternel. Offrez-le devant le Très-Haut.

Seigneur, ayez pitié de nous, Jéſus-Chriſt, ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, *tout bas.*

Et ne nous laiſſez pas ſuccomber à la tentation.

R. Mais délivrez-nous du mal.

V. Seigneur, donnez-lui votre repos éternel.

R. Faites luire sur lui vot[re] éternel[le] lumière.

V. Seigneur, délivrez son âme.

R. De la porte de l'enfer.

V. Qu'il repose en paix.

R. Ainsi soit-il.

V. Seigneur, écoutez ma prière.

R. Et que mes cris s'élèvent jusqu['à] vous.

V. Que le Seigneur soit avec vous.

R. Et avec votre Esprit.

Prions.

NOus vous recommandons, Seigneu[r], l'âme de N. votre serviteur, af[in] qu'étant mort au monde, il vive e[n] vous; et que toutes les offenses qu'il a commises par la fragilité de cette v[ie] misérable, lui soient remises et effacé[es] par l'indulgence de votre bonté et d[e] votre miséricorde infinie. Par Jésus Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

TABLE des CHAPITRES.

		Page.
AVERTISSEMENT		
Exercice ſpirituel durant la Ste. Meſſe.		v
Exercice pour la Confeſſion.		xi
Préparation à la Ste. Communion.		xiv
CHAP. I.	La vertu conſiſte principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte ?	1
II.	De l'amour de Dieu.	19
III.	Il faut imiter N. S. dans la jeuneſſe, et pendant toute la vie.	27
IV.	De l'amour et de l'honneur dûs à ſes Père et Mère.	38
V.	Suite du même ſujet. Reſpect dû à ſes Père et Mère, aux Maîtres et Maîtreſſes.	44
VI.	De l'humilité et de la ſuperbe.	56
VII.	De l'obéiſſance.	65
VIII.	De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.	70
IX.	De l'amour du prochain.	76
X.	De la Chaſteté.	90
XI.	Des moyens de conſerver la chaſteté.	94
XII.	Autres moyens de conſerver la vertu de chaſteté.	109

Chap.		Pa
XIII.	Sentimens de St. François de Sales ſur les danſes et les bals.	
XIV.	De la retenüe dans les paroles.	
XV.	De la Médiſance et de la Calomnie.	
Suite du ch. 15.	ſur le même ſujet : de la médiſance et des jugemens téméraires:	
XVI.	Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, et des railleries.	
XVII.	Des amitiés.	
XVIII.	Du menſonge.	
XIX.	De la néceſſité d'avoir un bon confeſſeur et guide dans les voyes du ſalut.	
XX.	Tous les fidèles, et ſur-tout les jeunes gens, doivent ſe confeſſer ſouvent.	
XXI.	Autres avis touchant la confeſſion.	
XXII.	Avis plus particuliers pour la confeſſion.	
XXIII.	De la Ste. Communion.	
XXIV.	Avis pour bien Communier.	
XXV.	Du lever et du coucher. De la prière et du réglement de la journée.	
XXVI.	Des diſpoſitions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modeſtie dans les vêtemens.	

CHAP.		Page.
XXVII.	De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.	232
XXVIII.	De la dévotion à l'Ange Gardien et aux Saints.	238
XXIX.	De la lecture des bons livres.	242
XXX.	Des conversations.	251
XXXI.	Du travail et de l'emploi du tems.	266
XXXII.	Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.	272
XXXIII.	Les artifices du démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.	275
XXXIV.	Des fautes qu'on fait dans les tentations.	278
XXXV.	Quelles maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout tems.	285
XXXVI.	Du baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.	295
XXXVII.	Du Sacrement de confirmation, et des dons du S. Esprit.	298
XXXVIII.	Du respect qu'on doit avoir dans l'Église, de la Messe et de la manière de l'entendre.	305
XXXIX.	De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.	312
XL.	De quoi il faut s'occuper quand on visite le S. Sacrement.	317

Chap.		Pag
XLI.	Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.	32
XLII.	Des jeux et des divertissemens	33
XLIII.	Des repas et de l'intempérance.	33
XLIV.	Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades, &c.	35
XLV.	Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.	36
XLVI.	Avis importans aux écoliers et aux étudians.	36
XLVII.	Devoirs d'un écolier envers soi-même.	37
XLVIII.	Du choix de sa vocation.	39
XLIX.	Des dispositions au mariage.	39
L.	Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.	40
	Vêpres du Dimanche.	44
	Recommandation de l'âme.	45

Pag
n doit avoir
vertiſſemens
l'intempé-
emblées noc-
ſtacles, des
, au ſujet des
et de ce qui
ſſion des ar-
ux écoliers
olier envers
ocation.
u mariage.
poſitions on
mariage, et
noces.
nche.
l'âme.
32
33
33
35
36
38
37
39
39
40
44
45

NOUS recommandons aux Fi-
èles de ce Diocèſe l'uſage de cette
oiſième édition des *Inſtructions*
hrétiennes pour les Jeunes-Gens;
prompt débit des deux premières
yant démontré combien la lecture
ur en étoit avantageuſe.

† J. O. Ev. DE CANATHE,

Coadjtr. de Québec.

Québec, 12 *Mars*, 1803.